



**RED  
DRESS**  
I N K.



Crapurra ou  
crapurra pas ?

# Big Love

Deborah Blumenthal

# 17- Big Love



**Deborah Blumenthal**

## Prologue



Comment aurais-je pu oublier la façon dont tout a commencé ? Nous étions en train de déguster une bavette — grillée à l'extérieur, rouge sang à l'intérieur, et recouverte de poivre vert croustillant. Nous déjeunions chez Gallagher, le restaurant favori de Bill. Transporté par sa dernière idée, Bill agitait sa fourchette en l'air à la façon d'un chef d'orchestre, sans se soucier de la pomme de terre à la crème qui trônait au bout et menaçait d'achever sa trajectoire sur le sommet de mon crâne.

— La planète entière souffre de surpoids, Maggie ! déclamait-il. Rien qu'entre 1991 et 1998, létaux d'obésité a presque doublé, et tu es bien placée pour savoir que les best-sellers sur les régimes ne profitent qu'à ceux qui les publient !

J'avais ouvert la bouche pour répondre, mais il avait poursuivi aussitôt :

— Alors voilà à quoi j'ai pensé... Pourquoi ne pas y consacrer une rubrique ? Attention ! Pas pour ressasser les banalités habituelles...

— ... mais pour offrir à nos lecteurs une perspective contre-culturelle, avais-je terminé pour lui.

— C'est ça. C'est tout à fait ça !

Sa fourchette avait de nouveau décollé, cette fois soigneusement affrétée d'une généreuse portion d'épinards à la crème.

— Tu disposes d'une audience plus large que jamais — un adulte sur quatre souffre de surpoids — et qui réclame notre compassion.

— Si je te comprends bien, Bill, il est temps que quelqu'un se lève, et renvoie à l'Amérique une nouvelle image de son obésité : « Je suis comme je suis et je m'aime telle que je suis.

»

J'entendais presque vibrer les premières mesures de l'hymne national...

— Exactement ! Maggie, tu vas devenir leur égérie, tu es parfaite pour ce job.

J'avais lâché ma propre fourchette et posé ma main sur mon cœur palpitant, comme si j'allais prêter serment à la nation.

— Je ne sais que dire, Bill, c'est une idée brillante. Je suis à fond avec toi.

— Nous allons te donner un nouveau bureau, avait-il continué, de plus en plus excité. Et tu auras carte blanche pour assouvir tes désirs dans les meilleurs restaurants de la ville.

D'un coup de couteau précis, j'avais tranché une fine lamelle de viande.

— Je suis impatiente de me faire les dents là-dessus.

La semaine suivant mon déjeuner avec le rédacteur en chef, ma nouvelle rubrique était annoncée dans le journal, entraînant non seulement un déluge d'appels et de courrier de la part de lecteurs désespérés, mais également des demandes d'interviews, à la radio et à la télévision, et de conférences. Le pays entier commença de s'intéresser à mon intelligence et mon bon sens. Neuf mois plus tard seulement, en janvier, je faisais la couverture du *People* intitulé : « Le nouveau visage de l'obésité : Maggie O'Leary est-elle la coqueluche de l'Amérique anti-régime ? »

Grosso modo était lancé, et j'étais devenue une star montante des médias. Et les lecteurs ? Eh bien, ils dévoraient mes articles...

## Chapitre 1



Cinq minutes avant le bouclage... Une décharge d'adrénaline déferle en moi. Les yeux rivés sur l'écran, je frappe les touches du clavier avec ma vigueur habituelle, ne m'interrompant que pour aspirer une gorgée de mon Rhumba Frapuccino Venti — le café malté de chez Starbucks, de la taille d'un maxi-soda, qui pour l'instant empêche une pile de courrier des lecteurs de s'écrouler. Il se marie de façon exquise avec la tarte aux pommes saupoudrée de cannelle de La Tarterie du coin de la rue. Miam... Personne ne peut rivaliser avec leurs célèbres tourtes. Et le moelleux des pommes atteint la perfection. La texture. C'est tout le secret d'une bonne tourte aux pommes. Je me retourne vers mon écran, parsemant le clavier de quelques miettes, quand le téléphone sonne.

— J'en ai assez, vous m'entendez !

Je propulse le combiné à une longueur de bras, mais la voix fuse jusqu'à mon oreille.

— Je ne peux plus me supporter. Je suis grosse et...

— Une minute, s'il vous plaît, je...

— Je suis désespérée... Personne ne me comprend!

— Moi je comprends, mais...

— Je suis seule, personne ne m'aime. Aucun de ces foutus régimes...

— Écoutez, je vous rappelle, dis-je en frétilant des pieds. Là je suis en plein...

— Alors qu'est-ce que vous me suggérez, hein ? Vous dites : « Je suis comme ça et je

m'aime telle que je suis », mais comment suis-je censée aimer des cuisses déformées par la cellulite, des cuisses répugnantes, vous comprenez ce que je veux dire?

— Bouclage ! Je suis en plein B-O-U-C-L-A-G-E ! Avalez n'importe quoi qui vous fasse plaisir et rappelez-moi demain matin.

Je raccroche vivement le téléphone et jette un coup d'œil à la pendule. Juste avant l'heure fatidique, je tape le point final, appuie sur « envoi » et éprouve, comme à chaque fois, la sensation de l'avoir échappé belle.

Adossée à mon fauteuil, je respire profondément et reboutonne ma jupe. C'est l'heure de dîner. Instinctivement, je compose le numéro de poste de Tex Ramsey — 1845 — l'année où le Texas est devenu un Etat américain. Je sais qu'il l'a fait exprès, mais comment s'y est-il pris ? En attendant qu'il décroche, mon regard erre sur les publicités pour produits douteux affichées sur le panneau de liège à l'aide de punaises écarlates : le médicament anti-graisse du Dr Fox, les brioches qui coupent l'appétit et la crème aux algues pour amincir les cuisses. Un article de magazine : « Le poids idéal, le choc fatal » occupe la place d'honneur, accompagné d'une citation de Phyllis Diller : « Comment je perds mes kilos superflus ? En me déshabillant. »

Encadrant le tout, des régals pour les yeux. Brad Pitt en couverture de Vanity Fair, son torse bronzé et musclé moulé dans un maillot de corps blanc ; un cow-boy Marlboro, le visage tanné, son chapeau incliné d'un air provocant sur ses yeux verts au regard profond ; James Dean, le prototype du mauvais garçon torturé dans La fureur de vivre.

Beaux comme des dieux. C'est ce que toutes les filles pensent de ces spécimens top niveau. Muscles tendus, physiques de rêve, longs regards suggestifs qui soutiennent le vôtre, promesse de nuits brûlantes passées à...

— Salut !

— Tex, dis-je, prise de court. On dîne ensemble, ce soir?

— Barbecue ?

— Mmm.

Je propose un restaurant à la mode dans le quartier des théâtres à Manhattan.



— Chez Virgil ?

— Super, passe me prendre.

Dîner au restaurant à l'improviste. Sans prétention. Pas de course frénétique pour trouver une tenue avantageuse et pas de questionnements à n'en plus finir du genre : « Cette jupe me donne-t-elle l'air d'un semi-remorque, vue de dos ? » Pourquoi les rendez-vous amoureux ne sont-ils pas aussi simples ?

J'appelle Tamara, mon assistante et confidente de confiance.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je réponds au courrier de tes fans.

— Dois-je rappeler la productrice de La matinée avec Susie ?

— Tu l'as envoyée promener.

— J'étais en plein bouclage...

— Elle prépare une émission sur le phénomène de l'obésité.

— Essaie de la joindre au téléphone, je vais mendier mon pardon.

Je m'attelle à nouveau à un discours que je dois prononcer sur les traumatismes provoqués par une perte de poids brutale. Je m'inspire de l'histoire d'un chirurgien qui était non seulement obèse, mais également fumeur. Etant donné le mariage imminent de sa fille, il avait entrepris un régime éclair et perdu vingt-cinq kilos en un clin d'œil. Le matin du mariage, alors qu'il s'habillait pour se rendre à l'église, il s'était effondré, foudroyé par une crise cardiaque. Les médecins avaient déclaré que sa mort était due, non à son excès de poids, mais à son régime draconien.

La sonnerie de l'Interphone m'interrompt.

— Tu veux jouer les cover-girls pour Lands'End, le catalogue pour femmes fortes ?

— Et puis quoi encore !

Nouvelle sonnerie.

— Veux-tu faire une conférence en Caroline du Sud à propos d'une marche pour les droits des obèses ?

— Non.

Je parcours mon courrier à la recherche de récits de lecteurs concernant les dangers d'un régime extrême. Prôner l'acceptation des kilos en trop est une chose, en convaincre les lecteurs en est une autre. D'ailleurs, un micro-échantillon de mon lectorat se trouve juste à la porte de mon bureau.

La secrétaire artistique au visage angélique pèse légèrement plus que son poids idéal. Pourtant, chacune des bouchées qu'elle avale est méditée, pesée, puis vérifiée et revérifiée, à l'aide des systèmes décimaux anglo-saxons.

— C'est une simple question de volonté, prétend-elle.

J'ai envie de l'étrangler.

Puis il y a la rédactrice de mode, Justine Connors, ancien

mannequin, qui travaille dans un box au fond du couloir. Bien que son poids ne lui pose aucun problème, il l'obsède. Elle regarde chaque parcelle de nourriture comme un ennemi ayant pour mission d'anéantir sa silhouette de fil de fer. Je n'ajouterai qu'une chose à son sujet : elle soutient que strings et talons aiguilles sont des accessoires confortables, chose à mon sens physiologiquement impossible.

Tamara fait elle aussi partie des obsédées du tour de taille.

Un jour, quelqu'un à la machine à café l'a décrite comme une version légèrement boursouflée de la sensuelle Naomi Campbell. Tamara appartient à la troisième catégorie : irrécupérable. Elle a adopté le slogan du loto de New York : « On ne sait jamais de quoi demain sera fait. » Ses étagères pourraient constituer la Bibliothèque nationale des problèmes de poids et contiennent chaque ligne publiée sur le sujet.

Cela commence par des antiquités millésimées, comme le charlatanesque essai *Le régime de la dernière chance*, de Robert Linn, qui plaide en faveur d'un régime à base de protéines liquides qui a été reconnu dangereux par la suite. Le ministère de la Santé a même déclaré alors qu'il pouvait provoquer une mort subite ! *Victoire sur la maladie*, de Jack Goldstein (cessez carrément de manger). *Le régime au riz*, de Walter Kempner (pas viable sur le plan nutritionnel mais fait baisser la tension artérielle). *Le régime de l'homme prudent*, de Norman Jolliffe, docteur en médecine (régime repris par les *Weight-Watchers*). Vivez plus longtemps dès

maintenant, de Nathan Pritikin (dur à suivre). *Le fabuleux secret du régime d'une femme au foyer désespérée* (mieux vaut ne rien en dire) ! *Le programme Perdez du poids* de Paul Michael (Si vous consommez peu d'hydrates de carbone, une partie des graisses va passer directement dans votre système sans se décomposer ni se stocker dans les tissus adipeux. — « Complètement idiot », a déclaré *Le guide du consommateur*). Et ainsi de suite, jusqu'aux ouvrages prestigieux contemporains inclus, tels *Faites fondre votre graisse en mangeant*, et *La Zone*.

La profondeur des connaissances de Tamara sur le sujet impressionnerait n'importe quelle grosse tête de la diététique, mais en vain. Aucun des régimes ne marche longtemps, la garde-robe mollement suspendue dans son armoire, débutant en taille quarante-quatre pour finir par tourner autour du cinquante, en est la preuve. C'est la victoire du yo-yo !

Une secrétaire de rédaction passe la tête dans mon bureau et me fait sursauter.

— Tu es sûre que le médecin spécialiste de l'obésité que tu cites est de Yale ?

— Laisse-moi vérifier.

J'allume le magnétoscope, mais au moment de rembobiner, je me pétrifie. Qu'est-ce qui défile à l'image ? Au lieu d'une conférence médicale, une ménagerie bizarre crève l'écran. Des doberman, des chèvres et des chevaux sautent, ahanent, se frottent et s'escaladent mutuellement, gémissent et hennissent en plein delirium sexuel.

— Qu'est-ce que c'est que cette horreur ?

J'éjecte la cassette : « *Accouplements animaux* ».

Barsky, l'animal !

Je scrute la salle de rédaction afin de m'assurer qu'Alan Barsky s'y trouve, puis me saisit des pages jaunes et téléphone à un sex-shop de West Village. Je passe l'heure suivante à surveiller la salle, jusqu'à ce que j'aperçoive un livreur muni d'un carton se diriger vers lui. Sur le colis, on lit en caractères noirs, gros et gras : « Préservatifs petite taille — lot de 150. »

Dans le silence de la salle de rédaction, une voix s'élève :

— Qu'est-ce que c'est que cette horreur ?

Je l'appelle sur son poste et quand il décroche, j'entonne la chanson de Marvin Gaye, *Let's get it on*. Allez, essaie !

Assez rigolé. Je me remets au travail. Je note de consacrer une rubrique aux inconvénients de l'exercice physique — chez le rat en tout cas. Les Nouvelles scientifiques rapportent que les rats contraints de courir sur les tapis roulants ont un taux d'anticorps inférieur à ceux libres de courir à leur guise. Évidemment. On ne la fait pas au système immunitaire. Si vous détestez l'exercice physique, vous maigrirez peut-être, mais vos cellules tueuses paieront l'addition.

Un autre de mes articles encore à l'étude porterait sur la pression exercée sur les femmes afin qu'elles restent minces comme une forme d'oppression. En s'affamant, les femmes se mettent en état d'infériorité sur le marché du travail par rapport à leurs homologues masculins pleins d'énergie qui carburent au steak-frites. Concrètement, suivre un régime relève du suicide social. Non seulement cela diminue la résistance physique des femmes, mais l'insatisfaction qui les mine les handicape.

Je sais de quoi je parle. Un jour, alors que je vivais sous la férule d'un régime draconien, je suis entrée chez un chocolatier acheter une réplique géante de la statue de la Liberté. Chocolat amer. J'ai commencé par croquer la tête de miss Liberté, puis j'ai dévoré le reste. Je me suis sentie... libérée.

Reggie, le préposé au courrier, vide un sac de lettres sur mon bureau.

— Vous lisez vraiment toutes ces bêtises ?

— C'est la base de mon job.

Depuis que j'ai débuté la rubrique, le courrier me tient lieu de fenêtre sur l'univers. Difficile d'imaginer que seulement quatre années ont passé depuis que j'ai accouché simultanément de la rubrique et — ayant perdu une fois de plus mon éternel combat contre les kilos — de la conviction que la nature a toujours le dernier mot. J'étais destinée au rayon taille 48, et mon seul choix consistait à l'accepter ou le refuser. Mais au lieu de considérer mon surpoids comme une défaite, l'éditeur du journal et moi-même nous en sommes servis comme d'un tremplin pour offrir à l'Amérique une nouvelle vision de l'obésité. Tout en plongeant dans cet univers parallèle créé par l'acceptation de mon poids, j'étais partie en croisade, invitant l'Amérique à me suivre. Ce que je n'avais pas prévu, c'est qu'en plus de tenir une rubrique, j'allais également devenir la confidente de toutes les victimes de surpoids.

« Chère Maggie,

» J'ai vingt-cinq ans et je suis grosse. J'essaie de maigrir depuis l'âge de six ans. Je suis régime sur régime, perds quelques kilos, puis les reprends. Tout le monde se moque de moi. Mes parents me harcèlent pour que je cesse de manger, et cela me rend folle. Ils me répètent qu'ils cesseront quand j'aurai perdu du poids, mais je n'y arrive pas. Que dois-je faire ? »

Je suis maintenant considérée par un nombre incroyable de femmes, quels que soient leur taille, âge, ou tempérament, à la fois comme leur meilleure amie, leur psy et leur diététicienne. Et je suis aussi devenue la cible de quelques inexorables experts médicaux qui répètent que je refuse de regarder la réalité en face, et me conseillent d'extraire ma « grosse tête du sable ». Les coups de fil et les lettres, des uns comme des autres, pleuvent. Oui, j'ai du succès ! — du moins avec mes lecteurs.

Le succès est évidemment denrée rare chez les obèses, quant à la sympathie dont ils font l'objet, elle est, disons... mince. On nous reproche de manquer de volonté et de maîtrise de soi. Peu de gens perçoivent combien notre problème est inextricable. Et, comble de l'ironie, les obèses eux-mêmes se méprisent les uns les autres. L'un de mes lecteurs m'a écrit :

« Bien que je sois gros, je continue d'être persuadé que je suis capable de me contrôler et de perdre du poids si je le veux. Mais les autres obèses me dégoûtent. J'ai l'impression qu'ils ne font aucun effort et se laissent totalement aller. »

Les sujets d'article ne manquent pas. L'obésité pèse sur tous les aspects de l'existence, depuis la chambre à coucher jusqu'au conseil d'administration en passant par le bureau des mariages. Mais depuis quand la vie est-elle juste ? Vous vous souvenez de la condamnation de Jean Harris ? Non, ce n'était pas une femme obèse, seulement une femme folle de rage. D'accord, d'accord, elle a tué un homme, c'est vrai, mais bon, ce n'est pas si affreux — après tout, il s'agissait d'un médecin spécialisé dans l'amaigrissement. Certaines pensent qu'elle devrait être canonisée. Personnellement, je crois qu'il existe vraiment des parasites sur terre. Et je suis persuadée que toute femme de plus de trente ans a croisé au moins une fois dans sa vie un mec à qui elle aurait bien servi un martini à l'arsenic.

Mon téléphone ne cesse de sonner, et bien que le bouclage soit terminé, je tente d'éviter de répondre. Où est passée ma soi-disant secrétaire ?

— Tamara ? Tamara ?

Peine perdue.

— Maggie, je m'appelle Robert Clancy. Je suis producteur exécutif chez Horizons Entertainment, à Los Angeles.

Euh...

— Que puis-je pour vous ?

— Nous allons entamer une nouvelle production à gros budget, Dangereux mensonges. Tout le monde est emballé par ce film. Il s'agit d'un très, très gros film, au sujet d'un médecin spécialiste de l'amaigrissement dans une clinique spécialisée, qui s'occupe de femmes obsédées par le désir de mincir...

— Désolée, je ne peux pas accepter le premier rôle. J'ai déjà signé pour Scarlett dans le remake d'Autant en emporte le vent...

— Rigolo... Mais... le casting est terminé, Maggie. Ce que nous voudrions, c'est vous engager comme consultante.

— Pourquoi ?

— Pour donner à notre acteur principal un aperçu de ce que vivent les obèses, et du mode de pensée des femmes obsédées par leur poids...

Quoi ? Los Angeles n'est peuplée que de femmes minces ? Il lui a fallu m'appeler ? En fait, il devait en exister quelques-unes, avant qu'un escadron de la mort de la brigade diététique ne les reconduise de force aux frontières de la ville à la faveur de la nuit.

— Écoutez, Bob, mon travail exige ma présence à New York et...

— Bien sûr, je comprends, mais cela ne prendrait pas longtemps, environ deux semaines.

— Plusieurs semaines ? J'entreprends d'ouvrir mon courrier.

— Nous payons bien... Vous voulez bien au moins y réfléchir ?

— Je doute que je change d'avis, mais laissez-moi votre numéro...

J'attrape le menu d'un restaurant chinois et griffonne le numéro dans la marge, à côté des deux piments rouges décernés au bœuf à l'orange.

Tamara pénètre dans la pièce.

— Me voilà ! lance-t-elle comme si je venais de l'appeler.

— Hollywood !

— Tu peux me le refaire ?

— Hollywood me réclame. Que dis-tu de ça ?

— Tu leur as dit que moi aussi j'étais libre ? Ils paient combien ?

— Pas assez pour me faire monter dans l'avion.

Ode à l'abondance

Comme un papa poule qui bourre le coffre de roues de secours quand il vous prête le véhicule familial, la nature veille sur vous. La sélection naturelle nous dote d'excédents, et la raison en est évidente. Ecoutez Sherwin Nuland, ancien chirurgien à Yale : « Une créature blessée a plus de chances de survivre et de se reproduire si elle peut s'appuyer sur des réserves. Le corps humain possède cellules, tissus, et même organes en excès. Nous n'avons vraiment pas besoin de deux reins, ni d'un foie aussi énorme, ni de plus de six mètres d'intestin grêle. »

Voltaire ne pensait peut-être pas aux femmes bien en chair quand il a déclaré : «Le superflu, chose très nécessaire », mais cette notion peut s'appliquer également à la biologie. Nous nourrir correctement est nécessaire à la survie de nos enfants et à la perpétuation de l'espèce. De même que sont nécessaires les réserves qui nous aident à lutter contre les maladies ; et les larges stocks qui nous permettent de subsister en cas de famine. Alors bénissez votre corps charnu. Admirez-le, fécond, généreux et sensuel, miracle de génie mécanique. Création délicate, sensible, destinée à perpétuer la vie et à maintenir vivante la volonté de vivre de l'humanité.

Et puis au moins, depuis peu, on accorde à votre profusion de cellules de graisse un intérêt grandissant. Les cellules souches, produites par les cellules de graisse, représentent le nouvel espoir des scientifiques travaillant sur les traitements de pointe de certaines maladies.

Pourquoi ? Parce que ces cellules possèdent la faculté magique de se transformer en une variété d'autres types de cellules. En d'autres termes, un jour prochain, on pourra utiliser des cellules souches extraites de vos fabuleux globules afin de remplacer des cellules abîmées ou usées.

Alors la prochaine fois que vous regarderez la balance, ne fronchez pas les sourcils, souriez !



## Chapitre 2



Connaître Tex Ramsey, c'est l'aimer. Perchée sur un coin du bureau des Infos locales — Tex est le rédacteur en chef des pages concernant New York — les jambes croisées dans une pose sexy, je mâche un chewing-gum violet afin de me faire remarquer et patiente en lisant People. Tex se fait toujours attendre, surtout à l'heure du dîner. Non qu'il manque d'appétit. Bien au contraire ! Simplement, l'heure du dîner est synonyme de bouclage, et le téléphone sur son bureau n'arrête pas de sonner. Tex lui jette un regard noir avant de revenir à l'écran de son ordinateur.

- Nous n'avons pas une secrétaire ?
- Elle est malade.
- Malade de quoi, de cette baraque ? Personne n'a eu l'idée d'appeler la boîte d'intérim ?
- Crois pas. Tout est normal.
- Tex ! Tu as coupé la moitié de l'article...

La pièce retentit des jérémiades du reporter chargé des affaires judiciaires.

- ... j'ai passé trois heures avec le commissaire divisionnaire et tu m'accordes quatre cents mots ?
- Pas assez de place. On publiera une suite.

— Une suite ? Après une amputation pareille, il ne me donnera même plus l'heure.

— Sortez les mouchoirs.

Surgit ensuite un reporter diplômé de l'institut supérieur de journalisme de Columbia, sans pathologie apparente, mais qui, après deux ans passés au journal, a développé un tic. Il se frappe rageusement la main avec un numéro du journal et récrimine au sujet d'une coquille dans son article concernant un héros de la police. Il ferme les yeux et baisse la tête en signe de désespoir.

— Nous avons écrit qu'il était dans la police depuis « 100 ans »...

— Un zéro de trop, dit Tex, balayant le problème d'un geste de la main. Regarde les choses du bon côté. Maintenant, la police lui doit 90 ans de traitement rétroactif. Ton type est riche, et il peut prendre sa retraite.

Il m'adresse un clin d'œil, puis salit ses lunettes en les essuyant sur la manche de sa chemise, avant de se pencher sur son écran où s'affiche un gros titre concernant la liaison du maire avec l'une de ses secrétaires. Il avait d'abord été décidé, contre toute attente, de mettre l'affaire en sourdine et de noyer le poisson. Le maire hait déjà assez la presse dont les enquêtes approfondies, juste avant les élections, le dérangent. Mais maintenant que toutes les commères de la ville y sont allées de leur commentaire, le journal y consacre sa une.

Tex allonge ses jambes sur le bureau.

— Gros titre : « LES DESSOUS BRÛLANTS DE LA MAIRIE. » On s'en fout, ça va faire monter les ventes. Si ce mégalo de maire n'avait pas...

— Je meurs de faim...

Je fredonne d'une voix douce :

— Côtelettes nappées d'une sauce teryaki...

Si ça ne marche pas, je vais commencer à me faire les ongles. Gagné. Il lève le nez de la table de montage.

— D'accord. Tu peux tout envoyer à l'imprimerie, mon pote, et si tu as besoin de moi, je suis Chez Virgile.

— Maggie et toi vous remettez au régime Pritikin?

— Sûrement pas, maugrée Tex en me gratifiant d'une bourrade. Pas de salade d'épinards, ni de sodas light pour elle. C'est la seule fille que je connaisse qui sache se tenir à table.

J'imagine que c'est un compliment. Il attrape son manteau et nous hélons un taxi. J'ai hâte de lui raconter cette histoire avec la Californie.

Je ne laisse pas une miette de la viande caramélisée sur les os, puis je sauce ce qui reste du glacis ambré à l'aide d'une tranche de pain moelleux. Entre nous, le plat ovale qui croulait sous les frites minces et croustillantes à point est maintenant vide, si on excepte quelques miettes dorées et flocons de gros sel.

Je me recule avec un soupir sur la banquette d'épais velours lie-de-vin.

— Alors le téléphone sonne, et devine qui appelait Bibi?

— Le pape ?

— Négatif.

— « La séductrice de l'été » ?

— Non, mais je vais t'épargner les dix-huit prochaines questions. Un gros bonnet de Los Angeles, qui veut me faire venir à L.A. pour collaborer à son film.

Tex ferme les yeux et hoche la tête.

— Tu es un vrai pigeon. C'était Alan Barsky.

— Ce n'était pas Alan Barsky.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— Alan Barsky aurait prétendu être Steven Spielberg.

— Hum... Ce n'est pas faux... Alors, qu'as-tu répondu ?

— Que j'allais tout laisser tomber et me rendre là-bas sur-le-champ.

Tex s'esclaffe.

— Ils t'envoient un jet privé ?

— Non, un billet pour transport en commun volant. Tex hausse les épaules.

— Et bien... pourquoi pas ? Tu es lancée. Les médias te mangent dans la main, fonce ! Cela pourrait faire faire un bond à ta carrière. Une célèbre chroniqueuse spécialiste de l'obésité parmi les stars. Vraiment judicieux comme évolution.

La suspicion commence à m'envahir.

— Pourquoi tant d'enthousiasme ?

Je considère Tex comme, disons mon protecteur. Peut-être à cause de sa carrure. C'est un ancien joueur de football — le genre de type qui monte votre canapé dans les escaliers en souriant. Il porte sa canette de bière à ses lèvres et la vide d'un trait. Cela représente la somme totale de son exercice quotidien, mis à part la mastication.

— Tu vas devenir la nouvelle star des médias et je pourrai dire que je te connais.

— Non, ce n'est pas pour moi... Je vais oublier tout ça, dis-je, tout en construisant une réplique miniature de la pyramide de Gizeh avec des miettes de pain. Bien que pas mal de fric soit probablement en jeu. Tu sais combien les boîtes de production sont prêtes à payer leurs consultants quand elles en ont besoin ? Et puis, je méprise LA. D'ailleurs qui ne méprise pas cette ville ?

— Tu te souviens de ce film de Woody Allen ?

Tex tente de conserver un visage impassible, mais il est incapable de résister à ses propres histoires. Il se cale plus confortablement dans son siège.

— Tu sais, quand il est en voiture avec Tony Roberts ? Roberts porte un genre de combinaison spatiale en argent. Il remonte la capuche sur sa tête, comme s'il partait pour Mars, et Woody lui demande, pince-sans-rire : « Il y a du plutonium sur la route ? »

D'énormes rugissements de rire secouent Tex. Je souris avec condescendance.

— Je sais. Les fringues, les voitures... On ne peut marcher nulle part à part sur le tapis roulant de sa salle de gym privée. Et puis les autoroutes, où l'on passe son temps assis au milieu des embouteillages, à observer le type dans la file d'à côté. Comment s'est-il offert cette voiture, celui-là ? Qu'est-ce qu'il a, lui, que toi tu n'as pas ? La voiture et le téléphone, le téléphone et la voiture, tout tourne autour de ça. A croire qu'ils vivent enfouis jusqu'au cou dans les câbles téléphoniques. Je te jure. Quelle vie de nase !

— Peut-être que ça va te plaire, qui sait ?

Je regarde Tex et m'interroge. Que ferait-il s'il recevait un appel de, disons Gwyneth Paltrow ou Kim Basinger, lui demandant dans un murmure haletant s'il pouvait la conseiller pour son prochain rôle de rédacteur en chef dans un journal ? Irait-il ? J'imagine sa réponse : « Qu'elles essaient pour voir ! »

— Bon, dit-il en tapant sur la table, si on allait s'offrir un tiramisu dans cette pâtisserie italienne de la troisième avenue ?

Nous marchons jusqu'à Madison Avenue. Devant la boutique Giorgio Armani, de minuscules lumières de Noël, brillantes comme des saphirs, s'entrelacent autour des arbres, jardin des plantes haute couture, tandis que dans les vitrines éclairées, les mannequins exhibent des robes du soir bustier, des smokings de crêpe et de soie minces comme du papier, et des sandales à talons hauts incrustées de perles rouge rubis. Nous passons devant des restaurants éclairés aux chandelles, à l'intérieur desquels des hommes bruns aux regards langoureux dînent avec des femmes blondes, en tailleurs de laine blancs, dont l'étole de vison est drapée sur le dossier de leur chaise. Juste en face, au coin de rues ouvertes à tous les vents, des clochards aux cheveux hirsutes, étendus sous leurs abris de carton, mendient quelques pièces dans des gobelets de plastique cabossés. Contrastes du tissu urbain new-yorkais.

Avec son opulence et ses défauts, cette ville me plaît. Pourquoi la quitter pour L.A. ? Qui a envie de passer une demi-journée en avion pour se rendre dans un endroit peuplé de gens qui se battent pour un rôle, et rêvent de décrocher un oscar pour avoir prétendu être

quelqu'un qu'ils n'étaient pas ? Ils sont tous tordus et prétentieux. Ce fichu endroit dans son ensemble est malsain.

Nous marchons jusqu'à la Troisième Avenue et dépassons le cinéma Tower East, puis un magasin de lingerie Victoria's Secret. La longue rangée de vitrines exhibe des soutiens-gorge Miracle aux couleurs tendres, grâce auxquels on peut varier à volonté l'ampleur de son décolleté. Après les sandwiches à la demande, les soutiens-gorge. Ils sont exposés avec des strings assortis, légers comme des flocons de neige. Je regarde Tex, qui s'arrache à la contemplation d'un mannequin blond en string vert d'eau.

— Et au fait, quel était le nom du film ? demande-t-il, en passant sa main dans ses cheveux noirs et bouclés.

— Quel film ?

Il secoue la tête avec incrédulité.

— Celui pour lequel on te demandait ton aide, chérie.

— Oh... j'ai oublié... euh... dangereux... dangereux... quelque chose de dangereux... Chemins dangereux, je crois, non, Dangereux mensonges ! C'est ça.

— On en parle demain dans la rubrique Echos, laisse-t-il tomber négligemment. Le fan-club du nul qui va jouer dedans inonde l'Internet de comptes-rendus. Tu te rends compte ? Il s'est fait arrêter pour conduite en état d'ivresse et est porté sur la coke, mais Hollywood s'en fiche. Il a touché vingt millions pour son dernier film. Et tu sais ce qu'il a déclaré ?

Je fais non de la tête.

— « Pour moi, l'argent n'a pas d'importance. Il ne peut pas acheter la plénitude spirituelle. Ce n'est qu'un moyen d'échange. Il n'a pas de valeur intrinsèque. »

Tex éclate de rire.

— Je vais essayer ça avec mon propriétaire quand il me réclamera le loyer. « Cela n'a pas de valeur intrinsèque », dit-il, pince-sans-rire.

Pour une raison que j'ignore, un frisson parcourt ma peau.

— De qui parles-tu exactement ?

— Du type de cette série télé... Cet astronaute pas possible dans Vivre et planer.

Je ralentis le pas.

— Quoi ?

— Ouais, le mec avec les cheveux gominés, comment s'appelle-t-il déjà ?

— Mike Taylor ?

— Ouais.

Je cesse de suivre son allure et commence à traîner des pieds.

— Cela t'ennuierait si on remettait le dessert à une autre fois ?

— Ça va ? Tu es un peu pâle.

— Ça va... Simplement, j'ai vraiment eu une journée longue, et je crois que c'est le contrecoup.

Plus tard, je regagne mon bureau et consulte mes messages. Dès les débuts de la rubrique, mon téléphone a commencé à résonner d'offres pour la télévision. Au début, je me suis défilée. Qu'allais-je éprouver face à des caméras de télévision ? Je me repassais en esprit un scénario d'horreur : j'entrais dans un magasin d'électronique, et partout où je portais le regard, les écrans de tous les modèles imaginables affichaient mon visage en gros plan. Vingt Maggie différentes, depuis l'écran de cinquante-trois centimètres, jusqu'à l'Imax Sony de la taille d'un immeuble de huit étages, toutes dans des gradations différentes de couleurs dures, artificielles. Moi trop rouge, moi rose et fuschia, moi jaune-vert, moi version noir et blanc trop contrasté, lessivée de toute couleur. Moi écran plat, moi écran ventru. L'ONU des Maggie O'Leary. Un palais des glaces hanté devenu réalité. A cette pensée, j'avais envie de rentrer sous terre.

Et puis il me faudrait m'exprimer sans filet, sans notes. Et si je me mettais à bégayer, à bredouiller ? C'était possible.

La touche « Effacer » n'existe pas lors d'une émission en direct, et je n'ai pas appris à m'exprimer en petites phrases qui font mouche. Derrière mon ordinateur, je suis en sécurité. Seulement voilà, je n'ai jamais été du genre à ne pas relever un défi, alors...

La première étape de l'émission La matinée avec Susie passe par le maquillage. On rougit mes joues, me rajoute du rouge à lèvres pour raviver la couleur que les projecteurs vont affadir, puis on me poudre le visage à l'aide d'une houppette géante afin d'anéantir toute brillance. On m'introduit dans un studio et je me retrouve assise face au public. La caméra tourne, l'Amérique me regarde ? J'éprouve la sensation que les projecteurs renforcent le sens de mes paroles. J'imagine les téléspectateurs, seuls dans leur cuisine ou dans leur chambre, sirotant leur café et grignotant un biscuit. Ils s'interrompent au milieu du règlement d'une facture, ou peut-être du nettoyage de l'évier, espérant entendre les mots qui les arracheront à leur état d'êtres désincarnés, aliénés, en permanence désespérés par leur poids. L'impact d'un passage à la télé éclipse tout ce que je peux offrir par écrit.

Susie me soumet à un interrogatoire serré. Avec gentillesse.

— Maggie, vous qui êtes le gourou de l'Amérique anti-régime, parlez-nous un peu de votre propre lutte. Est-ce que votre poids a toujours été un problème ?

— Eh bien, quand j'étais enfant, je ne jouais pas sur le terrain de jeu municipal, mais dans la pâtisserie de mes parents à Prospect Park, dis-je, provoquant des sourires de sympathie dans l'auditoire. Les goûters de brioches, beignets et pains au chocolat, plutôt que de carottes et de céleri, sont à l'origine des problèmes de poids de mon enfance. Ensuite, au lieu de grimper, de courir et de sauter, je pétrissais la pâte. Mes travaux manuels et mon éducation artistique consistaient à décorer les gâteaux de glaçages colorés, les saupoudrer de sucre, puis engloutir mon œuvre d'art.

— Vos parents n'avaient pas conscience du problème ?

— A l'époque, bien nourrir vos enfants était une façon de prouver votre amour, et votre capacité à les élever.

— Ils n'ont pas vu l'évolution de votre rapport à la nourriture ?

Je pèse ses paroles un moment.



— Disons que leur don était disproportionné. Si vous prenez une vitamine en dose prescrite, elle vous maintient en bonne santé. Mais en cas d'overdose, elle peut être mortelle.

La discussion a gagné le public, et je n'ai pas le temps d'expliquer comment, en grandissant, j'ai continué de me nourrir avec excès. A l'adolescence, je dégustais les desserts que je m'étais préparés — les samedis soir dans ma chambre — en tête à tête avec les posters de rock stars affichés aux murs, la radio à fond, tout en soutenant des confessions-marathons avec mes copines désespérées au bout de mon téléphone rose Barbie. Très vite, le vélo d'appartement d'occasion que mes parents m'avaient acheté devint invisible, recouvert de vêtements puis mis au rebut. Si seulement le matériel de gym abandonné pouvait parler.

J'avais moi-même émis le mandat d'arrêt qui me confinait dans ma chambre. Tous les autres sortaient le week-end, se rendaient au cinéma, à des soirées ou des concerts, et moi j'étais prisonnière à la fois de mon corps et de mes quatre murs. Une nuit, trop maquillée et juchée sur des chaussures à semelles compensées, j'étais sortie en boîte avec ma meilleure amie, Rhoda. Nous avons fini à 23 heures dans un recoin de la pizzeria Chez Tony. Là, Rhoda, dont l'eye-liner commençait à couler, a commandé une troisième part de pizza à la saucisse en sirotant un Coca light. Elle avait un pauvre sourire.

— Au moins, la nourriture, ça ne vous plaque pas.

Elle ne m'avait pas plaqué. La nourriture était un cadeau dont on ne voyait pas la fin.

Pour aggraver les choses, mes parents balayaient mes problèmes de poids avec la même désinvolture que s'il s'agissait de miettes sur le comptoir, étrangers à la difficulté et la souffrance de rester invisible pour les garçons en grandissant.

— C'est une question de volonté, disait ma mère, apprends à te contrôler.

Ma sœur Kelly ne connaissait pas ce problème. Comme notre père, elle pouvait manger ce qu'elle voulait sans jamais prendre un gramme. Moi, je tenais de ma mère. Nos corps semblaient avoir adopté une politique expansionniste. Ils s'étendaient au-delà des frontières autorisées, et on ne pouvait rien y faire. Les cellules de graisse qui se sont développées durant la prime enfance sont des dures à cuire !

— Avez-vous toujours été en guerre contre votre corps ? demande Susie après une pause

pub.

— Je n'arrive pas à me souvenir d'un moment où je ne me sois pas trouvée à un stade quelconque de l'engrenage gavage, privation, autopunition, colère, ressentiment et rébellion... Engrenage éliminant toute possibilité d'éprouver un peu d'estime envers soi-même.

Susie se tourne vers l'audience pour observer les réactions. Une adolescente aux courts cheveux ondulés, moulée dans son jean, se lève et prend la parole :

— A l'école primaire, j'étais déjà potelée, comme disait ma mère. Mon corps me donnait la sensation d'être un crime ambulante.

Elle se tait et reprend sa respiration avant de fixer la caméra.

— Je mesure un mètre cinquante pour soixante kilos. J'ai l'impression de suffoquer, d'être piégée dans un trou noir, sans espoir d'en sortir.

Son regard survole le public.

— J'ai commencé par me retrancher du monde. Je passais mon temps à manger. Puis, quand j'ai eu treize ans, tout a changé.

— Que s'est-il passé ? demande Susie.

Je suis devenue anorexique. Complètement parano. J'ai tenu deux ans. J'en étais arrivée au point où si j'avalais plus de trente calories par jour, je me faisais du mal, au sens propre du terme.

Elle remonte la manche de son ample sweat-shirt gris et révèle un bras lézardé de cicatrices rouges et boursouflées.

— Je me mutile.

Un silence stupéfait tombe sur la salle. Susie se tait, comme si elle observait une minute de silence.

— Je sais qu'il vous a fallu beaucoup de courage pour vous confier, finit-elle par dire.

Merci.

Un tonnerre d'applaudissements retentit, puis Susie s'adresse de nouveau à moi.

— A quel moment votre état d'esprit a-t-il changé?

— Un jour, je fixais la balance... Les chiffres étaient toujours les mêmes. J'ai failli taper dessus pour les faire bouger. Peut-être la balance était-elle cassée ? J'étais sur le point de la soulever pour l'examiner, comme on vérifie que le téléphone fonctionne quand le garçon dont on est amoureuse n'appelle pas. Mais soudain, j'ai compris qu'il existait une autre possibilité. J'avais investi ce ridicule rectangle d'acier de la totalité de l'estime de moi-même, mais je pouvais en triompher, l'ignorer et reprendre ma vie en main. Au lieu de me complaire dans ma honte et ma haine de moi-même, j'allais m'assumer et le faire savoir. Le moment était venu de combattre les préjugés occidentaux envers un état auquel on ne pouvait, en général, rien changer. A partir de cet instant, j'ai refusé de m'habiller comme une veuve, tout en noir, afin de paraître plus mince. J'ai opté pour le rose vif, le vert clair. Et même les rayures horizontales, sans me soucier si elles soulignaient un tour de taille digne de l'équateur. J'y suis allée à fond. « Abuser d'une bonne chose peut être merveilleux », a dit un jour Mae West. Les régimes étaient un leurre, alors autant foncer.

— Qu'avez-vous fait ?

— En plus de me ruiner dans les boutiques pour femmes fortes, où on trouve enfin des vêtements à la bonne taille, je me suis penchée sur mon mental. Il était temps pour moi de découvrir qui j'étais vraiment, tout ce qu'il y avait de vrai et de vulnérable enfoui tout au fond de moi. J'ai commencé à fréquenter les Boulimiques Anonymes. Au début de chaque réunion, les adhérents se donnent la main et répètent : « J'ai en moi assez de sérénité pour accepter les choses que je ne peux changer, assez de courage pour changer celles qui peuvent l'être et la sagesse de savoir distinguer les deux. »

— La même maxime que celle des Alcooliques Anonymes, commente Susie.

— Oui. Ces gens m'ont aidé à comprendre combien j'avais besoin de la spiritualité dans ma vie. Je m'étais complètement enfermée dans ma bulle. Je devais m'efforcer de m'ouvrir afin de retrouver une force que je ne pouvais plus en moi. Jusque-là, j'avais vécu une existence centrée sur moi-même, tournant uniquement autour de mon poids et de la quantité de nourriture que j'avais ingurgitée. Jamais je ne m'étais inquiétée de savoir qui j'étais ou pourrais être.

Des murmures d'approbation parcourent le public.

— Je ne trouvais plus ma place dans l'univers. Tout dans ma vie était disproportionné.

Face à l'objectif de la caméra, les souvenirs me reviennent en bloc. Tels des phares révélant la vérité, les spots brûlants m'inondent de leur lumière. Je transpire, comme si j'allais recevoir la révélation. Un silence absolu règne sur le studio.

— Soir après soir, je me suis assise dans cette cave sans fenêtres d'une église de l'East Side, où des personnes souffrant de compulsions alimentaires partageaient leurs expériences. Un soir, une adolescente réservée avait raconté comment elle avait peur de s'endormir le soir, et restait éveillée à guetter les pas de son père qui abusait d'elle. Seuls les sundaes fraise qu'elle engouffrait dans la cuisine après l'école parvenaient à l'apaiser et à lui faire oublier, du moins pour un temps, ses mains sur elle. Un homme barbu, vraiment obèse, avait parlé d'atrocités survenues au Vietnam. Dans ses cauchemars, il voyait arriver la balle qui allait transpercer la poitrine de son copain mais arrivait trop tard pour le sauver. Manger était son moyen d'échapper à la culpabilité qu'il éprouvait d'avoir survécu. D'autres avaient décrit des journées accablantes, auprès de leurs parents âgés et impotents ; leur confrontation au chômage ; à une existence vide après leur départ à la retraite ; à la mort d'un conjoint... Tous mettaient à nu une part infime de leur univers personnel de chagrin et de désespoir. Tant de gens se sentent orphelins, coupés d'un univers où tout le monde semble mener une existence bien remplie et satisfaisante. Manger les reconforte et les comble, mais comme avec tous les euphorisants, une fois l'effet passé, ils se retrouvent encore plus déprimés qu'auparavant. Entendre ces personnes se livrer aussi sincèrement m'a aidée. Ainsi que le conseil d'affronter les problèmes au jour le jour, et de m'appuyer sur ce groupe.

Une pub pour l'Oréal m'empêche d'expliquer comment écrire sur le sujet m'a reconnecté au monde extérieur, et comment la rubrique, ainsi qu'une vision des choses identique à celle de Wharton, m'ont plus tard propulsée, moi, Maggie O'Leary, originaire de Brooklyn, au rang de célébrité culte. A nouveau dans l'œil de la caméra, je conclus :

— Au lieu de passer d'un extrême à l'autre, mangez selon votre appétit. Je ne vous dis pas de ne pas perdre du poids si vous le désirez, mais je ne crois pas que votre désir de maigrir doive faire de votre vie un enfer. Or c'est malheureusement ce qui se passe avec les régimes très restrictifs. Si vous choisissez de rester ce qu'on considère comme « gros », et que vous vous sentez bien dans votre peau, alors c'est aussi bien, parce qu'au

bout du compte, cela peut se révéler plus positif que de vouloir la lune. Le pire pour moi, c'est de voir des gens se nourrir d'aliments allégés qu'ils détestent. La nourriture est source de plaisir, et nous devrions la savourer. Je ne nie pas que beaucoup d'entre nous souffrent de graves problèmes du comportement alimentaire — ce serait indécent de ne pas le reconnaître.

Les boulimiques suicidaires existent, et ils ont besoin d'une thérapie, pas de crottes de chocolat.

— Maggie, parlons de votre rubrique, dit Susie. « *Grosso Modo* » n'est-elle pas devenue un cri de ralliement pour toutes les femmes à travers le pays ? Vos articles ne traitent-ils pas en fait de beaucoup plus que des problèmes de poids ?

Comme j'acquiesce, elle continue :

— Est-ce qu'il ne s'agit pas en réalité de s'accepter, quelle que soit l'image qu'on a de soi-même ? De se poser un peu, et de s'aimer, quelle que soit l'intensité de la pression sociale pour nous faire changer alors même qu'un changement est biologiquement impossible ?

— C'est exactement ça, Susie. Dans un monde où la réussite semble de mise, l'obésité est synonyme d'échec. La vérité, c'est que toute femme, quel que soit son milieu, son métier, qu'elle soit mariée ou célibataire, riche ou pauvre, célèbre ou totalement inconnue, a des problèmes à régler et des choses chez elle qu'elle aimerait changer. Mais tôt ou tard, elle devra vivre avec ses problèmes, sinon elle est condamnée à souffrir...

— Maggie...

Mais je suis lancée et je ne me laisse pas interrompre :

— ... car en dépit des liposuccions, des régimes, de la gymnastique, de la chirurgie esthétique, et de tout ce que vous voudrez, nous sommes le produit de nos gènes et de notre environnement. Il s'agit de vivre la meilleure vie possible, en triomphant de nos démons personnels, et en harmonie avec son corps.

Le public éclate en applaudissements. Le sang me monte au visage.

— Merci, Maggie, dit Susie. Merci d'avoir été avec nous aujourd'hui. Vous nous avez offert une approche intéressante de problèmes qui nous concernent tous.

Je quitte le studio, surprise de tout ce que j'ai pu dire. Lun de mes profs de biologie m'a dit un jour qu'il n'avait jamais vraiment compris sa spécialité avant de l'enseigner. Je comprends maintenant ce qu'il voulait dire.

Les préjugés largement répandus envers les obèses entraînent une discrimination, à l'école comme dans le monde du travail, et réduisent les chances d'une femme de grimper dans l'échelle sociale par le biais traditionnel du mariage.

Depuis quand la rubrique des mondanités n'a-t-elle pas publié la photo d'une femme obèse assistant à un gala ? Ou prenant place au conseil d'administration d'une grande entreprise ?

Être obèse ruine sans conteste vos chances de succès. Quatre-vingt-dix-sept millions d'Américains sont obèses, mais quand on parle renommée, célébrité, reconnaissance sociale et statut, ils restent invisibles.

Partout, j'entends parler de discrimination au travail — à propos de femmes à qui on refuse les promotions qu'elles méritent. Certaines sont trop embarrassées pour traîner l'affaire en justice, et ne se sentent pas capables de supporter d'être placées sous les feux de la rampe. Alors elles acceptent des postes moins élevés, une rémunération moindre, et la rancœur qui va avec leur capitulation.

Mais si vous aviez le courage de vous lever et de vous battre, vous découvririez la triste vérité. Que les obèses ne peuvent espérer de la part des tribunaux plus de sympathie que de la part du reste de la société. De tous les Etats-Unis, seuls le Michigan, Washington, et, en Californie, San Francisco et Santa Cruz, ont rendu illégale toute discrimination envers les obèses. Partout ailleurs, on laisse faire sans rien dire. La raison : si vous êtes obèse, c'est votre faute !

### Chapitre 3



Avant même d'avoir pu m'asseoir à mon bureau, j'entends sonner mon téléphone.

— Notre-Dame de Prospect Park ! me crie Tamara.

Comment ma mère pourrait-elle ne pas avoir vu l'émission ? A la boulangerie, la télévision était toujours allumée. Ce ronronnement perpétuel, les éclats de rire si prévisibles, les applaudissements...

— C'est ma faute si tu es grosse ?

— Je n'ai pas dit ça, maman...

Et nous y revoilà.

— ... mais notre mode de vie...

— Tu n'as jamais appris à te contrôler, c'est...

— Maman, c'est un peu plus compliqué que ça !

— Est-ce que nous ne t'avons pas toujours donné tout ce que tu voulais ?

— Justement, dis-je en tapant silencieusement du poing sur le bureau. Je te laisse, maman, je suis en plein bouclage. Je te rappelle.

Quelques heures plus tard, je lève les yeux pour découvrir un livreur sur le pas de ma porte, muni d'un grand sac de papier doré imprimé de l'un des noms les plus prisés de la planète : Godiva. Le sac déborde de boîtes dorées caractéristiques de la marque contenant des échantillons aussi somptueux que des œufs de Fabergé. Mais ces merveilles ovoïdes sont comestibles : il s'agit des nouvelles truffes au chocolat Godiva. Je me saisis de la première. L'extérieur se présente sous forme d'un dôme de chocolat doux-amer marbré de brun et de noir, confiserie imitant un tableau de Jackson Pollock — époque dégoulinement de café au lait. Je croque dedans. Mes papilles sont en fête, grâce à ce délice à la crème de cappuccino. J'en choisis une autre, au chocolat au lait avec une pointe de noisette. En troisième, un moka fourré de crème à la cerise.

— J'ai eu la révélation. Tamara, il faut que tu goûtes ça.

Pas de réponse.

— Tamara ?

Le téléphone sonne de nouveau. Ma livraison Godiva est-elle de notoriété publique ? Je me lèche les doigts et décroche le combiné. Est-ce que ça compte comme exercice physique ?

— Maggie O'Leary ? Je suis en ligne avec Robert Redford, qui téléphone de Sundance...

Je mords dans un nouveau chocolat — hmm... hmm... hmm — et l'avale.

— Je connais Robert, et je suis en plein bouclage, mon cher, pas de chance.

Je raccroche brutalement. Nouvelle sonnerie. Cette fois, je décroche et lance le combiné dans la corbeille à papier avant de crier :

— Tu sais que tu es tombé bien bas, Barsky ? Pour tout te dire, aussi bas que le fond de la corbeille à papier !

La corbeille résonne de son rire nasillard si particulier tandis que je repêche le combiné.

Le jour où, juste après qu'on m'a attribué la rubrique, une Bodega de la Neuvième Avenue m'a livré un seau d'anguilles vivantes, j'ai questionné Tamara.



— Il travaille au journal depuis des lustres, et ce genre de blagues l'empêche de s'endormir entre deux articles.

— Tu pourrais l'ignorer.

— Oui, mais alors il arrêterait.

J'envisage un moment de riposter en utilisant une identité étrangère. Allemande ? Dietrich ? Non, je peux faire mieux.

Plus tard. Pour l'instant, il s'agit de rester vissée à son siège et de se mettre au travail.

— Flûte !

Le téléphone sonne de nouveau.

— Tamara ! Tamara ! Dis à Barsky de se calmer. J'attends en vain. Mon assistante fantôme a disparu.

J'arrache le combiné de son socle.

— Ça suffit, débile ! J'ai du travail, moi. C'est un journal ici, tu es au courant ?

Pas un souffle au bout du fil.

— Alan ! Ne fais pas semblant de ne pas m'entendre, et ne commence pas à soupirer comme un malade. Ça ne te rend pas sexy, on dirait que tu es bord de la crise d'asthme.

Le silence persiste. Mais au moment où je vais raccrocher, une voix résonne.

— Maggie ? Je suis désolé, j'espère que je ne vous dérange pas... Je suis... C'est Mike Taylor... Je suis acteur à Los Angeles. Je ne sais pas si quelqu'un du studio vous a déjà contactée ou pas, mais voilà : je vais tourner un nouveau film, et... j'aurais besoin que vous m'aidiez.

J'ouvre des yeux ronds, puis encore plus ronds. Un signal d'alarme se déclenche, loin à l'intérieur de mon cerveau. Ce n'est pas Alan Barsky. Ce n'est pas Alan Barsky. Il n'est pas doué pour les imitations à ce point-là. C'est... J'en ai la chair de poule. Ça lui ressemblait

pourtant. Mon Dieu, je suis vraiment la reine des idiots.

— Désolée... Vraiment... Nous étions en train de nous amuser un peu...

Je m'éclaircis la gorge.

— Je sais qui vous êtes, dis-je en tâchant de maîtriser la tremblote qui s'empare de moi comme si j'étais soudain victime d'une attaque aiguë de malaria. Comment oublier la campagne de pub pour les sous-vêtements Calvin Klein où s'étaient ces abdos saillants !

— Oh, O.K. ! Eh bien, je vous appelle moi-même parce que... eh bien... je vais tenir le rôle principal, celui d'un médecin spécialiste de l'amaigrissement, et je ne me sens absolument pas dans mon élément. Je me demandais si vous accepteriez de m'aider à m'en sortir.

La mère Térésa du journalisme à la rescousse... Tout, TOUT, ce que vous voudrez !

Mais je me tais, à moitié de peur de dire la chose à ne pas dire, et à moitié de crainte que le son de ma propre voix ne me réveille.

— Maggie ? Vous êtes là ?

— Oui, je... Excusez-moi... Je suis... Je pensais à autre chose...

— Je me demandais si par hasard, il vous serait possible de venir à L.A. pour environ deux semaines ?

— Deux semaines ? Environ deux semaines ?

Zut, qu'est-ce qui m'arrive ? Une échoïte aiguë ?

— Je sais que vous travaillez, mais nous pourrions vous réserver une suite au Beverly Hills Hôtel. Il y a des restaurants épatants ici. Vous auriez pas mal de temps libre et...

— Je ne crois pas que...

— Ou nous pourrions nous arranger différemment. Si vous n'aimez pas cet hôtel... Il y a l'Hermitage ou... Vous pourriez même habiter ici, si vous préférez. C'est très grand chez moi. Vous auriez votre propre suite, un bureau... Et j'ai une super-cuisine ! Vous pourriez

établir votre quartier général chez moi, et simplement me réserver quelques séances de travail. Vous savez, pour nourrir mon personnage, m'expliquer comment fonctionnent les obèses, comment elles réagissent face à leur médecin traitant. Je prépare d'ordinaire mes rôles pendant environ deux mois, et ce serait me faire une immense faveur que de...

— Je... je ne sais pas...

— Je comprends que ce n'est pas facile de quitter New York comme ça...

— Non, et...

— Ne me répondez pas tout de suite, réfléchissez-y.

— Eh bien...

— Nous paierions tous vos frais, plus des honoraires de consultant. Le studio a l'habitude de se montrer plutôt généreux, je suis certain que nous pourrions arriver à un arrangement compensatoire avantageux, du moins financièrement parlant. Pensez-y, O.K. ?

— Je vais y réfléchir, Mike, je vais y réfléchir, dis-je, tout en entortillant une mèche de cheveux autour de mon doigt jusqu'à en couper la circulation. Je peux vous rappeler ?

— Bien sûr, bien sûr, Maggie. C'est super. Je suis ravi que vous acceptiez d'examiner la question.

Sa voix profonde baisse d'un ton, se fait intime. Caressante. Et, bon sang, c'est extra !

— Vous êtes très appréciée ici, vous savez ? C'est une ville de fous, tout le monde suit un régime ou un autre, personne ne se trouve à son goût. C'est pourquoi j'aimerais avoir votre avis sur tout ça.

Les experts ne manquent pas — sans même chercher, une demi-douzaine de noms me viennent à l'esprit. Ceux d'universitaires pompeux, mais qui connaissent leur sujet et pourraient l'aider. Il pourrait aussi lire mes articles, ils sont faciles à trouver. Pourquoi a-t-il besoin de moi en chair et en os ? Oh, et puis la ferme ! Qu'est-ce que ça peut bien faire ? Il m'a appelée, moi. Il me veut, moi. A besoin de moi. Maggie O'Leary. Un point, c'est tout.

Nous prenons congé, mais je garde le combiné en main avant de le reposer, très doucement. Mike Taylor. Mike Taylor...

Je me renverse dans mon fauteuil, appuie mes doigts sur mes paupières, et contemple les formes et les couleurs qui volent à la rencontre les unes des autres comme des étoiles filantes. Combien de fois dans une vie se voit-on offrir son fantasme sur un plateau d'argent ? La cagnotte du loto. Et le gagnant est... La nervosité me gagne, je me sens mal à l'aise. C'est moi qui halète ? Mes circuits paniquent et disjonctent, mon corps s'est transformé en flipper et Mike Taylor en petite bille d'acier qu'un ressort propulse à l'intérieur, et qui ricoche, claquant sur les boutons et les bumpers, déclenchant sonneries, signaux et lumières clignotantes.

J'ouvre le col de mon chemisier qui m'étrangle, m'évente et ouvre le dernier tiroir de mon bureau où est stocké en permanence un sac de cookies aux M&M's, pour les cas d'urgence. J'y plonge la main, en extirpe une poignée de biscuits, et contemple avec délices les éclats de chocolat verts, rouges et jaunes Incrustés à leur surface. Je porte le premier à mes lèvres. J'en savoure déjà le goût. Ma bouche déchiffre les cookies comme les doigts d'un aveugle déchiffrent le braille. Toutes ces petites pépites de chocolat... Leur cœur dense, crémeux... L'intense satisfaction qui envahit ma bouche..., suivie d'un grand verre de lait glacé... Réconfort, béatitude. Je croque et mâche lentement, envoûtée. J'en savoure un second. Mais le troisième cookie a à peine approché mes lèvres que je le repousse.

Soudain, il a une tête de bombe à retardement, et moi de candidate au suicide. Je le contemple, le contemple simplement, et laisse passer un moment. Puis je le dépose sur le bord de mon bureau, et, d'une chiquenaude, comme un gamin jouant aux billes, l'expédie dans la corbeille à papier où il atterrit avec un bruit métallique. Je recommence, et recommence encore, jusqu'à ce que le sac de cookies soit vide. Bingo. J'aplatis le sac et le punaise sur le tableau de liège. Il est plat, maintenant, mince, et ne pèse presque rien.

### Casser le moule

« Ne changez pas votre corps, changez les règles. » Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jennifer Portnick. Jennifer comment ? Jennifer est une fille selon nos cœurs, qui pèse cent kilos pour un mètre soixante-quinze, et est professeur d'aérobic. Elle a obtenu gain de cause envers la société Jazzercise. Après que celle-ci lui a refusé la franchise de l'un

des ses établissements en raison de son poids, Jennifer a porté plainte auprès de la Commission des droits de l'homme.

Dans une décision qui a de quoi réjouir toute femme forte, Jazzercise reconnaît que : « D'après des études récentes, des personnes de poids très divers peuvent être considérées comme sportives. » Jazzercise est arrivé à la conclusion que le critère « apparence sportive » est « subjectif ». Cette déclaration fut faite lors de la dixième « Journée sans régime » à San Francisco, qu'on a aussi appelée célébration « des silhouettes de la différence ».

L'avocat de Mlle Portnick, Sandra Solovey, également auteur de Faire pencher la balance de la justice ou comment combattre la discrimination par le poids, a déclaré au New York Times que Mlle Portnick avait la chance d'habiter San Francisco, l'une des quatre seules juridictions du pays où il était contraire à la loi d'opérer une telle discrimination.

« D'un côté du pont, vous êtes protégé, a-t-elle expliqué, faisant référence au Bay Bridge qui relie San Francisco à Oakland, de l'autre non »...

J'ai le doigt sur la touche « envoi », quand Tamara entre dans mon bureau et l'investit avec la persistance d'une poupée mécanique dont les piles ne sont pas près de s'user.

— J'étais dans ton bureau, sur le point d'éteindre la lumière avant de partir...

J'attends la suite.

— ... J'allais appuyer sur le bouton de la lampe M&M's, quand, qu'est-ce que je vois ?

— Je donne ma langue au chat.

— Ton bloc-notes près du téléphone couvert de gribouillis.

— Et alors ?

— Pas des gribouillis anodins, Maggie..., dit-elle d'une voix cassée.

Je ne mords pas à l'hameçon.

— Le nom Mike Taylor, gribouillé dans tout un tas de claires petites calligraphies cucul la praline.

Démasquée !

— En majuscules, en lettres pastel à relief, en lettres anglaises, en script fleuri, le tout suivi de petits cœurs rouges.

Je ne suis pas d'humeur, aujourd'hui, pour son numéro de tragédienne. Elle change de registre, et tente une nouvelle tactique, laissant tomber sur mon bureau le courrier dont ses bras sont chargés.

— Ça va, Maggie ? Je te trouve bizarre, ces temps-ci. Tu vois ce que je veux dire ?

— Bizarre comment ?

— Bizarre comme...

— Comme...

Son ongle vert fluo tapote l'épaisse couverture d'un livre intitulé Désordres alimentaires aberrants.

— ... comme aberrant. Tu n'es pas avec nous, tu semblés avoir l'esprit ailleurs.

— Mon esprit est bien là, Tamara. Tu veux me faire passer un scanner ?

— Je ne suis pas ton médecin, chérie, je ne veux pas te faire passer de scanner. Mais je peux te dire que tu ne ressembles pas à la Maggie habituelle. Tu divagues. Quelque chose te tracasse ?

— Mon boulot, ma rubrique, la nouvelle pilule pour maigrir, le prochain repas, le taux du yen, voilà ce qui me tracasse, d'accord ? Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Quoi ? Quoi ? Vraiment rien d'autre. Fin de la discussion.

Tamara lève les mains en signe de reddition.

— Je ne dirai pas un mot de plus, je le jure. Je retourne à ma place et te laisse à tes désordres hormonaux. Ciao.

Elle se dirige vers la porte en dansant le cha-cha-cha.

Je devrais en rester là, mais j'en suis incapable.

— Reviens, dis-je en désignant la chaise en face de mon bureau.

Mon crayon joue les baguettes de tambour. Tap tap tap tap...

— C'est vrai. Tu me connais bien. Je ne peux rien te cacher... Pourtant, Dieu sait que j'essaie.

Nous échangeons un regard sur fond de roulement de tambour.

Tamara croise les jambes, se penche en avant, et entortille l'une de ses tresses autour de son doigt. Puis elle hausse les sourcils, jette un œil à sa montre, et se renverse dans son siège en décroisant les jambes.

— A-L-O-R-S ?

— Qui possède une plastique à enfoncer tous les autres mecs ?

Son visage se plisse.

— Le mec sur la couverture de Playgirl ?

J'ouvre le journal à la page des programmes télé.

— Tu as déjà entendu parler d'une série nommée Vivre et planer ?

— Avec ce type au ras des pâquerettes... euh... comment s'appelle-t-il ?

— C'est ça, avec ce superbe type au ras des pâquerettes.

— Et alors ?

— Et alors ? Et alors, ce type superbe, Mike Taylor, m'a appelée la semaine dernière. Il a besoin de moi. Il voudrait que je me rende à LA. et que je l'aide pour un film qu'il est en train de tourner.

Tamara semble ne jamais avoir rien entendu de plus drôle.

— Tu t'es fait avoir, ma fille. C'est encore un coup de Barsky. Je te jure que ce type me tuera...

Elle se tape sur les cuisses en riant de plus belle.

— Non, ma petite, non, non, non...

— Ce type devrait faire un disque. « Barsky les fait marcher. » Il est vraiment bon ! Barsky est le meilleur !

— Très bien. Alors demande ton transfert et va travailler avec lui, si ses bêtises t'amuse tant. Bien entendu, tu n'auras plus ni truffes de chez Godiva, ni chanterelles, ni petits pots de caviar Béluga. Avec lui, tu auras des tic-tac. Tu aimes les tic-tac, Tamara ? Ceux de couleur orange ? Ou plutôt, on t'offrira des corbeilles de pommes empoisonnées et de ciguë.

Mon crayon tambourine maintenant avec hargne.

Les bras de Tamara brassent l'air au-dessus de sa tête.

— Ma fille, tu es trop facile à berner. Dans le domaine des blagues, Barsky a deux longueurs d'avance sur toi. Vous ne jouez tout simplement pas dans la même catégorie. Oh non, tu veux qu'on lui rende la monnaie de sa pièce, qu'on le mette à genoux ? J'adore ça... Ça va nous obliger à nous creuser la cervelle, mais nous allons y arriver, nous...

Je la regarde dans les yeux, impassible.

— Barsky était en rendez-vous à l'extérieur.

Elle arque un sourcil parfait, puis s'affaisse de tout son corps.

— Tu veux dire que...?



— Oui, c'était vraiment...

— Mike Taylor ?

— Mike Taylor.

Je sors d'un tiroir une photo de lui imprimée sur Internet. Nous nous absorbons un moment dans sa contemplation.

— Qui pourrait refuser d'aider cet homme ?

— Mon Dieu, ayez pitié de nous. Que vas-tu faire, Maggie ?

— Après ou avant mon massage cardiaque ? D'après toi ? Je vais lui communiquer le nom d'un spécialiste de ma connaissance sur la côte Ouest, et puis je vais m'en retourner à ma rubrique et oublier tout ça. Tu crois qu'il suffit qu'un mec qui ne doute de rien m'appelle de Hollywood pour que je perde la tête ? D'accord, il est canon, mais là-bas ils sont tous canon...

— Ils ne sont pas tous aussi...

— Ils sortent tous du même moule créé en salle d'opération. Là-bas, les chirurgiens esthétiques sont capables de sculpter le visage de George Clooney dans le derrière de Danny DeVito. Peau bien tirée, yeux fendus, nez, mentons et pommettes rabotés, abdos comme des tablettes de chocolat. La seule chose qu'ils ne savent pas encore faire, ce sont les transplantations de têtes. Un vrai monde de dingues. Alors, voilà ta réponse. Je vais faire exactement ce que je t'ai dit.

— Tu as bien raison, Maggie...

Elle me tape dans la main.

— N'écoute que toi-même.

Elle fait quelques pas vers la porte, puis opère un virage à cent quatre-vingts degrés.

— Tu veux que je m'occupe du transport ?

— C'est fait.

— Hein ?

— DreamWorks, le studio de Spielberg, a effectué une réservation. DreamWorks... Le rêve en marche... N'est-ce pas là un nom parfait ?

Tamara tait mine de sortir, mais je n'en ai pas fini.

— Encore un truc. Mais il faut que tu jures sur ta vie...

— J'ai une vie, moi ?

— ... de ne rien révéler à âme qui vive.

Elle ferme la porte, s'immobilise et hausse son second sourcil.

— Hier soir en rentrant chez moi, je me suis déshabillée, et je me suis longuement observée dans la glace. Laisse-moi te dire que si le miroir de ma salle de bains est de la taille d'un timbre-poste, il y a une raison à ça.

— Amen.

— Je veux divorcer du corps que j'ai vu hier, sans états d'âme. Le corps que j'ai vu n'a rien à voir avec mon moi réel, piégé à l'intérieur. Alors, je lui ai déclaré la guerre. La Maggie O'Leary qui dans huit semaines va partir pour L.A. ne ressemblera en rien à celle que ce monde connaît et aime.

— Je ne te suis pas.

— Je vais me rendre coupable d'une hérésie totale, et j'ai besoin que tu deviennes ma complice.

— Peut-être serait-il plus simple que tu ailles droit au but.

— Tu dois jurer, jurer, de ne rien dire à personne, sinon je vais finir sur le bûcher, excommuniée par l'Association pour la reconnaissance et la promotion de l'obésité. Je

serai traînée de force devant eux, comme Luther devant la Diète de Worms...

— Connais pas cette diète, il a perdu combien ?

Je baisse la tête dans une pseudo-prière.

— La Maggie qui va à L.A. va tenter un exploit sans précédent.

— C'est-à-dire ?

— Ma motivation ayant atteint un degré jamais égalé, je m'embarque pour une traversée qui aura lieu à bord d'un navire espion, un régime dont émergera ma jumelle, mince.

Je lève le poing d'un air triomphant.

— Sculptée, faite au moule, menue, ferme, provocante, superbe et M-I-N-C-E !

— Redis-le, lance Tamara. Dis-le encore.

— MINCE.

Elle sourit quand, soudain, un nuage assombrit son regard.

— Mais comment ? Tu ne peux pas suivre de régime, tu ne peux pas faire ça. Les régimes sont un leurre, un mensonge, un piège pour saper le pouvoir des femmes libérées du xxie siècle, les réduire mentalement à l'esclavage et les garder socialement en otage. Tu fiches en l'air toute ta théorie sur l'acceptation de soi, toutes ces salades grâce auxquelles tu t'es fait un nom, pour ne pas dire sur lesquelles tu as construit ta carrière. Tout ça part à la poubelle parce qu'une star de cinéma t'a appelée pour te demander un renseignement. Remets-toi, Maggie, il ne s'agit que d'un homme ! Peut-être devrais-tu réfléchir encore un peu. Peut-être es-tu à côté de tes pompes, si tu vois ce que je veux dire...

— C'est décidé, Tamara. Relookage complet. Je ne fais que prendre brièvement congé de mon personnage public. C'est ma dernière tentative de me secouer et de tout changer. Je vais essayer maintenant parce que s'il existe une motivation pour y parvenir, c'est bien celle-là. Si même l'idée de travailler avec Mike Taylor ne suffit pas à me lancer à corps perdu dans une transformation totale de mon physique, et à réussir là où des légions d'autres ont échoué, c'est qu'il n'y a d'espoir pour personne. Jamais ! C'est l'épreuve

décisive, Tamara. La guerre biologique ! Je ne pourrais jamais croire, vraiment et sincèrement, au concept de l'acceptation de soi si je ne connais pas mes propres limites. Je me dois de le faire. Tu es avec moi ?

— J'entends mon ordinateur qui m'appelle, dit-elle en sortant.

— Ça, c'est aberrant. Allez, Tamara, je lui crie tandis qu'elle passe la porte. On va rigoler !

## Chapitre 4



Pas de soucis. On se réjouit. On maigrit.

Le stress, ça me connaît. Pas vous ? Comme tout le monde, non ? Le stress fait-il manger davantage ?

Qui ne s'est jamais dirigé comme un zombie en direction de la cuisine quand le monde qui l'entoure devient trop dur à supporter ? Eh bien, la communauté scientifique nous annonce

une nouvelle de poids (hi hi), laquelle j'espère qu'elle vous aidera à vous déculpabiliser, parce que, mes petits chéris, ce n'est pas qu'une question de volonté : c'est en partie la faute de votre chimie corporelle.

Le stress vous fait manger en plus grande quantité — surtout des sucreries — parce qu'il vous fait sécréter davantage d'une hormone appelée « cortisol ». Donc, non seulement vous mangez plus, mais la graisse que vous accumulez dans les tissus adipeux profonds est associée à l'augmentation des risques de problèmes cardiaques, de tension artérielle, de diabète, d'attaque et de cancer.

Alors que chez certaines femmes, le niveau de stress et de cortisol est lié aux événements, d'autres souffrent de « stress toxique », pour reprendre le terme d'Elissa Epel, chercheur en psychologie de la santé à l'université de San Francisco. Le stress toxique, qui s'étend sur la durée, va de pair avec des sensations d'impuissance et d'échec. Il conduit à un taux de cortisol perpétuellement élevé, ce qui provoque des dépôts de graisse sur les tissus abdominaux profonds — et cela, que vous soyez mince ou gros. Conclusion : il est un peu trop simple de tenir votre tendance à engouffrer Mars sur Mars pour entièrement responsable de votre estomac proéminent. Alors que faire ?

Si votre stress est chronique, plaquez votre boulot bêtifiant, ou votre petit ami insupportable, ou, au moins, envisagez une thérapie pour faire évoluer les choses.

Lorsque vous avez envie de vous empiffrer, essayez d'éviter tout ce qui est à base de sucres raffinés. Ceux-ci font décoller, puis chuter, le taux d'insuline, provoquant une fringale encore plus grande.

Essayez de combattre votre pulsion alimentaire par une activité physique — que ce soit balayer ou récurer la baignoire — ou, au moins, éloignez-vous de chez vous, et en particulier, du réfrigérateur.

La prochaine fois que vous approchez le réfrigérateur, arrêtez-vous et demandez-vous : « Pourquoi je mange ? » Si, honnêtement, la réponse n'est pas : « Parce que j'ai faim » — en supposant que vous vous souveniez de cette sensation — passez dans une autre pièce.

— Tu rentres chez toi ?

Je lève les yeux de mon texte et observe Tex qui tient son attaché-case à la main. Il pourrait poser pour une illustration de mon article sur le stress.

— Il y a un film avec Robert Mitchum ce soir à la télé, dit-il, comme si c'était une raison suffisante.

Tex, mordu de cinéma, voue un véritable culte à Mitchum. Il m'en rebat les oreilles. Mitchum, l'ex-taulard sadique de *La nuit du chasseur*, le capitaine du contre-torpilleur américain de *Duel dans le Pacifique*, l'Américain décontracté combattant les gangsters japonais dans *Yakuza*. Le laconique Mitchum aux paupières lourdes.

— Personne ne lui arrive à la cheville, soutient Tex.

Il a vu tous ses films, trois, peut-être quatre fois.

— Cette démarche arrogante... Le super anti-héros à l'air dégagé. Si totalement lui-même, quel que soit le rôle. Et tellement cool.

Quand je lui ai offert une biographie de Mitchum, nous avons ri à la lecture du passage concernant la fin de son existence. Son emphysème ayant empiré, Mitchum avait dû être placé sous oxygène. Il avait plaisanté : « Je n'en ai besoin que pour respirer. »

Vu la tête de Tex quand il arrive au bureau le lendemain matin, il est clair que son orgie de cinéma comprenait l'absorption d'un pack de bière, peut-être de deux.

— Ça va ?

— Si on ne tient pas compte du fait que j'ai la sensation d'avoir reçu une brique sur la tête, oui.

Avant d'ouvrir son courrier, il fouille dans un tiroir de son bureau et en extirpe deux aspirines, dose maximum. Il s'empare de sa tasse aux armes de l'université du Texas et se traîne jusqu'à la cafetière pour la remplir à ras bord, jusqu'à la faire déborder.

-Zut.

Il tente d'aspirer le café qui dégouline mais échoue lamentablement et ne réussit qu'à s'ébouillanter la langue.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ! clame-t-il en reposant violemment la cafetière.

Tex a l'air en grande forme. Je m'assieds pour profiter du spectacle. J'envisage de lui confier qu'il est mignon quand il est en colère, mais préfère m'abstenir.

— Quel crétin claque l'argent de la boîte dans une cafetière Mr Café, alors qu'il existe des Braun, des Toshiba et des Moulinex ?

Il s'adresse au dos de la secrétaire :

— D'ailleurs, les neuf dixièmes des débiles qui travaillent dans ce bureau n'ont pas la moindre idée de ce qu'est un bon café.

Il s'empare d'une boîte en provenance du supermarché et l'examine d'un air railleur.

— Je devrais fiche en l'air cet infâme substitut de café, mais je parie que son clone le remplacerait dès demain comme par magie et donnerait la même caricature de café, un lamentable jus de chaussette.

Il se rassie à son bureau et s'empare de son accessoire favori : le chapeau de cow-boy noir qu'il porte quand il a envie de disparaître. Il en rabat le bord sur ses yeux, dissimulant presque son regard de chien battu. Ça lui va bien, en fait. Pourquoi l'image du cow-boy viril remporte-t-elle toujours autant de succès ? Il jette un coup d'œil sur la pile de courrier qui l'attend tous les matins.

— De nouveaux films, de nouveaux livres, de nouveaux disques..., grommelle-t-il en expédiant un paquet de lettres à la corbeille.

Le bruit sec de leur atterrissage fait se retourner la secrétaire qui lui décoche un regard sévère.

— Tu parles d'un boulot ! Rester assis toute la journée dans un bureau à écrire des inanités flatteuses sur le supernouveau produit innovateur de notre annonceur. Embargo sur les infos jusqu'au...

Il part d'un rire bizarre. Je devrais m'en aller, mais je reste.

Larry Arnold, le numéro deux des pages new-yorkaises, s'installe au bureau voisin et jette un œil sous le rebord du chapeau.

— Qu'est-ce que tu trafiques ? Qu'est-ce qui se passe là-dessous ?

Tex se masse les tempes.

— J'ai la sensation d'être complètement nul.

— Syndrome prémenstruel ?

— C'est toi qui me l'as refilé. Quoi de neuf ?

— Le maire tient une conférence de presse à 11 heures, afin de démentir les rumeurs sur sa liaison extraconjugale. Nous sommes donc plus convaincus que jamais qu'il s'envoie en l'air en douce... Ce soir a lieu une réunion du conseil des écoles que nous devons couvrir car la rumeur court que l'administrateur pourrait bien se faire virer... Le préfet de police donne une conférence de presse cet après-midi à propos des brutalités policières dans le Bronx... Un théâtre de plus présente Le Roi Lion... Un meurtre à Brooklyn..., et ta mère a appelé pour t'avertir que son chien vomit.

Tex secoue la tête et ferme les yeux.

— Envoie quelqu'un mettre le maire K.O. C'est le moment de lui rendre la monnaie de sa pièce. Et envoie quelqu'un interviewer sa femme. Vois comment elle réagit face à ce gâchis. Interroge un passant dans la rue aussi. On va y consacrer une page entière.

— Ouah, tu es vraiment d'une humeur de chien, lance Larry en regagnant son bureau. Sharon t'a plaqué pour un type plus gros ?

Sharon est la dernière conquête en date de Tex.

Il rabat encore davantage son chapeau. Signal pour moi qu'il est temps de me mettre au travail.

Au lieu d'effectuer des recherches, je révèle ma vraie nature. Je me connecte sur Google, et ouvre les uns après les autres tous les sites où il est question de Mike Taylor. Je veux voir ses photos, lire ses interviews, l'entendre parler. Je passe mon temps à regarder par-dessus mon épaule. Ce ne serait pas malin de me faire piquer par mon rédacteur en chef bouche bée devant un acteur alors que le pays entier attend mon



prochain article. J'ouvre *Les pages de Mélanie*, une galerie de portraits du superbe Mike. Une photo le montre en T-shirt noir et veste de cuir lors de la première d'un film ; en smoking, les cheveux gominés en arrière, les yeux sombres et brillants, lors de la cérémonie des Emmy Awards ; jouant au basket sur la plage, torse nu, en slip de bain moulant. Celle-là, je l'agrandis.

Une autre photo le montre le bras fermement arrimé autour de la taille de sa fiancée actuelle, le mannequin français Claire Jolie. Apparemment, elle ne connaît que des jours heureux, sûrement grâce au fait qu'elle est le genre de fille capable de se glisser dans des tailles contre-nature, comme du trente-quatre, ou encore pire, du trente-deux, ce qui m'a toujours énervée. Ces tailles sont conçues pour des anorexiques, ou bien des gamines de onze ans, auquel cas on devrait les trouver au rayon enfants. Par-dessus le marché, Mlle Bonjour a à peine atteint l'âge légal pour boire de l'alcool et est nantie de prunelles bleues lumineuses et d'une peau parfaite. Le mot bouton existe-t-il dans sa langue ? Et ces cheveux platine. Pas étonnant que les cinq cents nuances différentes de blond proposées par les marques de teinture pour cheveux soient utilisées par plus d'un tiers des femmes à travers le monde. Alors que les cheveux bruns ont droit à tout casser à trois teintes différentes. Brun clair, brun moyen, et brun foncé. Point. Bienvenue chez les cheveux ternes.

L'image de la perfection véhiculée par les Barbie de plastique n'est pas près de s'éteindre. Transposées dans la réalité, les proportions de la silhouette Barbie équivalent à 95-45-85, mais quelle importance ? Personne sur cette planète ne possède ces mensurations ? Peu importe. Les femmes les désirent quand même.

Reconnaissons que les fabricants de poupées Barbie les dotent dorénavant de tailles plus épaisses, de bustes plus petits, et de bouches fermées. Mais nous sommes loin de « Lilli », la Barbie originelle — créée il y a quarante ans — poupée allemande inspirée d'une plantureuse actrice en mal de cachet.

Cette poupée-là sourit de toutes ses dents sur tous les clichés. Pas étonnant que le bras de Mike Taylor s'arrime à sa taille.

Je consulte les interviews de Mike Taylor. Merci, mon Dieu, d'avoir inventé Internet. Sa vie se lit à magazine ouvert — rien que ce mois-ci, six pages de reportage dans *Demeures et Maisons*, avec en gros titre : « Perfection à Pacific Palissades. » L'article s'ouvre sur une double page où s'étale le bleu cobalt du Pacifique, éclairé de l'éclatant soleil de Californie du Sud sous lequel miroite l'acier poli des accessoires qui peuplent son immense

salle de gym privée. Quinze machines infernales en tout, chacune dotée d'une fonction spécifique, qu'il s'agisse de tonifier, étirer un groupe précis de muscles, ou développer l'endurance. Un entraîneur lui rend visite avec la régularité d'un facteur, afin de le faire travailler.

Sotte voce, Taylor reconnaît qu'il déteste l'exercice physique, mais que ses rôles de séducteur lui commandent de garder la forme. Quand il tombe enlacé avec une nymphette aux lèvres en feu, des légions de fans guettent avec impatience le moment où il va enlever son T-shirt moulant.

« Ça fait partie de mon job », dit-il.

Selon le magazine, Taylor vit à Los Angeles depuis douze ans, et est subitement devenu riche et célèbre après le succès de l'épisode pilote d'une série sur CBS qui met en scène un groupe d'astronautes d'élite de la NASA.

Dans *Vivre et planer*, il joue le rôle d'un séducteur, Scott Bronson, un chercheur en astronautique ne vivant que pour son métier qui intègre le programme spatial et en devient l'un des plus hauts responsables. Son statut de haut niveau ne lui nuit pas auprès des jeunes recrues féminines de la NASA — que, d'après la rumeur, il met rapidement dans son lit — ni auprès des trente millions de fans qui suivent, captivées, les évolutions de sa relation longue durée avec une collègue astronaute aux courbes voluptueuses, ainsi que ses discrètes liaisons d'une nuit. Sans oublier toutes les étranges pérégrinations où le conduit sa vie trépidante, sur Terre et au-delà. Il a déclaré au journaliste qu'en dehors de la série, il tourne des films le week-end et pendant les vacances.

— Épuisant ? Bien sûr, mais ça marche pour moi en ce moment, et à Hollywood, ce n'est pas à prendre à la légère. J'ai débuté dans des nullités à la télé, et maintenant, enfin, à trente-huit ans, j'ai pris mon essor.

— Où vous voyez-vous dans les cinq années à venir ?

— Aucune idée, mon vieux. Je vis au jour le jour, et je n'ai aucune idée où ce circuit infernal va me mener. Mais je m'accroche, et je profite de cette fuite en avant.

Ses journées commencent à l'aube. Une photo de sa chambre s'étale dans le magazine, merveille de simplicité — sol de granit gris et vaste lit couvert de draps de satin. Il s'entraîne dans la salle de gym, prend sa douche dans une salle de bains aux murs de verre

offrant une vue panoramique sur l'océan, puis prend son café dans une gigantesque cuisine d'acier inoxydable, de béton et de granit. L'article le suit dans les jardins qui entourent la maison où il parle de ses projets à venir avec le journaliste. Lun d'entre eux, précise-t-il, est un film intitulé Dangereux mensonges.

Mon estomac gargouille. Il est presque 13 heures. Je mets le site en mémoire et lance à Tamara :

— Si on déjeunait ?

— Qu'est-ce que tu prends ?

D'une voix pathétique, je murmure :

— Des légumes verts.

— Je n'entends rien.

M'entendrait-elle si je disais : goulasch de bœuf ? Fettuccini au fromage ? Cela me rappelle le jour affreux où je suis allée acheter mon premier soutien-gorge. La vendeuse souffrait apparemment de problèmes auditifs. De la réserve, tout au fond du magasin, elle avait crié à l'intention de tout New York :

— Quelle taille de soutien-gorge tu veux déjà, ma mignonne ?

Je me souviens de mon douloureux murmure :

— 75, bonnets A.

Un mec qui achète sa première boîte de préservatifs ressent-il la même chose ?

— Hé, mon grand ! Tu veux les nervures stimulation supérieure ? Quelle taille ? Petits, moyens, éléphant ?

Je me lève et m'approche du bureau de Tamara.

— Deux portions de crudités, je marmonne, avec du vinaigre balsamique et une grande bouteille d'eau minérale.

Puis je craque et crie :

— Et puis zut ! Prends-moi de la salade de pommes de terre comme garniture.

La sandwicherie Chez Wilhem. J'adore. On n'attend jamais. Pas de bousculade. Dirigée avec une précision militaire par une escouade de robustes Bavarois bien entraînés, derrière une épaisse planche à découper sur laquelle ils concoctent des sandwiches de la taille d'un ballon de football. Des héros du genre. Malgré la longue file d'attente qui serpente autour des comptoirs couverts de verre, on n'attend jamais plus de cinq minutes. Les clients avancent au pas de l'oie au rythme de stridents : « C'est à qui ? ».

Chez Wilhem est une institution de la 40e Rue Est, et moi une de leurs clientes privilégiées. Qui d'autre que moi connaît en détail chacun de leurs trente-trois sandwiches ? Qui d'autre que moi les choisit comme traiteur pour ses soirées ? Une photo dédiée de moi, mon bras grassouillet passé autour du maître des lieux, Wilhem Obermayer, trône sur le mur, à la façon de celle d'une importante personnalité. J'y ai inscrit : « A Wilhelm, mon héros. »

Il existe une raison à ma dévotion. Un sandwich de chez Wilhem représente plus qu'un simple sandwich, c'est un don du ciel. Qui ne se réveille pas la nuit avec une envie irrésistible de poulet fumé, de lanières de bacon et de poivrons rouges émincés, le tout amoureuxment assaisonné d'une généreuse cuillerée de sauce mayonnaise à la moutarde ?

Et la salade de thon Zeitgeist qui mêle thon blanc et tomates séchées, mayonnaise, aneth odorant et oignons de Vidalia sautés. Certains préfèrent la version méditerranéenne avec des olives de Kalamata hachées, des piments et des anchois.

Envie d'œufs ? La salade d'œufs au caviar peut-être ? Le petit pain français croustillant farci de salade d'œufs au curry nichée dans une feuille de cresson ? Ou bien la salade d'œufs aux piments verts ?

Pour les inconditionnels de la viande de bœuf, mon héros allie fines tranches de roast-beef saignant, lamelles d'oignons rouges et cresson, mouillés de moutarde au miel. Il se déguste avec une salade à la Wilhem : chou grossièrement râpé, morceaux de carottes et épaisse couche de mayonnaise.

Les employés de Chez Wilhelm connaissent bien le visage de Tamara, mais quand elle

commande triple ration de crudités avec salade de pommes de terre, l'ordre laisse place au chaos. Je me tords de rire tandis qu'elle me décrit la scène.

— Was?

La chef des préposés aux sandwiches, Brunhilde Braun, secoue la tête avec incrédulité.

—Nein, nein. Das être nicht pour Maggie. De la viande, non ? Das être guuuut !

—Vous savez quoi, vous avez raison. Je me suis trompée, dit alors Tamara.

Brunhilde me sourit de toutes ses couronnes en or et me crie : « Je vous l'avais bien dit. »

Alors elle lui déclare :

— En fait, il me faut deux triples rations de légumes verts.

Selon Tamara, elle avait été la seule à sourire quand Brunhilde avait soulevé une louche de légumes verts et l'avait contemplée avec mépris. En sortant, Tamara lui avait adressé un dernier regard. La Bavaroise avait tourné à l'aigre. Je ne serais pas surprise qu'elle essaie de rétablir la situation en me faisant parvenir un demi-litre de bouillon de poule saturé de graisse, accompagné d'un mot : « Meilleurs vœux de rétablissement. »

Pour l'instant, Tamara et moi sommes assises de part et d'autre du bureau et entamons de notre mieux nos montagnes de légumes verts.

—C'est bruyant à mastiquer ! dit Tamara. On dirait que nous sommes en train de nous tailler un chemin dans la forêt vierge à coups de machettes.

—Tant mieux, ce sont les fibres. Les aliments riches en fibres provoquent une rapide sensation de satiété.

Tamara grimace, puis sourit d'un air de conspiratrice.

—J'ai un sachet de chips dans mon tiroir. Tu en veux ?

—Désespérément ! C'est pourquoi tu vas me jeter ça immédiatement, s'il te plaît.

Une source nouvelle de volonté a jailli en moi. Mais pour combien de temps ?

— Un sac de chips même pas entamé, tu es folle ?

— Manger en douce ne fait pas partie du plan. Exactement.

— Et cette super salade de pommes de terre alors ?

Du coin de l'œil, j'aperçois la Gestapo qui débarque.

Justine, en robe Donna Karan coupée en biais dans du velours bleu-marine. A ce moment précis, je suis contente d'avoir commandé la salade de pommes de terre. En guise de camouflage.

— Pose-la sur les légumes, vite !

— Plus de salade de pommes de terre, lance Justine de son pénible geignement haut perché. Les filles, je vous assure que vous allez finir par ressembler à des montgolfières.

Elle secoue la tête.

— Bien, comme personne n'a l'air de sortir, je crois que je vais aller faire une marche renforcée dans le parc. A plus.

— A plus ? Dieu que je la déteste, dit Tamara. Je voudrais pouvoir glisser des pelletées de graisse dans sa nourriture.

— Sa minceur est insupportable. Tu arrives à l'imaginer grosse ?

— C'est quoi une marche renforcée, d'ailleurs ?

— Encore un truc de maso. Ça ne leur suffit pas de marcher à toute vitesse sur des kilomètres, ils balancent des poids au bout de leurs bras.

J'envisage un instant l'éventualité de lui piquer les baskets qu'elle cache dans son placard, afin de l'obliger à marcher en talons aiguilles, puis abandonne l'idée.

— Ne t'occupe plus d'elle et finissons-en avec cette salade de pommes de terre. C'est

l'heure de la vidéo.

—La vidéo ?

—« Fine avec Joséphine ». Nous allons faire quarante-cinq minutes de gymnastique.

—Beurk. Je sens déjà l'indigestion. On va s'exercer ici ?

—Tu crois que je ferais mieux d'enfiler un justaucorps string et de déambuler jusqu'au Gymnase Club ?

—Maggie, comment comptes-tu garder le secret ? Ça va forcément finir par se savoir.

—Je vais inventer quelque chose. Comme tu as déjà eu l'occasion de t'en rendre compte, je suis très douée pour manipuler la réalité.

Elle ferme la porte et nous allumons le magnétoscope. Le visage qui nous accueille évoque celui de Britney Spears — trente ans plus tard. Qu'est-ce que j'espérais en choisissant une cassette d'aérobic dans un magasin de livres d'occasion ? Bien heureuse de ne pas avoir à remonter un gramophone pour avoir le son.

— Bonjour, je m'appelle Joséphine et j'aime taaaant faire de la gymnastique, je m'aime taaaant. C'est pourquoi je fais cette vidéo. Auparavant, je pesais vingt-cinq kilos de plus, vous imaginez ? Je mangeais tout ce qui me tombait sous la main. Beurk ! Je me sentais mal, déprimée, tout ce qui m'intéressait, c'était dormir. Puis quelqu'un m'a parlé d'une méthode d'aérobic accompagné de poids légers. Je l'ai essayée, adaptée à mes besoins précis et, les filles, ça a changé ma vie pour toujours ! Je suis devenue une adepte. Alors je vais partager mes secrets avec vous, parce que vous le méritez. Etes-vous prêtes à travailler avec moi ? Prêtes à obtenir le corps magnifique que votre être magnifique mérite ? Vous pouvez y arriver, vous savez. Il suffit de me faire confiance. Donnez-moi un tout petit peu de votre temps chaque jour. Quarante-cinq minutes seulement. O.K. ?

Alors, allons-y !

Like a Virgin résonne dans la pièce.

— Je ne l'aime pas, frissonne Tamara. Quelque chose chez elle me déplaît profondément. Garce ! ajoute-t-elle à l'intention de l'écran.

— Elle a réussi, elle est mince, dis-je volant au secours de la Barbie cinquantenaire. C'est ce que tu trouves odieux. Nous devons nous montrer tolérantes, Tamara. Refuser de nous en prendre aux femmes minces. Elles souffrent autant que nous, d'une façon différente, mais peut-être davantage.

Du moins, c'est ce que j'espère.

— D'accord, dit Tamara. Montrons-nous politiquement correctes. Haïssons sans discrimination.

— Amen.

J'attache des poids à mes chevilles et à mes poignets, et en envoie deux paires à Tamara. Nous commençons à nous mouvoir de concert au rythme de la musique, sourdes au fait que quelqu'un crie mon nom derrière la porte. Elle est munie d'un verrou mais, bien sûr, je n'ai pas pris le temps d'en tourner le loquet de cuivre et, déjà, je regrette ma négligence.

## Chapitre 5





J'ai fait un horrible cauchemar la nuit dernière. Il concernait Claire Jolie. Elle était étendue sur une table à bronzer en forme de cercueil, le corps luisant d'huile solaire Chanel.

— Seulement cinq minutes, susurrail-elle en français.

Le bronzage artificiel n'est pas recommandé, répétait-elle à satiété à Mike Taylor, mais elle ne pouvait résister, afin que sa peau prenne cette teinte... pas bronzée, non, juste dorée, de façon à mettre en valeur ses dents blanches, ses cheveux blonds et ses lumineux yeux bleus. Bien entendu, elle appartient à la catégorie de femmes qui n'attrape ni taches de rousseur ni taches de soleil. Elle se contente de bronzer.

Tout simplement. Un moment plus tard, elle sautait de la table et se préparait à nager, sa serviette de bain léopard artistement nouée en paréo autour de ses hanches.

Mike était étendu au soleil, au bord d'une piscine de dimensions olympiques, des scénarios étalés tout autour de lui. Il songeait à accepter un rôle de biologiste marin travaillant dans un laboratoire de Bora Bora. Il découvrait l'embryon d'un monstre marin inconnu, porteur d'une souche mutante d'ADN qui le transformait en la plus grande des créatures marines ayant jamais existé. Le dilemme : détruire le fascinant spécimen afin de préserver l'humanité, ou le conserver en laboratoire, courant ainsi le risque qu'il ne s'échappe et ne provoque la destruction du monde.

L'apparition nonchalante de Claire Jolie perturbait sa concentration. Elle dénouait son paréo, révélant son bikini string écarlate et ses mules de cuir rouge vernis à hauts talons. Elle passait derrière la chaise de Mike et drapait ses bras autour de son cou, chatouillait son dos de ses seins, titillait ses sens de son parfum.

— Viens nager avec moi, murmurait-elle en caressant son oreille.

Il lui répondait de patienter car il devait lire d'autres scénarios. Un moment plus tard, il était au téléphone avec son psy et lui confiait :

— Elle dit m'aimer... Je lui ai dit que je l'aimais. Elle est géniale au lit, nous sommes compatibles...

— Mais ?

— ... il manque quelque chose...

Alors je faisais mon entrée, ma tête posée sur le corps de Claire Jolie, vêtue d'un bikini identique. Mike était hypnotisé...

Bon d'accord, je ne ressemblerai jamais à Claire, mais au bout de deux semaines, j'ai déjà perdu cinq kilos.

Je me suis réveillée en sueur, entortillée dans les draps. Je me sens mal. Tellement mal. En même temps que mes kilos, je perds mes repères.

Comme si être secrètement embarquée dans une transformation totale de mon physique n'était pas assez difficile comme ça, une épicerie fine me téléphone pour me rappeler que, des mois auparavant, j'ai accepté de tester les nouvelles sauces pour les pâtes d'un célèbre importateur italien. Pourquoi aurais-je refusé ? Surtout que la rétribution offerte couvrait la hausse des frais de copropriété engendrée par le ravalement des briques vieillissantes de mon immeuble.

Mais aujourd'hui, comment faire ? Résister à la tentation est déjà assez difficile sans avoir à affronter l'escouade de cuisiniers italiens, tout de blanc vêtus, qui fait son apparition à 11 heures pile et me présente des plats fumants de penne, rigatoni, linguini et farfalle, recouverts de sauce riche. A la minute, des effluves d'ail, d'oignons, de tomates séchées et d'olives embaument l'air, et mes « amis » de la section infos locales, nantis d'un odorat aussi fin que celui des chiens flaireurs de bombes, se massent à ma porte, prêts à bondir.

Tex, d'ordinaire vissé à son écran, mène la troupe, se donnant beaucoup de mal pour paraître étonné de découvrir des plats cuisinés.

—Hé, qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il, comme s'il se trouvait en présence de cuisine italienne pour la première fois de sa vie.

—Des pâtes, je réponds sèchement. Tu sais, le truc à base de farine qu'on sert dans les restaurants italiens.

—Tu n'aurais pas par hasard une assiette en trop pour un pauvre homme qui n'a rien mangé de toute la journée, exceptés des œufs au bacon au petit déjeuner, et un maigre

muffin avec son café, il y a plus d'une heure ? s'enquiert-il, ignorant mon sarcasme, et tentant de gagner mes faveurs en se glissant derrière moi pour me masser les épaules.

Cela fait si longtemps que des mains ne se sont pas posées sur moi que je suis tentée un moment de fermer les yeux, et de lui promettre n'importe quoi pourvu qu'il continue. Au lieu de quoi, je proteste :

—Il est à peine 11 h 30, Tex.

—C'est bien ce que je dis, riposte-t-il en me prenant l'assiette des mains. Mon taux de sucre dans le sang commence à plonger.

Il porte une énorme bouchée de penne à ses lèvres.

—Tout à fait convenable, si on excepte le fait que ça manque un tout petit peu d'ail, et peut-être d'aneth, dit-il sans cesser de manger.

—Mais cela ne t'arrête pas.

Il secoue la tête et passe au plat suivant.

— Pas terrible. A peu près équivalent à Ragu. A mille lieues de Rao.

Comment pourrais-je savoir ? Je n'ai pas encore avalé une bouchée.

— Si tu manges ma part, dis-je, tu feras aussi bien de remplir le questionnaire,.

— Ce serait avec plaisir, mon chou, mais j'ai une montagne de travail qui m'attend. Je passais juste t'emprunter une agrafeuse.

Il agite une feuille de papier dans les airs en guise de preuve, entame sa sortie, revient sur ses pas me restituer son assiette et pivote, pour tomber nez à nez avec un monceau de pain à l'ail. En moins d'une nanoseconde, ses mains se sont emparées d'une tranche.

Tamara l'observe sans rien dire.

— Ça, c'est bon, dit Tex en tendant le bras vers une seconde tranche.

Il se retourne et manque se cogner dans Larry qui vient d'entrer.

— Je savais bien que je n'étais pas fou, dit celui-ci avec un rire hystérique. J'avais bien senti l'odeur de l'ail. Vous partagez le butin ?

Tamara me regarde, atterrée.

— C'est les restaus du cœur, ici ?

— Comment ça ? dit Larry d'un ton innocent. Nous aidons Maggie.

— Pensez-vous avoir le cœur de m'en laisser un tout petit peu, que je puisse remplir le questionnaire pour lequel on me paie des milliers de dollars ?

— Impossible déjuger de la nourriture en ne l'ayant goûtée qu'une seule fois, dit Tex en tentant d'essuyer une tache de sauce tomate sur sa chemise lui donnant l'air d'avoir été blessé à la poitrine. Demande-leur de livrer une seconde tournée dans la semaine.

— Tu devrais réintégrer ton bureau, dis-je d'une voix suave, je viens juste d'entendre que la Bourse a plongé et que le Dow Jones bat des records à la baisse.

Tex et Larry échangent un regard, lâchent leurs assiettes et sortent en courant.

— C'est vrai ? s'enquiert Tamara.

— J'ai peut-être mal entendu, dis-je, goûtant les spaghettis.

Je remplis le questionnaire, avant de — ne me demandez pas par quel miracle de volonté — déposer les restes dans la salle de rédaction. Tandis que les requins passent à l'attaque, je rédige mon article.

Aliments allégés : riches en calories, pauvres en goût.

L'obsession américaine qui consiste à vouloir perdre du poids est le résultat du déluge que déverse sur nous l'industrie agroalimentaire de versions « allégée » et « 0% » de pratiquement tous les aliments que nous aimons : glaces, yaourts, biscuits, pudding, crème fouettée, mayonnaise, fromage blanc, fromage frais, lait, pâtisserie, et mon — euh — favori, l'assaisonnement pour salade à 0% de matières grasses, genre de sirop au goût de

colle, essentiellement à base de sucre.

La vérité : les produits allégés n'ont pas seulement mauvais goût, ils représentent également une escroquerie. Ils vous font croire que grâce à eux, vous consommez moins de matières grasses et de calories, mangez sainement et perdez du poids.

La vérité : les produits allégés font grossir les gens. Déculpabilisés, ceux-ci s'accordent toute licence pour manger davantage de toutes ces bonnes choses, en toute impunité.

La vérité : non seulement les produits allégés et les produits 0% ne signifient pas allégés en calories, mais ces ersatz sont souvent plus caloriques que les aliments d'origine, car enrichis en sucre afin de compenser la perte de saveur qu'entraîne la diminution de matières grasses.

Quand je fais mes courses, je recherche les vrais aliments. C'est-à-dire ? Le vrai beurre. Entier. Pas hydrogéné. Le lait entier. Pas celui dont on a supprimé les matières grasses. Rien en plus. Rien en moins. Rien de génétiquement trafiqué. Dois-je acheter une ferme ? Elever mon propre bétail ? Cultiver mes propres produits ? Je pourrais bien en arriver là. Restez à l'écoute.

C'est devenu une habitude. Tous les mois ou presque, Bill Wharton m'invite à déjeuner. Je suis l'un des atouts du journal qu'il n'a d'autre but dans l'existence que de le faire rester au top, ce qu'il fait depuis plus de vingt ans grâce à son étude vigilante des résultats. Le Daily Record a obtenu un excellent quatrième trimestre, et Bill est particulièrement fier de « Grosso Modo ». En plus, il m'aime bien. Quelque part, dans son muscle cardiaque hypertrophié et manquant d'exercice, il a un faible pour mon côté râleur et mes rondeurs appétissantes, sans parler de mon esprit irrévérencieux et, à l'occasion, de mes plaisanteries d'un goût douteux. Il a cinq fils, alors... Vous voyez le genre.

Bien entendu, toutes les innovations de Wharton ne connaissent pas le même succès que « Grosso Modo ». Et les derniers sujets couverts par la rubrique « Tendances » l'obligent à se demander s'il ne devrait pas prendre sa retraite.

— Fêtes d'anniversaires où les hommes s'habillent en femmes... Habitants des quartiers chic qui harmonisent la décoration de leurs appartements au pelage de leur chien... Coiffeurs qui dessinent sur la nuque de leurs clients leur signe astrologique à la tondeuse !

La rédactrice est une imbécile, siffle-t-il. Mais je ne fais pas de commentaires. Je la laisse tirer encore un peu sur la corde qui va la pendre avant de mettre les pieds dans le plat...

Il avale un Maalox et se gratte la tête.

Un jour, devant un osso bucco chez Carminé, il m'avait confié :

— Avant, je pigeais ce qui était dans l'air, j'avais l'intuition de ce qui allait marcher. Maintenant, cette partie du métier est aux mains d'une bande de gamins qui ne savent même pas que Chanel était une femme.

Alors pourquoi à ce jour, une semaine entière après qu'il m'a téléphoné, ne l'ai-je toujours pas rappelé ?

— Les chiffres du quatrième trimestre sont formidables, disait-il dans son message. Ta rubrique continue de cartonner. Si on débouchait le Champagne pour déjeuner ? Tu choisis le restaurant.

Avec le recul, je réalise l'étendue de l'erreur que j'ai commise en l'ignorant. Juste au moment où Tamara et moi allions — pour la dixième fois — monter le volume de notre écoeurante cassette vidéo, la porte de mon bureau s'est ouverte. Qui d'autre cela pouvait-il être, si ce n'est ce bon Wharton, une expression d'horreur peinte sur le visage ? Merde. Deux fois merde. Comment ai-je réagi ? Je lui ai fait coucou. Il a refermé la porte aussi doucement qu'il l'avait ouverte.

Un peu plus tard, on m'a livré un gâteau à la crème de whisky, de la part de devinez qui ? Suivi d'un message sur ma boîte vocale : « Quand ta fièvre du samedi soir se sera tassée, appelle ton rédacteur en chef pour déjeuner. »

— Il se pourrait que Tex te cuisine, me prévient Tamara un jour après déjeuner.

Ce nouveau rebondissement ne m'emballe pas particulièrement.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Elle me rapporte mot pour mot leur conversation.

— Quelque chose ne va pas chez Maggie, lui a-t-il dit un jour qu'elle se trouvait avec Larry et lui. Mais je ne sais pas quoi.

L'air imperturbable, Tamara lui a demandé ce qu'il voulait dire.

— Elle n'est pas elle-même ces temps-ci, lui a répondu Tex.

— Tu lui as peut-être dit quelque chose qui ne lui a pas plu.

Je ne vois pas quoi, mais c'est vrai qu'il n'en faut pas beaucoup à une femme pour se vexer. Une fois, dans une soirée, je suis allé me chercher un verre, mais ai oublié d'en rapporter un à la fille qui m'accompagnait.

Il secoue la tête comme plongé dans ses souvenirs.

— Quand je suis revenu, elle m'a lancé : « Il ne t'est pas venu à l'esprit que je pourrais avoir envie de boire quelque chose ? » J'ai répondu : « Je ne pensais pas que tu voulais un verre. » Alors elle m'a planté là en disant : « C'est vrai, tu ne penses pas. »

— C'est un sujet intéressant, renchérit Larry. On devrait écrire un scénario. Un jour, j'ai acheté un cadeau pour une fille. Une nuisette de dentelle noire, supersexy. J'avais hâte de la voir dedans...

Il secoue la tête.

— Comment pouvais-je deviner que sa taille n'était pas XL?

— Tu as vraiment le don de l'observation, on dirait, dit Tamara tandis que Tex rigole.

— Alors elle a voulu la rapporter pour l'échanger contre une taille S, et a découvert que c'était la dernière du magasin et qu'elle provenait du stock « fin de séries ».

Larry se penche sur son verre, mélange son contenu avec son doigt avant de le lécher.

— Alors elle m'a dit : « Une chose que je déteste, c'est un homme radin et idiot ! ». « Ça fait deux choses », ai-je répondu.

— Ouais, riposte classique, dit Tex en hochant la tête. Je crois, continue-t-il d'une voix

épillée, qu'il existe un ressentiment fondamental envers le sexe opposé. Ce sentiment ne fait qu'affleurer, jusqu'à ce qu'un beau jour, propulsé par des forces sismiques profondes, il vous explose à la figure.

— Syndrome prémenstruel, dit Larry.

— Non, avec Maggie, ce n'est pas ça. Elle est juste distante... N'a plus envie de manger au restaurant. On dirait même qu'elle a une apparence différente.

— Différente ? reprend Tamara. Que veux-tu dire par là ?

— Je ne sais pas trop, dit Tex, comme s'il avait peur de révéler le fond de sa pensée.

— Je sais, intervient Larry. Peut-être fait-elle un régime ?

— Impossible, répond Tex. Pas une hédoniste comme Maggie. Elle ne fait jamais de régime. Et elle ne passe pas sa vie non plus dans les instituts de beauté comme certaines femmes que je connais.

Il hoche la tête.

— Elle ne se préoccupe pas de ce genre de choses. C'est ce qui est super avec elle.

— Exactement, surenchérit Tamara. Lisez ses articles, les mecs. Maggie ne fait pas de régime.

— Invite-là à manger un steak, dit Larry. Et essaie de comprendre ce qui se passe.

— Je les ai regardés tous les deux, en me retenant de ne pas éclater de rire, raconte Tamara. Si ces deux génies dirigeaient le service des enquêtes du journal, le Times, le Daily News et le Post n'auraient plus rien à craindre !



## Chapitre 6



Le livreur de Fédéral Express gare la boîte de la taille d'une armoire dans l'entrée de mon immeuble. Fini les nuits passées lovée sur le canapé devant la télé. Fini les soirées vautrée sur le lit avec un plateau de chips goût barbecue, bretzels, beignets au chocolat et Coca light. A partir de maintenant, je carbure à la Vittel et dîne de quartiers d'orange. Voici venu le temps du Nordic Track, une piste de ski de fond mécanique. Le livreur antillais fait rouler l'engin jusqu'à mon appartement et le traîne dans ma chambre.

Il sourit.

- Tout le monde achète ces trucs-là mais personne ne les utilise.
- Il faut pourtant bien entretenir sa forme.

Comme si j'en savais quelque chose...

Il me regarde et éclate de rire comme si je venais de lui raconter une bonne blague.

Après un sourire éclair, je verrouille la porte à double tour derrière lui. Ça doit être amusant. Je vais faire en sorte que ce soit amusant. Glisser, patiner. La coordination n'est pas mon fort, mais je vais attraper le coup. J'apprends vite.

J'enfile mon seul et unique short cycliste, caché au fond de la commode depuis des années. J'entreprends de m'y insérer, mais l'élastique de la taille me reste entre les

mains. Je jette le short à la poubelle — ça fait de la place dans les tiroirs — et j'enfile un T-shirt « NON A LA FAIM » long comme une robe, des chaussettes et des baskets.

Je glisse mes pieds dans les cale-pieds. Au fur et à mesure que je glisse d'avant en arrière, puis vice et versa, je me raidis instinctivement. Les cuisses représentent un quart du poids d'une femme. Vraiment. Cette histoire me rappelle ma première leçon d'équitation. J'étais raide, mal coordonnée. Peut-être que si j'essayais de me détendre..., de bouger plus rapidement..., en souplesse. Les termes « mécanique des fluides » me viennent à l'esprit. Aucune idée de ce qu'ils signifient.

Je passe à la vitesse supérieure, mais la machine ne me facilite pas la tâche. On dirait un fringant coursier qui perçoit l'incompétence d'un cavalier débutant et en profite pour ruer et renâcler. Comme Eddy — ma première monture au Camp Camelot, un camp de vacances pour maigrir. Alors qu'au cinéma, les autres enfants piochaient dans des sacs de pop-corn dégoulinant de beurre, nous pénétrions dans la salle munis de sachets plastique remplis de cornichons. O.K., peut-être suis-je vraiment lourde et malhabile, parce qu'Eddy version Scandinave commence à s'incliner; à pencher, à... Ohhhhhhh, merde ! Je perds l'équilibre et vrouuuuuuum... Eddy s'écroule brutalement de tout son poids de canasson sur ma pauvre cuisse à la peau d'orange.

— Mon Dieu. Oh, mon Dieu !

J'ai l'impression d'être passée sous un bus. Je ne peux qu'imaginer ce que pense ma voisine du dessous après ce tintamarre. Elle s'attend probablement à voir mon canapé passer par son plafond d'une minute à l'autre.

Je frotte l'endroit douloureux dans l'espoir de l'empêcher de virer au bleu violacé et boitille jusqu'au frigo pour chercher de la glace. Je mérite un gâteau à la crème pour ma peine. Ou la moitié d'un pain d'épice. Ce n'est pas juste. J'ai les meilleures intentions du monde et cela se retourne contre moi. Mais je ne vais pas saboter mes efforts. Je m'empare d'un sachet géant de petits pois surgelés et l'enroule autour de ma cuisse comme s'il servait à prendre ma tension.

Je fusille le Nordic Track du regard. Je ne m'amuse pas du tout. Sous prétexte de remise en forme, ce ne sont que douleurs et souffrances. Je m'apitoie sur mon sort. Partout ailleurs dans cette ville, des femmes dînent au restaurant, prennent place dans des loges à l'Opéra, assistent à des spectacles sur Broadway, ou font superbement l'amour sans se poser de questions. Et moi, je suis là, à suer comme un bœuf, un bleu violacé de la taille du

Texas tatoué sur ma cuisse. Je veux un bonbon, un Milky Way. Mais hors de question que je sorte en acheter un. J'appelle le drugstore du coin.

— Vous livrez à domicile ?

Oui. Dieu existe.

— Super. Je voudrais un Milky Way... Un Milky Way. Un Milky Way, vous savez, la barre chocolatée. Vous ne connaissez pas ?

Je n'en crois pas mes oreilles. Est-ce si compliqué ?

— Désolé ? Qu'est-ce que vous entendez par « désolé » ? Pourquoi ne pouvez-vous pas livrer ? Je sais bien que ce n'est pas un médicament... D'accord... d'accord... Mais vous vous trompez, mon cher, bien évidemment que si, il s'agit d'un besoin vital... Dans ce cas, à partir de quelle somme livrez-vous ? Quoi ?

Je raccroche violemment le téléphone.

Je m'allonge sur le canapé et contemple le plafond. A quoi bon ? Tout cela vaut-il la peine ? Cette fichue transformation physique va-t-elle vraiment mener à quelque chose ? Pourquoi me punir en m'adonnant à ces foutaises de remise en forme ? Suis-je masochiste ? Je veux des bonbons. Je veux du bonheur. Je n'aime pas ces damnés légumes surgelés. Je ne veux pas de bouillon sans les nouilles, et il se trouve que j'aime la peau de poulet frit. Ça me tue de l'ôter et de la jeter, surtout quand elle est parsemée de sel et d'ail.

Mais alors, l'autre voix en moi m'arrête. Aimes-tu les vêtements près du corps ? Aimes-tu te regarder dans la glace ? Non, alors reste comme tu es. Ne change pas. Ne fais pas ta part de boulot.

Je décide de stopper les pensées négatives, et de cesser d'avoir recours aux mêmes vieilles excuses. Ne pas céder à la tentation de l'auto-sabotage. L'effort paie. Je vais réussir. La décision m'appartient.

Quand on tombe de cheval... Je remonte sur l'appareil et recommence à glisser d'avant en arrière, avec un peu plus d'assurance. Dans la pub, ils sourient. Comment osent-ils ? Comme tous les sports, c'est beaucoup plus difficile que ça n'en a l'air. Bette Midler a raison de dire : « Je ne fais jamais rien que je ne puisse pas faire en talons hauts. »

Je sais qu'il existe des femmes — talons hauts ou pas — qui n'ont besoin d'aucun accessoire. Qui ouvrent un magazine et exécutent les exercices proposés. Qui regardent la photo d'un enchaînement, lisent les instructions, et comprennent comment le reproduire. Moi, dès qu'il s'agit de coordonner les mouvements de mon corps, de savoir quel pied, genou, bras, etc. doit être en l'air tandis que l'autre attend son tour au sol, je suis perdue. Peut-être est-ce comme les cartes routières ? Certains savent les lire et d'autres doivent demander leur chemin. Toujours cette fameuse histoire de cerveau gauche/cerveau droit.

Alors j'ai claqué plusieurs centaines de dollars pour ce nouveau compagnon de chambre. Le corps à nouveau arc-bouté contre la machine, je m'essaie à coordonner les mouvements de va-et-vient de mes bras. Après quelques essais à peine, j'halète. Une sueur huileuse gaine mon corps et mon T-shirt est devenu une seconde peau. Je baisse le rythme et reprends ma respiration.

Un jour, à l'école catholique, une sœur avait repris une élève qui se plaignait de suer. « Les chevaux suent, les hommes transpirent et les femmes rayonnent ». Dans ce cas, je suis dans la première catégorie. Un cheval. Je glisse une serviette autour de mon cou à la façon d'un boxeur. Si la perte en eau fait maigrir, ce soir, mon jean le plus étroit glissera sur mes hanches.

Quand le téléphone sonne, j'hésite. Dois-je l'ignorer et continuer mon exercice ? Bien sûr que non. Je suis une adepte convaincue des pauses.

— Tu veux aller manger une paella ? demande Tex. Nous publions demain un article sur un restau espagnol à qui nous avons attribué quatre étoiles. C'est probablement le dernier soir où il est possible d'y obtenir une table.

Cuisine espagnole. Paella. Un mélange divin de saucisse épicée, de poulet tendre et de riz safrané. Et qui refuserait un pichet de sangria glacée, le robuste vin rouge adouci d'oranges et de pommes ?

— Il se trouve que j'ai dîné tôt.

Se rend-il compte que je mens ?

— Eh bien, re-dîne.

Tex est un homme cher à mon propre cœur mais je réunis assez d'énergie pour m'en tenir à mes résolutions.

— On remet à une autre fois ? Je suis crevée.

— Tu as franchement tort. Ecoute cette critique : « Le bunyol de bacalla, flan de morue séchée et pommes de terre, accompagné d'une sauce menthe-coriandre, est succulent. La tortilla bandera, omelette de tomates, gruyère et épinards, une vraie fête pour le palais, est elle aussi une réussite. » Flûte, dit Tex. Qu'on m'en amène une de suite !

Comme il poursuit la lecture de l'article, je suis tentée de poser le téléphone et de m'éloigner. Les dieux me mettent-ils à l'épreuve ?

— Une autre fois, dis-je d'une voix faible avant de raccrocher. Je mets le CD d'un de mes vieux tubes préférés : Endless Summer, de Donna Summer. Qui a dit que je n'arrivais pas à me secouer ?

Depuis deux bonnes semaines, Tamara et moi nous donnons rendez-vous dans une allée de Central Park. Parfois elle vient, parfois non. Souvent, elle feint d'être malade. Un matin particulièrement froid, je cours dans l'allée avec Tamara, le visage protégé par un masque de ski de nylon noir — bon prétexte pour ne pas me maquiller — quand elle m'apostrophe :

— On dirait que tu vas t'attaquer à la Citibank.

— La seule chose à laquelle je souhaite m'attaquer, c'est à mes fesses, dis-je en haletant.

— Elles pèsent déjà dix kilos de moins.

Elle réduit l'allure jusqu'à marcher au ralenti et s'étire tout en aspirant l'oxygène avec avidité.

— J'aimerais pouvoir dire la même chose, soupire-t-elle. Bientôt il me faudra un Wonderbra pour remonter mes fesses. Je ne cours jamais plus vite que pour aller chez McDonald's. L'autre jour, j'ai commandé une pizza, une calzone...

— Ah, la ricotta, chaude et fondante... Mon Dieu, comment je...

— Je culpabilise à mort, dit Tamara. Mais c'est un progrès, non ? Ça veut dire que je suis

consciente que je ne dois pas manger des trucs comme le fromage...

— On pourrait parler d'autre chose que de nourriture ?

Pour cesser de penser à manger, Tamara passe son temps chez Barnes&Noble où elle achète des livres et des disques. Elle rêve d'écrire un livre, de se faire un nom, de gagner plus d'argent et être indépendante. Elle passe ses week-ends chez elle à lire et à cuisiner, mais seulement des recettes minceur. Ce soir, à la place de la poitrine de bœuf aux oignons caramélisés et pommes de terre rôties qu'elle aurait préparée en temps normal, elle cuisine des crevettes et des poivrons grillés en l'honneur de sa sœur Flossie qui vient dîner.

Elle me décrit le déroulement des opérations au téléphone :

— Tu mets les crevettes dans un bol et les recouvres d'une marinade de gingembre.

— Qu'y a-t-il dans la marinade ?

Je me sens déjà en appétit.

— Vin de riz, sauce de soja, gingembre râpé, ail et huile de sésame grillé. Ensuite, tu prépares l'assaisonnement — sauce de soja encore, vinaigre, huile de sésame, sucre, saké et coriandre hachée.

— Ensuite ?

— Tu fais sauter de petits épinards frais dans de l'huile avec de l'ail, puis tu enfiles les crevettes sur les brochettes, en alternant avec des morceaux de poivrons rouges, jaunes et oranges. Tu les fais griller, puis tu déposes les brochettes sur les épinards cuits. Tu termines en versant l'assaisonnement à la coriandre sur les brochettes.

J'en suis à envisager d'appeler le restau chinois du coin pour leur demander de me réaliser la recette.

Après avoir goûté les crevettes, Flossie elle-même me rappelle.

— Tu es bien partie, c'est sûr.

Nous raccrochons. J'imagine comment ces deux commères doivent commenter la résurrection soudaine de mon désir de me transformer physiquement depuis ma communication avec Mike Taylor.

— Qui aurait cru que Maggie, si solide, deviendrait obsédée de minceur.

— Ma chérie, on ne connaît jamais vraiment les gens, doit répondre Flossie. Les plus intelligents, les plus intransigeants, sont ceux qui disjonctent le plus facilement. L'intelligence et le succès ne garantissent absolument pas un comportement sensé en amour.

En fait, malgré sa tendance aux commérages, l'habileté de Tamara à conserver le secret total sur mon projet atteint des sommets. Afin d'induire en erreur nos collègues, nous gardons en permanence une boîte de biscuits fourrés au chocolat sur le bureau, ainsi qu'un bol de M&M's près du téléphone. J'avais envisagé de coller les bonbons au fond avec de la glu mais j'y ai renoncé. Quelqu'un finirait par découvrir la supercherie. Les gens qui travaillent dans un journal sont malgré tout payés pour suivre leur intuition et ils commençaient à se montrer suspicieux. Les commentaires allaient bon train.

— Où se cache Maggie ? s'était enquis, auprès de Tamara, Wendy la Weight Watcher.

Ma loyale assistante avait trouvé la parade.

— A La revue des sports, ils ont demandé à la photographe pour le numéro spécial maillots de bain.

Et Tex. Depuis que je dînais de sushis, notre amitié avait pris la consistance des algues japonaises. Les rumeurs qui parvenaient jusqu'à moi faisaient état de blondes pulpeuses, qui ne s'appelaient pas toujours Sharon, qu'il invitait à des dîners bien arrosés.

Comment tout cela allait-il finir ? Dans mes rêves les plus fous, pouvais-je imaginer un bourreau des cœurs de Hollywood succombant à mes charmes, surtout amaigris ? Je me demandais comment allait éclater mon drame à moi.

Un poids pour la vie

Peut-être refusez-vous de cesser de surveiller votre poids. Bien. Mais avant d'entamer votre prochain régime, puis de l'abandonner parce qu'il « ne marche plus », lisez ceci. Tous les régimes marchent pendant un temps. Vous poursuivez le régime, poursuivez, poursuivez, poursuivez encore, mais la balance semble ne pas avoir reçu le message. I-L-Y-A-Q-U-E-L-Q-U-'-U-N ? — vous vous retenez de lui taper dessus. Mais ce n'est pas un grain de poussière qui dérègle le mécanisme. Quelque chose se passe dans votre corps qui vous empêche de maigrir davantage, malgré votre dur combat. Mais quoi ?

Toute personne suivant un régime connaît la frustration de stagner à un palier. La solution ne consiste pas à se dire : « Et puis zut ! » et avaler dix éclairs au chocolat. Comprendre comment votre corps brûle les calories peut vous aider. Environ deux tiers de vos calories servent à faire tourner la machine. En d'autres termes, faire fonctionner vos cœur, foie, poumons, etc., et réguler la température de votre corps. Plus dix pour cent utilisées pour la digestion. Le reste permet à votre corps chéri de se mouvoir — ou ne pas se mouvoir, selon le cas.

Evidemment, nous sommes tous incroyablement différents quant à la quantité de calories qui nous est nécessaire. Deux femmes de taille, poids et âge identiques, peuvent avoir des métabolismes radicalement différents. Après, il suffit souvent simplement de faire son analyse. Achetez une balance de cuisine et calculez les quantités consommées. Chaque bouchée compte — même les dégustations gratuites au supermarché, ou les restes laissés par vos enfants. Avez-vous fait du sport ? Vous avez peut-être pris du muscle, et même si la balance n'accuse pas encore de perte de poids, vous avez peut-être perdu de la graisse. C'est le moment de consacrer votre énergie à l'exercice. Car souvenez-vous, plus vous perdez du poids, plus vous le perdez lentement !

7.

Evidemment, je me sentais coupable d'ignorer Wharton. Mais comment accepter son invitation dans un restaurant quatre étoiles et m'en sortir en commandant une salade ? Si



je ne bâfre pas, il va trouver ça louche. Après son second appel, plus moyen d'y échapper. Il ne me restait plus qu'à recourir au grand classique de la maladie. Une espèce de gastro, mystérieuse et persistante... Rien d'autre à faire qu'attendre... Ces trucs-là ne disparaissent pas en une nuit. J'irai sans maquillage pour avoir l'air épuisée, et commanderai potage, poisson grillé, et fruits. Beurk.

Il me faudrait aussi une panoplie pour camoufler ma perte de poids.

— J'ai besoin d'une tenue qui me grossisse, dis-je à Tamara.

— C'est nouveau. Qui essaies-tu de séduire ? Un sumo ?

— Presque. Je déjeune avec Wharton. Tu crois que Zoo a une boutique sur Internet ?

— Collection rayures de zèbre ?

— Ou peut-être pantalons à pattes d'éléphants. De toute façon, dis-je, rien ne peut être pire que ça.

D'un sac gigantesque, j'extirpe une robe rose à volants, manches ballon et jupon crinoline. Je l'enfile par-dessus mes vêtements.

Tamara écarquille des yeux horrifiés.

— Tu passes une audition pour le festival shakespearien en plein air ? Fais un don à une œuvre charitable.

— C'est mon intention. A la fin de cette mascarade, j'envoie immédiatement mon obole — j'aurai au moins gagné une déduction d'impôts. Mais reconnais que là-dedans, je n'ai pas l'air d'une sylphide.

Accoutrement étrange, assiette de crudités, mutinerie du système digestif, tête à l'envers... Il était temps de faire un petit tour chez ma psy.

Je prends place sur le divan trop rembourré de son appartement sur Central Park West, et m'absorbe dans la contemplation des arbres à travers la vitre. Elle habite dans le genre

d'immeuble où les célébrités élisent domicile, où les salles à manger boisées d'acajou peuvent contenir sans problème seize personnes pour Thanksgiving. Les murs sont laqués à la perfection, unis, brillants et sans grumeaux. Je ne me pose pas la question de savoir comment elle peut s'offrir tout ce luxe — à cent cinquante billets de l'heure, elle pourrait mettre une plaque à mon nom à l'entrée pour me remercier de ma contribution.

Je m'assieds dans un coin du divan, près de la boîte de Kleenex et de la petite pendule en or Tiffany qui lui donne l'heure sans même qu'elle la regarde. Du moins j'imagine qu'il en est ainsi. Nous finissons toujours à l'heure prévue : moins dix.

En face du divan, l'esquisse au fusain d'un chêne dont l'une des branches porte une volée de moineaux. Tous tournent la tête dans la même direction, sauf un. Devinez qui s'identifie au non-conformiste ?

— Un coup de fil... J'étais la grande prêtresse de l'obésité, Mike Taylor entre en scène et je perds les pédales.

— Nous connaissons tous des incertitudes quant à nos motivations...

— Des incertitudes ? Je me suis transformée en adolescente aux genoux cagneux qui guette la sortie du prochain numéro de La vie des stars pour foncer au kiosque à journaux. Vous connaissez l'expression « être mordue » ?

Elle se recule dans sa bergère vert mousse et sourit avec chaleur.

— N'êtes-vous pas un peu dure envers vous-même, Maggie ?

Je souris du coin des lèvres.

— C'est devenu une habitude.

Je me détourne et regarde par la fenêtre. Je me sens toujours tellement en sécurité ici. Tous les sentiments sont autorisés. Tolérés. En fait, quand tout va mieux qu'à l'ordinaire, j'ai presque l'impression de la décevoir. Comme s'il nous fallait toujours une crise à gérer, sinon pourquoi être là ? Elle ne prend pas de notes, et je n'arrive pas à décider si ça me plaît ou non. Possède-t-elle une mémoire hors du commun ? Est-ce parce que je ressasse si souvent les mêmes histoires sur les mêmes sujets qu'elle n'a pas besoin de les mettre par écrit ? Ou pense-t-elle que je la percevrais comme un inspecteur de police

notant chaque détail pour un procès-verbal et que cela m'inhiberait ? Bon, au moins, comme ça, aucun juge ne pourra jamais réquisitionner ses notes en guise de témoignage.

— Formulons les choses différemment : l'appel au secours d'un acteur célèbre pousse une journaliste compétente à offrir son corps à la science. Une motivation extrême peut-elle vaincre le métabolisme ?

Ça me plaît assez.

— Maggie, peut-être êtes-vous habituée à faire face aux choses sans vous préoccuper de ce que vous ressentez réellement...

— Ce que je ressens réellement ? Cela fait si longtemps que je ne m'y suis pas laissée aller - je veux dire, je me fais violence en permanence... Zut !

Je tends la main vers les Kleenex. Je me demande combien de boîtes elle utilise par an. Les autres sanglotent-elles autant que moi ? J'en doute. Je suis du genre à pleurer aux enterrements, même quand je ne connais pas le défunt. Je compatissais pour la famille. J'imagine ce que je ressentirais s'il s'agissait de ma mère. Mais les autres semblent toujours si maîtres d'eux-mêmes. Comment ça se fait ?

Elle se ravance sur sa chaise. Depuis le temps, je sais ce que cela signifie.

— Je crains que notre temps soit écoulé, dit-elle. Nous reprendrons là la prochaine fois.

Je me rends aux toilettes, puis sors en passant devant la prochaine patiente qui attend dans le salon. Comme chaque fois, je suis tentée de la regarder, et de lui demander quels sont ses problèmes. Mais je détourne le regard et me dirige vers l'ascenseur, avant de faire demi-tour et d'emprunter la cage d'escalier.

Wharton a réservé une table au Cirque 2000, le haut lieu mythique fréquenté par « ceux dont on parle », redécoré depuis peu dans le plus pur style italien.

— Je ne te snobais pas, Bill. Je ne ferais jamais une chose pareille. Il y a quelque temps, je... j'ai attrapé une sorte de virus, un genre de gastro. J'essaie de m'en remettre peu à peu. Et tu sais que la masse musculaire fond quand tu dois rester là, allongée, à végéter.

Je me tiens les bras le long du corps comme si j'avais huit ans et devais faire un exposé en classe. Il n'est pourtant pas idiot, alors pourquoi je mime la posture du chien battu ?

— Mmm, dit-il d'un air perplexe.

Je jacasse pour meubler le silence.

— Tu sais, c'est comme se trouver en état d'apesanteur, de flottement dans l'espace... Si tu ne marches pas et ne fais pas de sport, tes muscles tournent à la marmelade.

Alors je me suis procuré quelques vidéos, et je tente de me remuscler.

Il semble étudier la question. Difficile de savoir ce que cache réellement l'expression de son visage. Le front marqué de profonds sillons, le regard aiguisé. On dirait que cet homme n'a jamais connu un vrai jour de détente de toute sa vie.

— Bon, je vais commencer par les escargots..., dit-il.

Il a un hoquet, comme si son organisme protestait à l'idée de digérer tout ce que je viens de lui raconter.

— ... puis je poursuivrai avec un ris de veau aux champignons sauvages sautés. Et toi, Maggie ? Je parie que tu ne réussiras pas à faire mieux.

Je souris faiblement. Le succulent homard sur lit d'algues, la cuisse de canard braisée au curry et des desserts, comme la crème brûlée et le fondant au chocolat, me sautent aux yeux.

— En ce moment, je suis vraiment en rupture de plaisirs gourmands. Juste un potage, de la lotte et des légumes verts.

Je dîne dans un restaurant quatre étoiles et je passe la même commande que si je me trouvais aux soins intensifs. Wharton me fixe avec incrédulité.

— Maggie, as-tu quelque chose à me dire ? Tu n'es pas en train de te convertir à je ne sais quelle philosophie qui prône l'exercice physique ou la méditation zen, n'est-ce pas ?

Je songe à commander un jus de céleri pressé pour le faire vraiment flipper, mais je crains que ce ne soit trop violent.

— Bill, dis-je d'une voix douce en lui donnant un coup de coude, tu me connais tout de même mieux que ça !

Wharton soutient mon regard sans rien dire. Il fait mine d'entamer un autre petit pain, mais interrompt son geste.

— Tu te plais au journal, n'est-ce pas ? J'ai fait tout mon possible pour te faire plaisir. Tu as besoin de quelque chose ? Davantage de classeurs ? De nouveaux meubles pour ton bureau ? Ou même des vacances en plus ?

Comme j'ai perdu du poids, j'envisage de demander une allocation vestimentaire, mais je me reprends à temps.

— Je suis très heureuse comme je suis, Bill, je t'assure. Relax !

Sa tension semble se relâcher un peu.

— Bien, dit-il en me tapotant la main à la manière d'un curé de paroisse. Bien. Tiens, voilà les hors-d'œuvre.

Je sirote d'un air morose mon bol de bouillon jaune pâle parsemé d'échalotes, hypnotisée par le spectacle de Wharton engloutissant avec énergie ses escargots, puis saçant d'épais croûtons de pain d'une délicieuse crème aillée.

Il me met son assiette sous le nez.

— Goûte, au moins.

Je lui dédie un sourire éclatant tout en secouant la tête. Quand je baisse le regard, j'entrevois mon reflet dans l'argent brillant de ma cuiller à soupe grand format. Je meurs peut-être de faim, mais je me suis prouvée que j'avais une volonté digne de figurer dans le livre Guinness des records. Maintenant, ce n'est plus mon estomac qui commande, mais ma tête. Mon humeur vire soudain au beau fixe. Déjà trois semaines écoulées, plus que cinq à tenir. C'est du gâteau !

Ce n'est pas votre faute

Pensez-vous que si vous mangez trop, c'est votre faute ? Eh bien, de récentes études volent à votre secours. Elles démontrent, on ne peut plus scientifiquement, que la façon dont vous vous nourrissez n'est pas qu'une affaire de volonté.

Depuis des années, les chercheurs soupçonnent que le fonctionnement des désordres alimentaires est loin d'être simple.

Bon, ce n'est pas toujours le cas, mais des recherches publiées dernièrement démontrent qu'un gène qui participe à la régulation de l'appétit se retrouve plus souvent sous une forme particulière chez les anorexiques.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Que les troubles du comportement alimentaire sont peut-être dus en partie à un dysfonctionnement du cerveau. L'étude — menée par des chercheurs allemands et néerlandais — révèle que onze pour cent des anorexiques possèdent une forme différente du gène lié à la production de la protéine qui stimule l'appétit. Seuls cinq pour cent des non-anorexiques possèdent cette forme du gène.

Bien que les causes de l'anorexie, comme celles des autres troubles du comportement alimentaire, soient liées à bien davantage qu'un seul et unique gène, cette étude conforte notre opinion que « ce n'est pas notre faute ».

Après trois semaines de discipline, je décrète que j'ai gagné le droit de me dorloter. J'agite les doigts de pied. Il est temps de prendre rendez-vous pour une pédicure chez Elisabeth Arden, avant une visite à l'Autel du temple. Je mérite un cadeau. Je dois me récompenser. Personne d'autre ne le fera.

Je me penche sur le bureau de Tamara.

— Tu as fini pour aujourd'hui. On s'en va.

- Sous quel prétexte ?
- Un séminaire sur le rétrécissement.
- Le rétrécissement de quoi ?
- De nos comptes en banque.

Nous franchissons la célèbre porte rouge de chez Elisabeth Arden, passons devant une exposition de rouges à lèvres déclinés en un nombre incroyable de couleurs telles que « soufflé aux cerises », « glace à la fraise » et « soda orange », puis empruntons l'ascenseur. Nous nous asseyons côte à côte, tandis que nos pieds sont polis, poncés, et les ongles de nos orteils vernis de rouge orangé. Afin que nos chaussures n'abîment pas le vernis, la pédicure enveloppe nos orteils dans des sachets plastique avant que nous n'enfilions nos bas. Je me saisis de la facture.

- C'est moi qui régale.
- Laisse-moi au moins payer pour les gros orteils, dit Tamara.
- J'achète ton silence. Je l'attrape par le bras.
- Prochain arrêt, dis-je en la poussant dans un taxi : l'Autel du temple.

Le taxi s'arrête devant un magasin de la 55e Rue Ouest.

- L'autel du temple ? Mais, qu'est-ce que...
- Fais ta génuflexion et ensuite déambule comme si tu étais une habituée. Et ne sors pas ton masque à oxygène, même si tu vois les prix — qui sont en dollars et non en livres !

Je les vois dès mon entrée. Seuls sur un présentoir. Des escarpins à talons aiguilles de dix centimètres, en peau de serpent, avec une lanière rigide remontant le long du mollet. Helmut Newton, où es-tu ? Ces escarpins représentent indéniablement le couronnement de l'œuvre de Manolo Blahnik.

- Celles-là ! je crie au vendeur d'une voix stridente. Tamara se signe et lève les yeux.

— Pardonnez-lui, mon Père. Elle m'attrape le bras.

— Tu as perdu plus de neurones que de kilos. L'expression de mon visage lui fait baisser le ton jusqu'à une voix de basse.

— Mille deux cents dollars ?

— Ne mets pas un prix sur mon bonheur !

Oubliant mes orteils emballés sous vide, je glisse mes pieds hors de mes ballerines. Je décoche un sourire enjôleur au vendeur.

— Ce sont des préservatifs pour protéger le vernis.

— Et pour madame, ce sera quelle taille ?

— Quelle importance, ils me feront souffrir le martyr, quelle que soit leur taille.

Je pleure, comme si j'étais soudain shootée aux gaz hilarants.

— Quarante, répond Tamara d'un air snob.

Il acquiesce et se dirige vers l'arrière-boutique. Je me promène dans le magasin, plissant le regard pour passer au crible chaussure après chaussure, les soulevant, les retournant, les soupesant, les examinant sous toutes les coutures, comme un diamantaire étudiant chaque facette d'une pièce exceptionnelle. Le vendeur réapparaît enfin avec une boîte qu'il place devant moi.

J'écarte délicatement le papier de soie, et soulève l'une des chaussures comme si je déterrais le Saint-Graal. J'enfile un pied, puis l'autre, et me lève lentement. Je reviens à la vie. Je me sens aussi belle que cette cover-girl, Giselle quelque chose.

— Enfin grande, dis-je en étrennant ma nouvelle démarche de séductrice. J'en ai le souffle coupé.

Tamara n'est pas impressionnée. Elle fixe le visage glacial du vendeur.

— Snobisme aigu.



Je titube jusqu'au miroir et contemple mes pieds. C'est bien plus facile que la psychanalyse.

— Je les prends, je murmure, le souffle court.

— Dans quelle couleur, madame ?

Je lui tends ma carte platine du bout des doigts.

— T-O-U-T-E-S.

8.

Le souvenir de morceaux d'avocats bien mûrs, pimentés de piquantes lamelles d'oignons, de jus de citron et de coriandre, nous avait attirés chez Rosa Mexicano. Il était très difficile d'y obtenir une table, à moins d'être, eh bien, à moins d'être moi. Tex et moi commençons toujours par des Margaritas glacées, dans de larges verres bordés d'un anneau de gros sel. Nous commandons une tournée, puis une seconde. Les Margaritas descendent facilement avec les chips et le guacamole servi, comme il convient, dans un épais mortier de pierre granuleux. Nous faisons suivre cet apéritif d'enchiladas, de steaks délicatement grillés, de fajitas aux crevettes ou, parfois, de côtes de porc accompagnées de haricots noirs et de riz. Des plats exotiques, qui donnent du cœur au ventre. Tex et moi n'avons pas dîné ensemble depuis presque deux semaines — un record. Aujourd'hui, assis en face de moi, il me regarde d'un drôle d'air.

— Quelque chose ne va pas, Maggie, dit-il en se grattant la tête.

— Quoi ?

— Tu as perdu du poids. Tu vas bien ?

— Pas : « Tu as minci, ça te va bien », non ! « Tu as perdu du poids ». Est-ce que je vais bien ?

Tex hausse les sourcils. Je connais chacun de ses tics. Il se sent en terrain mouvant.

— Eh bien, oui, je me sens bien. En fait, je ne me suis jamais sentie aussi bien.

Je rejette la tête en arrière.

— Je me sens super.

Je ne peux pas m'empêcher de l'agresser. Il lève les mains en signe de reddition.

— Tu as l'air super, c'est vrai. Simplement tu n'as jamais perdu de poids exprès auparavant, dit-il en haussant les épaules. Alors je croyais que...

— Arrête de croire, et merci pour le compliment empoisonné.

Je me demande quel genre de compliments il fait à Sharon. Lui dit-il qu'il aime les racines plus foncées de ses cheveux ? Qu'il n'accorde aucune importance au vernis écaillé ? Qu'il trouve son mauvais caractère sexy ? Je lui décoche un regard venimeux.

— Je n'ai jamais pensé que tu avais besoin de perdre du poids, murmure-t-il, comme s'il se parlait à lui-même. Je te trouvais bien comme tu étais... Je veux dire... Je n'aime pas les femmes maigres, faites comme des garçons. On dirait qu'elles sont malades, sous-alimentées.

Je dîne avec l'idiot du village. Et ça ne va pas en s'arrangeant. Je le fixe avec incrédulité.

— J'étais bien comme j'étais ? J'étais grosse.

Je secoue la tête, tends la main vers une chips de maïs, mais me reprends et l'enfouis dans la sauce mexicaine comme si j'écrasais une cigarette.

— Alors, quoi de neuf aux infos locales ?

Je crache les mots comme si je lançais une malédiction. Comment se fait-il que les hommes les plus intelligents conservent de tels gouffres d'ignorance ? Je n'ai jamais pu comprendre comment un homme pouvait être si brillant dans un domaine — le droit en responsabilité délictuelle, par exemple, ou la physique quantique — tout en restant

totallement ignorant du besoin fondamental chez l'être humain d'amour et de compassion.

Chez les femmes, l'ignorance est davantage étalée, comme le glaçage sur un gâteau. Tex pouvait se montrer si subtil quant à la complexité d'un texte. Faisant ressortir chaque détail, chaque nuance. Mais quand on venait au délicat sujet de l'univers féminin, il se révélait désespérément obtus. Était-ce la raison pour laquelle il avait vogué de liaison en liaison, jusqu'à ce qu'il rencontre Sharon, dont — j'étais prête à le jurer — les yeux verts étaient l'œuvre de lentilles de contact ? Parfois, je le soupçonnais de lire aussi les petites annonces de rencontres, et pas pour chercher les erreurs d'accord des participes passés. Que cherchait-il, d'ailleurs ?

« Rédacteur en chef de trente-neuf ans, ancienne star du football, chaleureux, bien intentionné, mais n'ayant rien dans le crâne quant à la question féminine, cherche nana intelligente et sexy, pas susceptible et d'une tolérance à toute épreuve. »

Je refoule mon fou rire.

— Comment Sharon peut-elle te supporter ? Tu es désespérant.

Il me regarde comme un chiot blessé, puis une lueur apparaît dans ses yeux et sa grimace se transforme en sourire.

— Les femmes finissent par se faire à moi. Ça prend seulement un peu de temps.

Impossible de rester fâchée après Tex. Les yeux plissés, il soutient mon regard tandis que sa fourchette se glisse subrepticement sous les restes de mon assiette. Sans baisser le regard, je piège sa fourchette avec la mienne.

— Tiens, je te donne le gras, dis-je en poussant mon assiette vers lui.

Puis la conversation tourne autour de changements au bureau, et nous rions des projets de rénovation de la salle de rédaction. Le seul sujet que nous n'abordons jamais, c'est la Californie.

Les doigts de pied en position, j'attaque mon parcours nocturne de ski de fond. Donna gémit. Elle « travaille dur pour gagner de l'argent, mais il ne la traite jamais bien ».

Gauche, droite, gauche... Perdue dans mes pensées, je m'arrête, les bras arrimés à la machine comme à un radeau de survie.

Ce n'est pas simplement mon combat pour maigrir qui alimente mon mal-être, c'est de sentir au fond de mon cœur que je ne suis pas digne de confiance. En tant que journaliste, j'étais la première à montrer l'hypocrisie du doigt, et voilà que défendant officiellement l'idée d'accepter son surpoids, je bannissais secrètement viande et pommes de terre pour les remplacer par du poisson, de la volaille et des légumes verts.

Je pourrais prétendre que c'est la faute de Mike Taylor. Mais si ce n'avait pas été lui, quelqu'un ou quelque chose m'aurait incitée à tenter le coup une dernière fois. Le désir de devenir mince persiste dans votre système à la façon de la nicotine. Vous n'êtes jamais totalement délivré de la tentation, même des années après avoir arrêté. C'est une drogue, et vous ne guérissez jamais, c'est la convalescence à perpétuité.

Cela me reconforte de considérer cette toute dernière tentative comme une aventure. Vivre en prenant des risques. Ça n'allait pas marcher, mais c'était exaltant de penser qu'il se pourrait...

Bien sûr, étant catholique irlandaise, je possède les gènes associés au malheur et aux sombres introspections. Je m'imagine sous les traits d'un personnage de théâtre désespéré, dans cinquante ans, avec de longues mèches grises et rêches pendant de chaque côté de mon visage. Recluse dans une chaumière au bord de l'océan, je balaie tandis qu'au dehors les vagues frappent le rivage, et le Nordic Track s'élève à côté de la cheminée telle la carcasse d'un compagnon mort depuis longtemps.

Bon, peut-être n'est-ce pas la culpabilité, simplement la peur qui me motive. A l'idée d'atteindre le but, de franchir les frontières ordinaires de mon existence et compenser ainsi les samedis soir passés dans ma chambre, je panique.

Je vais dans la cuisine préparer le dîner — poivron vert farci de riz et d'un peu de haricots. Pendant que le riz cuit, j'observe la circulation sur la Seconde Avenue. Si je dois éprouver un jour des regrets, je voudrais que ce soit pour les choses que j'ai faites, et non celles que je n'ai pas osé entreprendre. J'ai déjà passé trop de temps sur la touche.

Vous vous souvenez du photographe Bert Stern expliquant dans un récit lamentable pourquoi il avait refusé de succomber à la tentation de coucher avec Marilyn Monroe ? Il

était heureux d'avoir préservé le fantasme, le mythe de Marilyn, et autres absurdités du genre. Mon œil !

Je dois reconnaître que me lancer dans quelque chose qui sort radicalement de l'ordinaire me terrorise. Mais l'opportunité s'en présente aussi rarement que des bûches de Noël au mois d'août, alors pourquoi ne pas suivre mon cœur ? Inutile d'y réfléchir jusqu'à la nausée. Je vais me contenter d'y aller, aussi légère que possible — mon bagage, l'ordinateur portable, quelques robes moulantes, maquillage longue durée, une bouteille de Poison et... les escarpins.

Peut-être que j'ai perdu davantage que du poids. Je ne me suis jamais sentie mieux. Ça a l'air super d'être mince.

Le traitement peut être pire que la maladie

Il y a toujours un nouveau livre proposant un régime plus efficace. Vous éprouvez la sensation que quelque part existe la formule magique qui va effacer une vie entière d'obésité et de mépris.

Toute femme qui a un jour été prise dans l'engrenage des régimes — c'est-à-dire nous toutes ou presque — est comme un caméléon qui se réinvente d'un régime à l'autre. Certains traitements vont avoir un effet à court terme, mais ils sont destinés à se retourner contre nous, non seulement nous faire grossir davantage, mais également pour nous désespérer plus profondément. Cela défie la logique. L'état d'esprit d'un adepte des régimes possède sa vie propre, et fonctionne à coups de chimères et de prières, pas de Q.I.

Si les régimes marchaient, personne ne serait gros.

Selon les deux rédacteurs principaux du Journal de la médecine de Nouvelle-Angleterre, le « traitement de l'obésité peut se révéler pire que le problème lui-même ».

D'autres vont plus loin, affirmant que suivre un régime est facteur de troubles du comportement alimentaire.

Quel degré de connaissance scientifique est nécessaire pour prouver que les régimes de

famine ne sont pas le meilleur chemin vers le bonheur et la plénitude ? Quand une attitude mesurée remplacera-t-elle les mesures drastiques ? Au lieu de renier notre bon sens, et d'opter pour une vie pathétique de légumes verts, d'œufs durs et de régimes éclairés auxquels personne ne peut se tenir, décidons plutôt de bien nous nourrir, et, pour ceux d'entre nous qui souhaitent se débarrasser de leurs kilos, d'opérer des changements durables dans notre mode de vie.

Si les mathématiques sont nécessaires pour vous convaincre qu'un régime à lui seul est condamné à échouer, voilà :

Chaque fois que vous suivez un régime sans prendre d'exercice, vous perdez environ cent grammes de muscle pour trois cents de graisse.

Or une livre de muscle brûle quatorze calories par jour tandis qu'une livre de graisse n'en brûle que deux.

En d'autres termes, si vous perdez dix kilos, vous perdrez deux kilos et demi de muscles et réduisez de soixante-dix pour cent le nombre de calories que vos muscles brûlent chaque jour.

Mettons que vous arrêtiez votre régime et regagniez les kilos perdus, que se passera-t-il ? En supposant que vous ne soyez toujours pas une adepte de la salle de gym, vous reprendrez de la graisse et non du muscle.

Conclusion : en définitive, votre métabolisme aura ralenti et vous ne pourrez même pas maintenir votre poids précédent.

Même en vous contentant de reprendre votre alimentation habituelle, vous finirez par peser davantage.

Cinq semaines plus tard, j'ai perdu treize kilos, alors qu'est-ce qui cloche dans le visage que me renvoie le miroir ? Le visage ? Les visages plutôt. C'est ça. L'ampoule blanche de cent cinquante watts de la salle de bains éclaire de son halo aveuglant non pas un, mais deux mentons. Un double menton dont le maquillage, même appliqué avec un talent éblouissant, ne vient pas à bout. Deux palettes de fard à joues « terre brûlée » Bobbi Brown plus tard, la futilité d'un fondu au noir m'explose à la figure. Alors, au lieu de

chercher la solution dans le credo de l'acceptation de soi, je cherche dans l'annuaire le numéro d'un chirurgien esthétique qui s'est taillé une réputation dans le domaine de la microsuction faciale. Je prends une semaine de congés — pour laisser le temps aux hématomes de disparaître, et me procure un pot de crème à la vitamine K et un autre d'arnica, afin d'éviter les bleus.

—J'ai mis un plan au point, dis-je à Tamara, sur le ton d'un chef de commando. Officiellement, je prends une semaine de vacances. Je suis fatiguée, surmenée, je reste chez moi à faire quelques menus travaux dans l'appartement. Je vais beaucoup aller et venir, donc serai difficile à joindre... Une semaine plus tard, je réapparais, et ce break aura l'air de m'avoir fait un bien fou.

—Maggie, il s'agit de beaucoup plus que d'un malheureux petit régime...

—Le mot commençant par R est interdit ici, souviens-toi.

—Tu vas beaucoup plus loin maintenant. Tu parles bistouri, anesthésie... Peut-être devrais-tu réfléchir...

—Non, je ne veux pas réfléchir, ça ne brûle pas de graisse. Il est temps de passer à l'action, et j'ai besoin de toi pour parer à tout ici, tenir les reporters à distance et participer à ma transformation.

— Tu es sûre de ce que tu dis ?

— Oui. Je vais le faire, c'est décidé.

— Non, ce que tu disais à propos de penser et brûler des graisses.

— Qui sait ?

Elle me jette un drôle de regard.

— Tu me prends pour une folle, d'accord, dis-le.

— Noooooon... Tu passes simplement par une crise existentielle du genre ouragan. Mais vas-y, fonce, tu es célibataire. Fais des trucs dingues, vis tes pulsions. Peut-être que tu finiras comme Flossie.

- Qu'est-ce qu'elle a fait ?
- Elle s'est mariée. Au bout de cinq ans, elle est partie avec le laveur de vitres.
- Et qu'est-ce qui s'est passé après ?
- Il lavait si bien ses vitres...
- Qu'est-ce qu'il lui est arrivé à elle ?
- Sa liaison n'a pas duré plus de deux mois, et son mariage est tombé à l'eau, mais Flossie n'est pas folle. Elle a recruté tous les copains de son séducteur et a créé une entreprise de nettoyage. Maintenant elle gagne un demi-million de dollars par an et se fait qui elle veut.

Tamara prend place dans la lumière tamisée de la salle d'attente, au milieu des maris des autres patientes. Quand je sors, je la trouve plongée dans un article intitulé : « Sculpter son visage », et je la vois tirer sur ses pommettes et sa peau sous le menton. Je crois que c'est contagieux. Peut-être ce cher docteur pratique-t-il des prix de gros ?

Tamara essaie de cacher sa surprise, mais échoue lamentablement. C'est pour ça que je l'aime.

Je sais que je ressemble à la fille de la pub pour les pâtisseries surgelées. Un épais pansement, bandé très serré, enserme mon visage boursoufflé. Tamara accourt et me prend dans ses bras.

- Ma pauvre, dit-elle d'une voix qui trahit la venue des larmes.
- Ne t'apitoie pas sur mon sort, Tamara. Le bistouri n'est pas pire que la psychanalyse, et il soulage beaucoup plus rapidement.

J'enroule un faux foulard Hermès imprimé de chevaux et de selles autour de ma tête, dans le plus pur style star italienne des années 50, et sors, dissimulée derrière des lunettes noires. Mais personne ne s'y trompe. Pas un ne court vers moi en hurlant : « Sophia Loren, cara ! »



Nous prenons un taxi jusqu'à mon appartement et passons devant le regard ébahi du gardien. Je donne congé à Tamara. Je ne supporte pas son expression pleine de compassion. Je me mets au lit avec un anti-douleur codéine et le frais réconfort d'une poche de glace de la taille d'une bouillotte. Un peu de moi-même est en train de disparaître, un peu plus chaque jour...

— Alors Larry débarque et demande : « Où est passée Maggie ?, me raconte Tamara lors de son rapport téléphonique quotidien. Avec un régime pareil, on ne la verra bientôt plus ». Tout ça en laissant délibérément planer le doute sur le sens du mot régime...

— Que lui as-tu répondu ?

— « Conférences, meetings, Maggie est partout. Tu veux son numéro de portable ? »

— « Son portable ? a-t-il répondu. Où est-elle ? Au secret dans un pénitencier ? »

J'ai bâillé et lui ai suggéré d'aller faire condamner quelqu'un, puis suis partie en me pavanant sur mes Manolo. Et tu sais ce qu'il a dit ?

— Je donne ma langue au chat.

— Il a dit : « Mamma mia. Qu'est-ce que tu as aux pieds ? »

— « De simples chaussures, ai-je répondu, qui mettent en valeur le décolleté de mes orteils. »

— « Quoi ? Le décolleté de quoi ? »

— « Des orteils. »

— « Moi qui croyais avoir tout entendu ! »

— Ces chaussures assurent, me clame Tamara. Elles sont démoniaques !

Je raccroche. Je ne peux plus rire, mon visage me fait trop mal.

Un menton en moins, avec une palette de maquillage dans les tons bruns étalée sur le

visage, selon des techniques piochées dans Vogue, je fais ma grande rentrée au bureau.

— Maggie ! s'écrie la réceptionniste. C'est bien toi, si somptueuse ?

Je lui envoie un baiser. Après m'être exprès faufilée à travers la salle de rédaction et y avoir généré une vague de chuchotements, je me glisse dans mon bureau.

— Buon Giorno.

Tamara me regarde. Son regard à lui seul vaut bien tout ça.

— Que ce chirurgien soit béni.

Je tapote mon menton en souriant.

— Quel chirurgien ?

Justine, qui a suivi mon périple à travers la salle de rédaction, est restée pétrifiée, avant d'arriver en courant.

— Comment as-tu fait ? Comment ? Comment ? dit-elle avant d'avoir franchi le seuil.

Elle joint les mains en prière.

— Quel régime as-tu suivi, dis-moi !

La gestapo de l'alimentation basses calories se renseignant auprès de moi à propos de mon régime. C'est génial.

— J'imagine que nos organismes possèdent chacun un poids naturel, dis-je, lançant en l'air une M&M's verte, puis une jaune, et les rattrapant avec la bouche. Le poids auquel notre corps revient naturellement. Alors j'ai laissé la nature faire son œuvre. J'ai picoré — mangé un peu de ci, un peu de ça, un peu de salade de pommes de terre bavaroise, de minuscules tranches de saucisses, une pincée ou deux de chips, et voilà le résultat...

Je lève les mains en signe d'étonnement.

— ... tu me connais, je ne crois pas aux régimes.

Justine Connors ne marche pas.

— Tu t'es fait agraffer l'estomac, c'est ça ? Qui t'a opérée. Ce type de Baden-Baden qui exerce à l'hôpital du Mont Sinai ?

— Quoi ?

— Tu as pris de la Leptine ? Ou bien du Fen-phen ? Je sais que ça tue les valves cardiaques, mais, bon Dieu, ça marche. On en a trop de toute façon. Les avions volent avec un seul moteur, pourquoi le cœur a-t-il besoin de toutes ces valves ? Sincèrement, qu'as-tu fait ? Tu n'es pas allée faire une cure de sommeil en Suisse quand même ?

Je porte les mains à ma gorge.

— Justine, tu me rends malade. A part mes nouveaux collants gainants Donna Karan, je ne fais rien de très différent.

Elle me fusille du regard.

— Bien, Maggie, dit-elle en tournant les talons.

Elle se dirige vers la sortie avant de se tourner de nouveau vers moi. C'est un enchaînement qu'elle a appris chez Martha Graham ?

— La prochaine fois que tu voudras des tuyaux sur les soldes de créateurs, ne t'adresse pas à moi. Je t'expédierai directement dans les grands magasins.

Je me gratte le nez.

Les dernières soldes qu'elle m'a indiquées, c'étaient celles de Birkenstock. J'étais folle.

J'attrape une poignée de M&M's et les lui lance tandis qu'elle quitte la pièce.

Wharton est le suivant. Les nouvelles se propagent vite dans une salle de rédaction. Il me détaille avec incrédulité.

— Comment se sont passées tes vacances ?

— Super... bien.

— Tu t'es rendue quelque part ?

— Nan, j'ai juste traîné à la maison, donné un petit coup de neuf à mon appart...

Wharton reste silencieux un moment, comme un mari qui sait très bien qu'il a été cocufié mais craint les conséquences de cet aveu.

— Maggie... As-tu quelque chose à me dire ?

— Ouais. Je suis tombée sur le film de Spalding Gray, sur HBO hier soir. Tu l'as vu ? Ce type est génial, je t'assure.

Silence.

— Maggie, dit-il d'un ton résigné. Je crois que je ne vais pas tourner autour du pot. Tu ne ressembles plus à notre spécialiste de l'obésité, tu n'es même plus grosse. Je... je ne sais pas quoi dire. Je suis préoccupé. Je m'inquiète...

— Bill, je...

— Ta rubrique est la plus populaire de l'histoire de ce journal. Nous voulons continuer dans ce sens, étendre ta réussite, mais qu'est-ce qui t'arrive ? Peux-tu continuer de rédiger une telle rubrique si tu es... mince ?

— J'ai perdu quelques kilos. Et alors ? Je me suis mise à faire du sport, c'est tout. Mes convictions n'ont pas changé, je professe toujours la même bienveillance envers toute personne trop grosse. Je...

— D'accord. Si tu le dis... J'espère que tu n'es pas en train de changer. Que tu vas continuer comme avant, d'accord ?

— Bien sûr, bien sûr, Bill.

— D'accord, d'accord. D'accord, répète-t-il comme s'il récitait un mantra.

Suite à quoi un coursier me livre deux douzaines de pâtisseries italiennes de chez Ferrara, dans le quartier italien. Je porte la boîte dans le bureau des infos locales, pour le personnel. Une demi-heure plus tard, les piranhas ont dévoré jusqu'à la dernière miette.

Je m'enfonce dans mon fauteuil. Pour la première fois, j'ai la place de m'y tortiller. J'ai entrepris régime et exercice physique six semaines auparavant. J'ai perdu treize kilos et presque trois tailles de vêtements. Encore deux semaines au compte à rebours. A venir : enveloppements du corps pour adoucir la peau, lasérisation des capillaires afin d'anéantir ces fichues marbrures rouges qui occupent mes joues, scléro-thérapie pour éliminer les varicosités, manucure, épilation à la cire, dessin des sourcils, blanchissage des dents, coupe de cheveux, mèches pour donner un coup de soleil dans une chevelure qui le voit rarement, et encore environ cent mille miles à courir. Beauté naturelle ? C'est un oxymoron. Ma métamorphose physique m'a mise à plat, physiquement et financièrement. J'envisage même d'hypothéquer mon appartement. Mais il faut connaître ses priorités.

Je parcours des journaux médicaux à la recherche des dernières découvertes concernant le poids. Depuis le temps, on aurait dû me décerner un doctorat honoris causa. Personne n'aurait besoin de savoir qu'il s'agirait d'un doctorat en duplicité.

9.

Depuis son premier appel, j'ai eu plusieurs fois Mike Taylor au téléphone.

— C'est toujours d'accord, n'est-ce pas ? s'inquiète-t-il.

J'ai envie d'éclater de rire.

Au lieu de quoi je réponds sobrement :

— J'y serai.

— Besoin de quelque chose en particulier ? Une ligne de téléphone privée, un lecteur DVD

?

— Je suis facile à vivre comme fille. Vraiment, j'ai tout ce qu'il faut sur moi.

— Quelque chose de particulier en ce qui concerne la nourriture ?

Serait-il nerveux ? La conversation devient soudain encore plus intéressante. J'hésite à dire : « Seulement quelques livres de Béluga », mais je me mords les lèvres.

— Rien en particulier.

Avant de rentrer faire mes bagages, je range mon bureau. Si seulement Mike Taylor savait l'impact que ses appels ont eu sur ma vie. Je rayonne. Je fais deux piles : « à garder » et « à jeter ». Cela me rappelle la rubrique mode : « à la mode » et « démodé ».

J'ai découvert un autre avantage à ma perte de poids. La garde-robe de fille mince prend moins de place dans une valise. Et maintenant, je peux me permettre de porter des vêtements en tissu extensible, infroissables. En pro des bagages, j'enroule soigneusement chaque vêtement et me retrouve avec un surplus d'espace. Je fredonne : « Pack up your troubles in your old kit bag and smile, smile, smile... » Parfois, des chansons s'incrument dans votre tête. L'esprit se comporte comme un site musical, stockant toutes les chansons imaginables, et téléchargeant la chanson qui va exactement avec vos pensées avant que vous ne vous en rendiez compte.

Je ferme mon sac et m'assied sur le bord du lit comme une gamine sur le point de fuguer. Je veux partir, vraiment, mais j'ai peur de traverser la rue.

Tout est prêt. J'observe les chiffres rouges du radio-réveil qui égrènent les secondes comme une guillotine digitale. Avant de changer de vie et de fuseau horaire, je tue le temps. Encore une heure avant l'arrivée du taxi.

Je n'ai pas vu Tex depuis des semaines. Depuis le dîner chez Rosa Mexicano, une certaine tension règne entre nous. Nous n'avons pas parlé de ma transformation physique, ni du voyage, mais il sait. Même s'il n'est qu'un ami, je n'ai aucune envie qu'il examine mes motivations à la loupe. Aucun mec n'a envie d'entendre à quel point vous êtes entichée d'un autre et jusqu'où vous êtes capable d'aller pour lui mettre la main dessus. Les résultats parleront d'eux-mêmes. Je sais ce que je ressens quand un type s'extasie sur une fille superbe. La ferme !

Je compose le numéro de Tex. A ma grande surprise, il décroche lui-même et à la première sonnerie.

- Salut.
- Salut. D'où appelles-tu ?
- De chez moi. Je pars pour L.A. tout à l'heure.
- Fais attention là-bas, dit Tex. Ne deviens pas comme eux.
- Comme eux ?
- Reste Maggie.
- Qui qu'elle soit.
- Cesse de parler comme un psy.
- Pas facile, lui dis-je. C'est toute ma vie.
- Ta vie n'est pas finie, chérie. Je t'offre un Chili con carne à ton retour ?
- Peut-être. Sans les haricots alors.
- C'est la fin des haricots pour toi ?
- Je n'en suis pas là... Tu vas me manquer, Texan.
- Et comment que je vais te manquer. Fais attention à toi, ma petite.
- Ouais.

Je dépose doucement le combiné sur mes genoux avant de raccrocher.

Tandis que l'avion décolle de l'aéroport Kennedy, les remords commencent de me torturer comme de mauvais génies échappés d'une bouteille. Que diable ai-je fait ? Comment ai-je

pu ignorer ma conscience ? Qu'est-ce que je fais, ultra-maquillée, chaussée d'escarpins avec lesquels je peux à peine marcher, vêtue d'une robe dans laquelle mes fesses rentrent à peine, et de sous-vêtements qui n'en font qu'à leur tête et auraient besoin qu'on les remette à leur place ? Dans deux semaines, je serai de retour, noyée sous les factures d'une garde-robe supplémentaire qui, avant que j'ai eu le temps d'économiser pour la payer, sera devenue trop petite.

Qu'est-ce que j'espère, d'ailleurs ? Que M. Superstar tombe follement amoureux de moi ? La divine Mlle Maggie O'Leary va-t-elle lui ouvrir les yeux sur le fait que les filles potelées peuvent être aussi sexy que les minces ? Il est plus probable que je me contente de battre des cils, et lui offre un spectacle pathétique. Une crainte sourde commence à m'envahir.

J'ai un boulot intéressant qui m'attend, une rubrique à écrire, des lecteurs qui ont besoin de moi, croient en moi, et me voilà partie au pays des mirages cinématographiques, pleine d'illusions digne d'un film de série B. Je fais preuve d'une prodigieuse stupidité.

Pourquoi ne pas lui avoir tout simplement envoyé un e-mail avec les coordonnées d'un confrère de LA. et en être restée là ? Avais-je touché le fond pour me lancer ainsi dans cette imposture ? Je suis en plein vide spirituel, c'est évident, à des années-lumière de la plénitude et la sérénité. Mais qu'est-ce que je cherche ?

Ce que j'aurais dû faire, c'est réserver une chambre dans un monastère, ou faire un trekking au Népal. Me connecter spirituellement à l'univers, pas à Dream Works, même s'il y a le mot « rêve » dans la raison sociale du studio.

Il m'a appelée et j'ai plongé. Je suis descendue à un poids que jamais de ma vie je ne parviendrai à maintenir. Une minute d'abandon — une côte de bœuf ou du poulet frit (avec purée de pommes de terre à l'ail, s'il vous plaît) — et la vraie Maggie réapparaîtra, s'empiffrera et se retrouvera au point de départ en un temps record. Où est le parachute ?

Pour me calmer, je respire profondément en comptant jusqu'à dix. Trop tard pour les regrets. Pour les deux semaines avenir, menton relevé, épaules en arrière, ventre rentré. J'ai confiance en moi, je suis sûre de moi, à l'aise, désinvolte, mince et superbe. Si vous jouez un rôle assez longtemps, vous finissez par devenir le personnage. Quelqu'un a dit ça. C'est complètement idiot. Si c'était vrai, à l'heure qu'il est, je serais Kate Moss.



Je sors un miroir grossissant de ma trousse à maquillage et scrute mon visage. J'applique une légère couche de rouge à lèvres, enlève le surplus, puis me poudre le visage. J'examine mes dents, et regrette d'avoir négligé de faire rapprocher les deux de devant. Un soupçon d'irrégularité dans la couleur... Je commence à me brosser les cheveux, puis m'interrompt et scrute le miroir. Pour la première fois, il me semble voir un cheveu blanc. Déjà ? Maintenant, juste avant le décollage ! Je pars pour où ? Retour vers le futur ? Je fouille frénétiquement dans mon sac et en extirpe une pince à épiler. Les yeux plissés, je coince le délinquant qui s'accroche entre les bords acérés et tire.

Puis, pour me distraire, j'ouvre mon ordinateur portable et me mets à écrire :

Quand la nourriture se transforme en arme et que vous la retournez contre vous

Savourez vos aliments, respirez-en l'arôme, régaliez-vous des saveurs, appréciez-les et nourrissez-vous. Mais quittez la table heureux et reconnaissant de ce don. N'utilisez pas la nourriture pour vous punir. Plus facile à dire qu'à faire ? Sans aucun doute, mais pour vous aider, voici quelques trucs que j'ai piqué à d'autres :

Brossez-vous les dents après chaque repas. Signe que le repas est terminé. Ne revenez pas sur vos pas. Besoin d'occuper vos mains ? Tricotez. Cousez. Noircissez les cases gagnantes de vos tickets de loto. Besoin d'avaler quelque chose ? Gardez un thermos de thé à portée de main.

Rappelez-vous les espaces blancs. Sur une page imprimée, ils permettent à l'œil de se reposer. Dans votre assiette, ils signifient portions plus petites, îlots de nourriture. Visez île de Ré, pas Australie.

Que faire des restes ? Ne les laissez pas dans les parages de la télé. Ni de votre lit. Ni sur la table de la cuisine. Rangez-les dans le congélateur — là où c'est trop froid et trop dur pour être apprécié aujourd'hui...

J'éteins l'ordinateur quand l'hôtesse approche pour servir le déjeuner.

— Burger de viande ou de poisson ? demande-t-elle.

— Burger de poisson ? s'étonne l'occupante du siège voisin. Vous travaillez avec quel traiteur, McDonald's ?

— Ce serait une amélioration.

L'hôtesse se tourne vers la femme, une blonde d'une trentaine d'années au visage adorable, que sa jupe plissée serre un peu.

— Je prendrai les deux..., dit-elle en riant. Mon genre de fille.

— Je plaisantais. Le poisson, merci...

Elle se tourne vers moi.

— ... je suis perpétuellement au régime.

Comme tous les Américains. Vous voyagez pour votre travail ?

— Je rentre chez mes parents...

Elle fixe le vide un moment, le regard vague.

— ... j'ai quitté mon mari.

J'esquisse un hochement de tête. Dois-je dire que je suis désolée ? Peut-être était-ce un salaud et c'est ce qu'elle avait de mieux à faire. Ce n'est pas juste de supposer que c'est sa faute à lui, mais n'est-ce pas presque toujours le cas ?

— Ça doit être dur.

— Pas aussi dur que de rester.

Elle écarte une mèche de cheveux de son visage et hausse les épaules.

— La majorette a grandi et s'est laissée aller...

Elle tapote ses hanches.

— ... alors j'ai été remplacée par un clone qui a meilleure allure.

Elle observe les doigts de sa main gauche, fixant celui qui n'est plus cerclé d'une alliance.

— Peut-être que vous mangiez pour échapper à votre mariage ?

— Ouais, parfois je me dis que je devrais remercier Nutella.

Elle tente un rire mais il s'étouffe dans sa gorge et se transforme en cri de douleur. Elle détourne le visage vers la fenêtre. Un trou d'air renverse sa salade sur ses genoux, comme un signe de réprimande divine.

— Zut ! Maintenant je suis bonne pour la poubelle ! dit-elle en essuyant sa jupe avec fureur.

Je mouille une serviette d'eau minérale et l'aide à tamponner la tâche.

— Non, dis-je en lui touchant le bras. Vous n'êtes pas bonne pour la poubelle. Ça va aller. Vous verrez.

Quand l'atterrissage approche, je cesse d'écrire et éteins l'ordinateur afin d'éviter au pilote de perdre contact avec la tour de contrôle et d'atterrir par erreur en Libye. Ma compagne de voyage s'est endormie. En la contemplant, je ne peux m'empêcher de me demander ce qui va lui arriver.

Peut-être rencontrera-t-elle quelqu'un qui, comme ce fut le cas pour moi, la poussera à atteindre le meilleur d'elle-même. Ou peut-être pas. Peut-être abandonnera-t-elle, ou ne fera rien du tout, et passera le reste de sa vie à ruminer le passé et le laisser diriger sa vie, persuadée que de toute façon elle a tout raté et ne peut rien y changer.

Par le hublot j'aperçois le nuage de smog qui pèse sur la ville comme le souffle vengeur d'une divinité automobile. Je n'ai jamais remarqué la même épaisseur dégoûtante de brouillard au-dessus de New York.

Quand l'avion amorçe sa descente, je tente de repérer les propriétés légendaires, et remarque les minuscules tâches turquoise des piscines qui clairsèment le paysage comme les carreaux étincelants d'une mosaïque. Pourquoi la maison de Taylor serait-elle aussi gigantesque que le Getty Center ?

Enfin l'avion rebondit sur la piste et je ne peux m'empêcher

d'applaudir. Je sais que l'avion est le moyen de transport le plus sûr et tout et tout — tant que personne ne prend le contrôle du cockpit —, mais quel soulagement de toucher la terre ferme. Après tout le mal que je me suis donné, il n'est pas question que je finisse désintégrée dans un foutu 747.

Je descends mon sac de nylon profilé du compartiment au-dessus de ma tête et me fraye un chemin vers l'avant de l'appareil. Exercice ne présentant d'habitude aucune difficulté majeure, mais dans le cas présent, mon sac de vingt kilos ne m'aide pas à tenir en équilibre sur mes talons de dix centimètres de l'épaisseur d'une mine de critérium ; de plus j'ai porté mes chaussures tout le long du vol. De façon inexplicable, mes petits petons ont doublé de volume, et aïe aïe aïe, je rêve de rentrer chez moi en courant et de chausser mes Nike de cross, grosses, larges, affreuses et épaisses comme un matelas.

Tel un amant, tendre et chaleureux, le soleil de L.A. me prend dans ses bras. New York la grise se situe maintenant dans une autre galaxie. Elle n'existe plus. Complètement hors sujet. Mon allure renfrognée de New-Yorkaise, longtemps mise sur le compte du manque de soleil, appartient au passé. Je peux presque sentir mon taux de vitamine D remonter. C'est délirant, mais me voilà ! J'ai envie de chanter à tue-tête !

Je marche vers la sortie, ralentissant inconsciemment le pas, manquant trébucher de la planche suspendue au-dessus du vide. Quelques pas de plus... Il est là, quelque part. Je m'approche de plus en plus près, me souvenant du jeu de cache-cache de mon enfance. Tu chauffes, encore plus chaud, très chaud, tu brûles, tu brûles, tu cuis !

Une Ferrari Testarosa rouge sang est en tête de la file de voitures. Je pose mon sac et le cherche des yeux. Je veux le voir avant qu'il ne me voie. Projection en avant-première. Je veux l'observer. Je parcours le parking du regard. Voilà, il est là, et moi, je reste le regard fixe, sans bouger.

Les bras d'abord. Bronzés, musclés, croisés sur le toit de vinyle noir de la Porsche. Puis

mon regard descend sur le torse musclé moulé d'un T-shirt noir. Des lunettes de soleil foncées, et une casquette de base-ball rouge, rabattue sur les yeux, qui ombre son visage. La casquette arbore un insigne mais il est trop loin pour que je puisse distinguer lequel. Comme dans un vieux vidéo-clip trop souvent projeté, sa silhouette se détache en un relief aux contours précis, en trois dimensions, sur la toile de fond plate et brouillée des voitures en mouvement, des palmiers culminants et des passagers qui vont et viennent. Instinctivement, je lisse mes cheveux et dégage mon visage. Je passe ma main derrière mon dos et tire sur ma robe de Lycra afin d'inverser sa tendance à remonter. Je m'avance en souriant. A ce moment-là, je me sens bénie entre toutes. Des centaines de milliers de femmes de par le monde échangeraient leur place avec moi à la minute même si elles le pouvaient. Je ne me suis jamais trouvée dans une telle situation et je ne m'y retrouverai probablement jamais. Je m'imprègne de cette pensée. Et je m'en délecte.

On dirait qu'il regarde dans ma direction, mais il ne bouge pas. Aucun signe. J'agite la main vers lui, mais il hésite. Puis, décidant que non, finalement, cela n'a pas l'air d'être une fan, il s'avance vers moi.

— Maggie, dit-il, le visage interrogateur. O'Leary ? Maggie O'Leary ?

— C'est moi.

— Oh, écoutez, je suis désolé, je n'étais pas sûr... je...

Il laisse sa phrase en suspens et reste muet. Irrésistible. Il fait glisser ses lunettes de soleil et regarde par-dessus. Où a-t-il appris à faire ça ? Ces yeux. Un frisson me parcourt, comme s'il se livrait à un strip-tease en direct.

— Je vous imaginais différente, dit-il, essayant manifestement de ne pas s'empêtrer dans ses explications.

Il est gêné, presque embarrassé. Je souris, et me retiens de rire. Je ne vais certainement pas l'aider à s'en sortir.

— Oui, eh bien, c'est super de vous avoir ici. Laissez-moi mettre votre sac dans le coffre et nous pourrons partir pronto.

J'ouvre la porte et me glisse sur le siège noir, tout doux, passant l'intérieur de la voiture au crible, à la manière d'un détective, afin d'apprendre tout ce que je peux sur lui. Un

portefeuille ouvert, abandonné dans le compartiment en cuir entre les deux sièges, de la monnaie qui traîne, des allumettes, des feuilles de papier rose pliées en deux, l'odeur du cuir, un vague parfum de cigarette... Dieu merci, pas de spray pour l'haleine ni de tic-tac. Il se glisse à sa place et claque la porte. Maintenant, je fais partie de son univers intime. Pendant la durée du trajet, nous serons seuls tous les deux, à quelques centimètres l'un de l'autre. Il me regarde, avec un sourire bizarre.

— Bienvenue, dit-il en me faisant la bise. Bienvenue à LA. !

Je me penche et tire légèrement sur la visière de sa casquette.

— Merci, Taylor, dis-je, soudain envahie d'un calme déconcertant. C'est super d'être ici.

10.

L'aiguille du compteur frôle cent quarante. Par ma fenêtre, le monde semble défiler en accéléré. Taylor se recule dans son siège, très à l'aise, sa main droite guidant nonchalamment le volant. Tandis qu'il me parle, j'étudie son profil en douce dans l'espoir de trouver une ride, un bourrelet de graisse peut-être, une cicatrice laissée par un pic à glace, un furoncle naissant, quelque chose sur quoi je puisse me jeter pour m'écrier : « Ah, ah ! Vous voyez ? Même lui n'est pas si parfait. » Mais évidemment, il n'y a rien, pas même un poil incarné. Peau lisse et bronzée, cou puissant, mâchoire sculptée à la perfection. Regard furtif sur son Jean délavé qui souligne ses jambes musclées, leur longueur, sur sa ceinture de cuir noir usée fermée par une boucle de métal. Je me dis que pour Mike Taylor, Dieu a fait du beau travail. Et s'est vraiment donné du mal.

Je scrute les traits de son visage. Ce sont les yeux qui frappent. Couleur miel, frangés de cils épais. S'il était du sexe féminin, il aurait pu s'assurer un contrat à vie avec Lancôme. D'accord, son nez est un chouia trop petit — mais les yeux y gagnent. Des lèvres nées pour sourire, qui s'ouvrent généreusement sur des dents blanches brillant de mille watts, d'un petit air canaille à croquer. A l'aise, détendu.

S'il sent que je l'observe, il n'en montre rien. Habitué. Il se sent probablement nu sans regard sur lui. Nous parlons du vol, de la fac.

— L'université de New York, vraiment ? L'un de mes metteurs en scène y a enseigné dans le département cinéma.

De temps en temps, il me glisse un regard et m'offre ce petit sourire confiant que chaque molécule de mon corps, transformée en échelle de Richter miniature, enregistre. Il me confie combien il aime New York, et combien il regrette de ne pas s'y rendre plus souvent. J'admire sa voiture. Je suis sur le point de changer de conversation quand il quitte brusquement la route.

— Tiens, prends le volant.

— Je... je ne sais pas conduire avec un levier de vitesse...

Je bégaie maintenant. Super.

— Allez, je vais t'apprendre, c'est facile.

— Maintenant ?

— Maintenant.

Il saute de la voiture et la contourne pour passer de mon côté.

— Prends ma place, allez, on va s'amuser.

Oh, non ! Bon, au moins je peux soulever mon corps par dessus le levier de vitesse sans m'empaler dessus. J'atterris — presque assommée — dans le siège du conducteur. Huit semaines plus tôt, je n'aurais jamais réussi à m'y propulser en entier. Cette réussite à elle seule justifie deux mois passés dans le goulag du reniement de soi-même. La chaleur du corps de Taylor imprègne encore le siège. Comment apprendre à conduire avec cette sensation ?

— Regarde, dit-il en s'installant dans le siège passager. Il prend ma main, la pose sur la tête, ronde et douce, du

levier de vitesse qui vibre encore et la couvre de la sienne. J'éprouve une sensation de... de... Oh, mon Dieu ! Mon visage a viré à l'écarlate. Pense-t-il à la même chose que moi ? Nos mains glissent ensemble à gauche, puis à droite. En haut, puis en bas. En position... Oui, OUI !

— Point mort, O.K. ? Maintenant, imagine la forme de la lettre H.

Il pousse ma main en haut et à gauche.

— Première. Pour la seconde, tu descends, tu passes de l'autre côté et en haut pour la troisième, puis en bas pour la quatrième. Pour la marche arrière, tu enfonces le levier et tu le tires en arrière. Souviens-toi simplement d'appuyer sur l'embrayage quand tu changes de vitesse, et de le relâcher progressivement tout en accélérant.

Il plonge son regard dans le mien.

— Tu as compris ?

Non, je ne crois pas, recommençons. Et zut, toujours cette rougeur traîtresse.

— Tu es sûr que tu n'as pas peur de me confier ce bijou ?

Il voit ma rougeur et m'adresse un sourire séducteur.

— Ce n'est qu'une voiture.

— Attache ta ceinture, dis-je, lui offrant mon imitation la plus sophistiquée de Bette Davis. Ça va dépoter.

La voiture cale plusieurs fois quand je passe les vitesses, puis elle se met à avancer péniblement par à-coups. Nous parvenons à un embranchement. Comme le dit Yogi Bera : « Si tu arrives à un embranchement de la route, prends-le. »

— A droite, dit Taylor. En haut de cette colline.

Je me tourne pour lui tapoter la main.

— Ça va ?



Il enfouit sa tête sous son T-shirt.

— Qui ça ? Moi ?

Mais il sourit. Quand j'atteins une grille à deux battants, il s'empare de la télécommande et tape un code. Les grilles s'ouvrent sur une longue allée qui serpente jusqu'à une seconde grille. Quand nous atteignons la porte d'entrée d'une maison de verre de style contemporain, je stoppe presque brutalement.

— Pas mal pour quelqu'un qui débute, dis-je essayant de paraître blasée.

Il sourit.

— Il y a trois ans, je n'aurais pas pu m'offrir la cabine de la piscine. Mais ainsi vont les choses, ici. Dans la ville des faux-semblants.

Je roule jusqu'à un garage rempli de symboles de Los Angeles — des automobiles : une Jaguar, une Thunderbird de collection, une Range Rover, et même une voiture de course Formule-je-ne-sais-combien.

Il sourit, décrivant un large geste du bras.

— Mes jouets.

— Tu ferais mieux de la garer toi-même. Mon assurance collision est limitée.

— Tu peux la laisser là. Quand tu seras installée, je te ferai visiter.

Il jaillit de la voiture, attrape mes sacs et se dirige vers la porte d'entrée. Une minute plus tard, mon propre reflet me saute à la figure, renvoyé par l'iris d'un bleu glacé d'une Claire Jolie à peine vêtue. Son débardeur de dentelle noire la met en valeur, de même que son short coupé dans un jean blanc, tellement court qu'il révèle le bord arrondi d'une fesse de poupée.

— Claire... Voici Maggie, dit Mike.

— Hello ! dit-elle avec l'enthousiasme dont elle ferait preuve envers un contrôleur fiscal.

— Elle... euh... vit avec moi.

— Ravie de vous rencontrer, dis-je, la main gracieusement tendue, alors que j'éprouve une furieuse envie d'éternuer assez fort pour la propulser hors d'ici, peut-être même la réexpédier en France.

Les présentations faites, Taylor semble oublier Claire.

— Vous allez beaucoup vous plaire ici, vous verrez.

Le son de sa voix diminue au fur et à mesure qu'il monte les marches de l'escalier, deux à deux. Je me lance à sa suite. Quand Taylor est hors de portée de voix, Claire me lance :

— Je croyais que tu étais une spécialiste de l'obésité obèse.

Stoppé dans mon élan, je me retourne. Cette Gauloise a vraiment de l'allure.

— Mon métier est matière à confusion, c'est certain.

Du bas de l'escalier, Claire lève sur moi un regard noir. Maisons et Demeures n'a pas vraiment rendu justice à

ce coin de paradis. En plus de dix chambres — si j'ai bien compté — inondées de soleil, et d'un vaste salon, il comporte une bibliothèque, une salle de projection, le bureau de Taylor et celui de son secrétaire, une salle de gym plus grande que la salle de rédaction du journal et une cuisine au milieu de laquelle trône une table à la superficie avoisinant celle de Manhattan. Les placards recèlent un ordinateur, où sont stockées des recettes de tous les pays, une télévision, un lecteur DVD, et une stéréo. J'ai perdu le compte des téléphones. Plus la piscine, deux courts de tennis et un terrain de handball. Pourquoi pas un terrain de polo ou une piste de ski ? Pourquoi quitter un jour ce Xanadu ?

Où que j'aille, je vois briller de petites lumières rouges. La sécurité est digne du Pentagone.

— Un inconvénient majeur, comme le précise Taylor, mais un mal nécessaire.

Je le regarde s'étaler sur le lit de ce qui va devenir ma chambre, m'émerveillant de son...

de ma chance.

— Un soir en rentrant, j'ai trouvé une blonde un peu ivre qui était rentrée par la fenêtre. Je lui ai dédié une photo tout en la poussant vers la sortie, mais elle a sorti un couteau et menacé de nous tuer tous les deux si je ne l'épousais pas.

Il secoue la tête avec incrédulité.

— J'ai cru à un incident isolé. Environ une semaine plus tard, je trouve une autre dingue, cette fois nue au bord de la piscine. Elle m'attendait pour que nous fassions l'amour. Elle disait avoir pris sa température et se trouver au bon moment du mois.

— Alors tu es entré dans son jeu ?

Taylor grimace.

— Ouais. Je lui ai dit que j'allais aux toilettes et j'y suis resté enfermé jusqu'à ce que les flics débarquent. Maintenant, tu comprends pourquoi le gala de charité de la Police a lieu chez moi.

En plus des détecteurs extérieurs et intérieurs (dire que je trouvais excessif le verrou de Tex), il évoque les clôtures de six mètres cinquante de haut.

— Je les ai supprimées le jour où je suis tombé sur ma photo dans le journal, en train d'inhaler une substance prohibée.

— Quand on vit dans une maison de verre, on ne se drogue pas.

— Je vois que tu vas me causer des ennuis, sourit-il.

— Est-ce que sécurité rapprochée signifie que les sonneries se déclenchent si je touche ton bras ?

— Presque. Mais on s'y habitue, et comme je sais que pendant des années je ne risque pas d'être arrêté à LA., je ne me plains pas... Tu as faim ? Mon frigo déborde de nourriture.

— J'ai mangé dans l'avion. Tu aurais un peu de thé glacé et un fruit ?

D'abord surpris, il finit par hausser les épaules.

— O.K. Allons en bas.

Les points lumineux du granit dansent le long de la piste noire qui sert de plan de travail à la cuisine. Je les contemple comme s'il s'agissait d'une autoroute pavée de diamants.

— Sais-tu de quoi un New-Yorkais serait capable pour avoir une cuisine de cette taille ? Nous, nous cuisinons dans des box. Si tu es chanceux, tu peux décrire un cercle de trois cent soixante degrés les bras tendus sans te cogner dans quelque chose.

Il me regarde, amusé. J'ouvre le réfrigérateur et reste bouche bée.

— Tu reçois, ce soir ?

Il secoue la tête.

— Pourquoi autant de nourriture ?

— Tu es censée aimer manger, non ? dit-il en haussant les épaules.

— Pas autant que ça. Tu sais quoi ? Je vais te préparer à dîner. Qu'est-ce que tu aimes ?

Il écarquille les yeux.

— Tout. N'importe quoi.

— Pourquoi cette mine étonnée ?

— Personne ne m'a cuisiné un vrai repas depuis la tourte à la viande que j'ai mangée chez ma mère à Des Moines, il y a au moins six mois. Et pour tout te dire, ce n'est pas une supercuisinière. Jusqu'à ce que je quitte la maison, à dix-huit ans, je croyais que la purée sortait d'un carton et les sauces de boîtes de conserve.

— Claire ne cuisine pas ?

— Cuisiner ? Elle ne mange que des fruits, des légumes et quelques céréales.

Sa maison est bien entretenue. Nulle trace de céréales ou de lait de soja. Il sourit.

— A Thanksgiving — hé, quel festin ! — elle a composé une salade.

Dois-je rire ou pleurer ?

— Bien, alors, Super Détective, dis-je, assez à l'aise pour le nommer par le titre de l'un de ses films, ce soir, tu vas avoir droit au grand jeu, délices de la mère de toutes les cuisines.

Je le regarde. Il n'a pas compris.

— Cuisine italienne. Qu'en dis-tu ?

— J'ai hâte.

— Bien. Alors sors d'ici et va apprendre ton texte ou je ne sais quoi. Je t'appellerai quand le dîner sera prêt.

— Tout ce que tu voudras.

Il salue de la main et sort de la cuisine, mais se retourne sur le pas de la porte et m'observe, appuyé au chambranle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais pas. La maison a une atmosphère différente maintenant.

— C'est peut-être la première fois que tu vois quelqu'un d'autre que la bonne dans ta cuisine.

Il secoue la tête.

— Ce n'est pas ça. C'est ton énergie..., ton... aura.

— Mon aura ? Il n'y a qu'en Californie qu'on entend des trucs pareils !

Il ne saisit pas l'ironie et sort en murmurant.

— Génial. Génial !

Le réfrigérateur plein à craquer m'évoque un distributeur de plaisir. J'inspire profondément, et entreprend l'Inspection des étagères. Je découvre une célébration de la gastronomie sous toutes ses formes, arômes, couleurs et goûts. L'équivalent d'un accès privilégié chez Fauchon, ou au rayon alimentation de chez Harrods, avec libre-service. Obscène, excessif, surabondant — et séduisant. Et personne mieux que moi n'aurait su quoi faire de tous ces délices. Le sorbet français avait plongé le corps de Taylor en hibernation culinaire profonde. J'allais le ramener à la vie.

Le contenu du frigo inventorié, j'établis le menu : gâteaux de semoule au beurre et fromage, huîtres au four à la florentine, veau marsala, boulettes de viande, manicotti, scarole à l'ail, mesclun de salade et sabayon de framboises et de mûres (peut-être devrais-je m'en servir pour un article : « Je ne suis pas au régime, la preuve ! »)

Je mets la platine en marche et la vie fait irruption dans la cuisine au son de vieux tubes des Suprêmes — Baby love. Oh, baby love, j'ai besoin de toi, oh, comme tu me manques ! J'ai une envie folle de grimper sur la table de la cuisine pour danser, en agitant une bouteille de vin au-dessus de ma tête. Mais ne tenant pas à passer pour une maniaco-dépressive cyclothymique, je sublime mon euphorie en éminçant — au rythme de la musique — ail, oignons pour la sauce au vin, qui bientôt emplissent l'air d'un odorant parfum.

— Que fais-tu ? Ça devrait être interdit par la loi.

Je sursaute.

Taylor s'est glissé derrière moi.

— Je fais un sort à la cuisine minceur.

Il soulève le couvercle d'une casserole, mais je lui tape sur la main.

— Pas touche !

— Pardon, dit-il en le reposant. Si on prenait un petit verre de vin ?

— Laisse-moi deviner. Tu as des caisses de Richebourg 1971, et en dépannage, le Grand-

Echezeaux 1971, du domaine de Romanée Conti.

— Hein ?

— Ne me dis pas que tu ne possèdes pas une cave de classe mondiale débordant de sélections incomparables ?

Il secoue la tête.

— Pas de cave. Je n'y connais rien à rien en vins. Je choisis d'habitude des vins californiens locaux — au moins, je sais prononcer leur nom. Dans ma cave ne vieillissent que les os des producteurs qui m'ont fait tourner des épisodes pilotes et qui n'ont jamais connu de suite.

Il verse deux verres de Chardonnay ordinaire.

— A toi et à notre collaboration ! Et Dieu que je suis content que tu saches cuisiner...

Je fais tinter mon verre contre le sien un peu trop fort.

— Aux Dangereux Mensonges ! Ceux du film et ceux que j'ai dû raconter pour me retrouver ici. A présent, si tu veux dîner ce soir, je te suggère de te trouver quelque chose à faire. J'ai du pain sur la planche. On se voit à 20 heures.

— Je vais à la salle de gym. Si je dois festoyer ce soir, je ferais mieux de faire de l'exercice.

Le dîner de ce soir inclut-il Claire ? C'est la question que je me pose en regardant Taylor quitter nonchalamment la pièce. Lodeur du bœuf qui rissole lui a probablement déclenché des spasmes. Merde ! De la graisse ! Se trouve-t-elle avec lui dans la salle de gym ? Limage se forme dans mon esprit. Je l'imagine pédalant sur le vélo juste à côté de celui de Taylor, ronronnant de façon suggestive. Ou bien allongée sur un banc à soulever des poids, le défiant de la rejoindre. Ou pire, le suivant dans la douche tandis que cette bonne vieille Maggie leur prépare à dîner. Je monte le son du CD.

Je m'interromps au milieu du pétrissage de la pâte des manicotti. Tim McGraw fredonne : « S'il te plaît, ne m'oublie pas », et cela me fait penser au journal. Je jette un œil à ma montre. Qu'est-ce qui se passe là-bas ? Le bureau semble appartenir à un autre univers.

Larôme des oignons, de l'ail sauté et du bœuf qui brunit me fait penser à Tex, et je me dis qu'il se serait régalé du festin que je suis en train de préparer — surtout dans une cuisine de cette taille. Il aurait roulé ses manches et mis la main à la pâte. Il cuisine toujours sans recette. Les proportions semblent lui venir naturellement. Après, il goûte.

Quand nous nous sommes rencontrés, j'ai cru que son répertoire culinaire se limitait à son Chili con carne, un plat à réveiller les morts ! Un Chili qui ne ressemblait pas du tout au Chili auquel j'étais habituée, avec haricots rouges et tomates.

« Tu coupes le bœuf, n'utilise jamais de viande hachée ! », m'avait-il dit. Je restais assise là, comme une étudiante attentive, à le regarder ajouter l'eau, les piments et l'ail, puis le cumin et l'origan. Rien d'autre. Il m'avait parlé du concours international de Chili con carne auquel il avait participé dans la ville fantôme de Terlingua à l'ouest du Texas — population totale : vingt-cinq habitants — moins que dans mon immeuble. Cela m'avait donné une petite idée de son intérêt pour la nourriture. Il s'était avéré que Tex avait lu plus de livres de cuisine que Tamara n'avait testé de régimes.

C'est lui qui m'a initiée à la cuisine ligurienne. Un froid dimanche de l'hiver dernier, je l'avais appelé après un brunch afin de me lamenter après un rendez-vous surprise particulièrement désastreux. Il avait juré que son poisson façon ligurienne me remonterait le moral. Nous nous étions retrouvés dans le West side pour acheter des olives de Gaète et du hareng. Quand nous étions rentrés, il m'avait offert un petit sac d'amuse-gueules : des feuilles de basilic farcies de prosciutto panées et frites dans l'huile d'olive. Puis il m'avait initiée à la bottarga sicilienne, la laitance de thon, salée, acre et divine quand elle était mélangée à de l'huile d'olive, de l'ail, du persil, et servie sur des spaghettis parsemés de chapelure.

Et la technique. Tex savait tout, même comment utiliser une cocotte-minute. Il a guidé mes premiers pas, un après-midi, et démythifié le procédé.

— Je sais que ça va gicler de la cocotte et m'exploser à la figure, avais-je dit en couvrant mon visage d'une moufle isolante comme un joueur de base-ball le fait de son masque.

— Chérie, tu n'as absolument rien à craindre.

— Comment un tel engin peut-il bien exister ? avais-je demandé en baissant la moufle.



— Présenté à la Foire internationale de New York en 1930 par les industries National Presto.

Quelles probabilités existaient qu'un autre homme dans le monde sache ça ?

— Et pour la cagnotte de un million de dollars, dans la catégorie histoire des aliments : quel fier conquérant présenta la modeste pomme de terre à Elisabeth 1ere ? tic tac tic tac...

— Sir Walter Raleigh.

— Seigneur, Tex ! Comment peux-tu savoir ça ?

— Trivial Pursuit, je crois, dit-il avec un petit sourire. La suite ?

J'avais continué.

— Puisque tu es si malin, parle-moi des origines du Ketchup. Et je parle de l'ère pré-Heinz, d'accord ?

Je me souviens de la manière dont il m'avait regardée.

— Ketchup, hein ?

J'étais tellement sûre alors de l'avoir collé.

— Ketchup, tu m'as bien entendu.

Un sourire s'était lentement dessiné sur son visage. -Oh...

Il avait feint la confusion.

— ... je croyais que tu voulais parler du ke-tsiap, cette saumure chinoise de poissons et d'épices du XVII siècle.

— Oh, arrête Tex !

— Mais je te jure !

Il n'était pas toujours si sérieux. Un jour, je me trouvais chez lui à cuisiner des biscuits au chocolat. La tête ailleurs, je les avais complètement oubliés, jusqu'à ce que l'alarme incendie ne se déclenche. Je m'étais précipitée dans la cuisine, trop tard. Tex se retenait pour ne pas rire.

Il s'était emparé d'un biscuit, l'avait lancé en l'air avant de le rattraper et de le soupeser.

— On dirait du gros plomb, avait-il dit, me regardant avec un sourire malicieux.

— Tu veux vraiment sentir du gros plomb ? J'avais saisi un biscuit et le lui avais lancé à la tête.

— Non, ce n'était pas du gros plomb, avait-il riposté. Voilà du gros plomb !

Il m'en avait lancé un à la manière d'un Frisbee puis s'était enfui se cacher derrière le canapé. Les hommes adorent ce genre de choses. Faire les fous et se comporter comme des adolescents en délire est instinctif chez eux. Bataille de nourriture, incursion surprise dans les dortoirs des filles, et toute autre activité atteignant ce haut degré de sophistication. Peu importe leur âge, ou ce qu'ils font dans la vie, démarrez un chahut et vous verrez comme ils y participent facilement.

Notre bataille s'acheva en une course effrénée à travers tout l'appartement. Nous nous hurlions des menaces en nous barricadant derrière les meubles tandis que les biscuits volaient dans les airs. Pourquoi m'en soucier ? Ce n'était pas chez moi.

Finalement, nous avons nettoyé puis, privés de dessert, nous étions sortis en acheter un. En réalité, nous avons simplement marché, explorant un nouveau quartier, et étions allés au cinéma. Parfois, nos soirées se terminaient dans une librairie ou un kiosque de journaux étrangers où nous échangeions nos opinions sur les best-sellers du moment, les gens qui faisaient la une et ceux qui auraient dû la faire, ou sur l'absurde titre de couverture d'un magazine de mode, du genre : « Les jambes sont de retour. »

— Je ne savais pas qu'elles étaient parties, avait dit Tex.

Rien de spécial. Nous traînions. Ensemble, sauf les samedis et mercredis. Ces jours-là étaient réservés à ses rendez-vous avec Sharon. Ça m'allait très bien. Tous les deux, nous allions dans de meilleurs restaurants que ceux où il allait avec elle. C'était une végétarienne

revenue aux sources. Du moins cette semaine.

Je sais qu'il est tard à New York, mais j'appelle et compose le numéro de son poste. Quand il décroche, il ne s'annonce jamais par son nom, au cas où il s'agirait de quelqu'un qu'il cherche à éviter.

— Infos locales.

— Alors, comment va le boss ?

— Devient un peu rance sans toi.

— Ouais, c'est ennuyeux à mourir là-bas, sans moi, hein ?

— Qu'est-ce qui se passe ? Un temps mort entre deux Martinis à la pomme au bord de la piscine et tu t'es souvenue de tes racines ?

— En fait, ici, on boit des Cosmopolitans. Je t'appelle parce que j'ai besoin d'aide pour une recette. Je cuisine un veau marsala et je ne me souviens plus quelle quantité de vin je dois ajouter.

— Ce qui reste dans la caisse une fois que tu t'es saoulée.

— Ça va m'aider, merci.

— Pourquoi n'apprends-tu pas à cuisiner à l'acteur ? Tu as passé un été à l'Institut des arts culinaires, non ?

Je ne réponds pas.

— Peut-être devrais-tu lui apprendre quelques trucs sur la méthode de rôtissage à haute température. Comment réduire les sauces...

— Je ne te reconnais pas. Que se passe-t-il ?

Son accent traînant du Texas avait fait sa réapparition. Pourquoi était-il si mal luné ?

— Vais me marier.

—A d'autres.

—J'suis sérieux.

Je savais qu'à ce moment même, il était enfoncé dans son fauteuil et se frottait la joue. J'avais ouvert la bouche pour répondre, mais tout d'abord aucun son ne sortit de ma bouche. Puis ils se précipitèrent comme une rafale de mitraille.

—Tu te fous de moi ?

—Tu crois que c'est le genre de choses à dire ?

—Tu es l'un de mes meilleurs amis, et tu ne me l'as même pas dit ?

—J'te le dis maintenant.

Je coince le téléphone entre mon oreille et mon épaule et émince les oignons au couteau, tranchant avec haute précision de très petits morceaux. Je ne sais pas quoi dire et ça ne m'arrive pas souvent.

— Eh bien... félicitations.

A l'aide du couteau, j'entasse tous les petits morceaux en une pile bien nette.

—Je suis surprise. Mais bon, c'est merveilleux pour Sharon et toi. C'est quand, le grand jour ?

—Si je pouvais m'échapper cinq minutes de ce foutu bureau, je pourrais y réfléchir.

—Pourquoi n'as-tu pas l'air heureux à hurler ?

—C'est la crise ici. Le reporter spécialisé dans les affaires judiciaires vient de donner sa démission, alors on dirait qu'il va y avoir un espace blanc là où devrait se trouver son article.

— Je vais te laisser. J'étais simplement en train de cuisiner un grand dîner italien et j'ai pensé à toi...

- Je croyais que tu ne mangeais plus ce genre de choses ?
- Je reste franchisée.
- Super, quand tu seras de retour, tu pourras apprendre à cuisiner à Sharon.
- Elle ne sait pas cuisiner ?
- Elle sait faire d'autres trucs, dit-il d'une voix traînante.

J'essaie de retenir mon rire, mais impossible d'en arrêter la vague. Tex raccroche, et je trouve ça encore plus comique. Peut-être est-ce à cause du vin. Je suis pliée en deux et me tient le ventre, imaginant les gros titres dans les journaux à scandale : « La cuisine de l'enfer ! » Le pauvre garçon allait subsister de plats sous vide. Son mantra deviendra : « Le micro-ondes a sonné. » Ça lui apprendra à sortir avec une spécialiste des investissements bancaires. Au moins, je sais quoi leur offrir comme cadeau de mariage : un grille-pain et La cuisine pour les nuls. Si ça n'existe pas, je l'écrirai.

11.

- Maggie, que pasa ? demande Tamara quand je l'appelle au bureau un peu plus tard.
- Tout se déroule selon le plan.
- Et comment est le beaumâlausaure dans la réalité ?
- Affreux... Non, vraiment adorable. J'irai même jusqu'à dire modeste. Au contraire de la sauterelle française qui vit chez lui, il ne semble pas avoir une once de méchanceté dans tout son corps.
- Est-ce que tu te languis d'amour ? Comment peux-tu travailler avec un type qui

ressemble à...

- Je contrôle la situation. Qu'est-ce que j'ai manqué ?
- La page six du Post. Je cite : « Megamorphose d'une Meganana pour MegaMike... »
- M... !
- Ils disent que tu as diminué ton tour de cuisse, augmenté ta garde-robe et es partie jouer les invitées à demeure chez, je cite, « le célibataire le plus sexy de LA. ».
- Mon Dieu, comment ont-ils eu vent de ça ? Ça va ruiner ma carrière. Je vois déjà les C.V. s'entasser sur le bureau de Wharton. Il est probablement en train de se flageller afin d'expier de m'avoir donné son feu vert.
- Peu importe la réalité, il te reste exactement onze jours à passer au paradis. Eclate-toi.
- Merci, Tamara.
- Maggie ?
- Ouais ?
- Il est comment au lit ?
- Je te jure que je vais te raccrocher au nez...
- Un truc, avant.
- Quoi ?
- Pro-tec-tion.

Je suis sur le point de raccrocher, mais j'hésite.

- Tu es au courant pour Tex ?
- Ouais, Sharon est vraiment folle de lui.

— Comment le sais-tu ?

— Il me l'a dit, dit Tamara avant de raccrocher.

C'était bon d'avoir des nouvelles du bureau. Chère folle de Tamara... et toute l'équipe. Mais après aujourd'hui, plus de « Cuisinons avec Maggie ». Je me mets au boulot, même si j'ai l'impression qu'ici personne ne travaille.

Je goûte une boulette de viande. Mmmmm, délicieux ! Mais la recette mourra avec moi. Trois quart d'heure avant le dîner, je sirote une gorgée de vin et admire les jardins. Arbres fruitiers : oranges, citrons, pamplemousses, mangues. L'Eden. Comment serait-ce de vivre dans une maison comme celle-ci ? Vue sur le paradis, cascades de bougainvillées fuchsia grimpants, frangipaniers écarlates, broméliacées rouge et jaune... Je serais douée comme jardinière. Je me souviens à peine d'arroser mon cactus.

C'était un monde différent. Depuis ma cuisine de Manhattan, je vois les embouteillages à l'entrée du tunnel de Midtown tous les matins, et plus loin, la vue donne sur un étroit gratte-ciel à l'ombre de la tour Edison. Et c'était une amélioration par rapport à mon appartement précédent, dans lequel ma tête frôlait les placards de la cuisine quand je faisais la vaisselle. Appuyez sur la touche « trompe-l'œil » ! Ici, nul besoin de peindre avec application des ersatz de panoramas.

N'était-ce pas ce que j'avais fait en transformant mon apparence physique ? Repeindre la réalité ? Jouer avec la nature ? Passer une première couche à l'aide de régime et de refus de la réalité, dessiner dessus une nouvelle silhouette. Falsifier le visage, éclaircir les cheveux. Acheter des vêtements flattant la nouvelle apparence. Mais la peinture allait-elle tenir sur l'ancienne surface ? Ou bien le vrai grain allait-il percer, effaçant et détruisant le verni ?

Mais je m'acharne à vivre l'instant. Les kilos perdus ont emporté un peu de l'ancienne Maggie, ou du moins, de son esprit négatif. Il semblerait que j'aie triomphé d'obstacles anciens, et sois maintenant libérée du fardeau que l'excès de poids faisait peser non seulement sur mon corps, mais également sur mon esprit.

Je mets la table. Deux assiettes, deux serviettes, deux fourchettes et couteaux. Oh, j'ai oublié Claire ! Inutile de consulter Freud pour comprendre pourquoi. Je pose une troisième assiette. J'envisage de la remplacer par une tasse à thé, mais je me retiens. Je

prends une carotte. Il y a vraiment de l'idée dans cette suggestion de grignoter des légumes (pas de s'en gaver) pendant qu'on cuisine.

Juste avant 20 heures, Taylor s'encadre dans la porte, en chemise de lin blanc à faux col et en jean. Est-il conscient que ses vêtements font ressortir ses yeux ? Je me force à détourner le regard.

— Je suis en avance juste ce qu'il faut, et je meurs de faim !

— Où est Claire ?

Il hausse les épaules.

— Peut-être en train de se déshabiller pour le dîner ?

Je lui souris. Nous moquons-nous d'elle tous les deux ?

Quelle garce je fais ! L'idée me réjouit.

— Pendant que nous l'attendons, je vais te faire goûter un échantillon de ma spécialité qui va te plonger dans une jouissance extrême.

Oh non ! J'ai vraiment dit ça ? Heureusement, il n'a pas l'air d'y voir de mal.

— Viens par ici...

Je harponne une boulette, souffle dessus, et la lui tends.

— ... et dis-moi ce que tu en penses.

Il ferme les yeux et ses lèvres laissent échapper un gémissement.

— Fais de moi ce que tu veux, dit-il en se jetant sur moi.

— Quel être pathétique ! Une malheureuse boulette suffit à te mettre à genoux ?

Je l'ai réduit au silence.



— Ne me dis pas que de toutes ces femmes agglutinées autour de toi, aucune ne t'a jamais cuisiné un repas ?

— Est-ce que le chef de chez David K. compte ?

Je secoue la tête avec incrédulité.

— Tu n'as jamais été obligé de te faire à dîner, ne serait-ce qu'une seule fois ?

— Une fois, j'ai versé du lait sur des flocons de maïs... non, des flocons d'amarante.

— Des flocons de quoi ?

— Il s'agit de céréales découvertes dans une crypte égyptienne, enfin, je crois. En tout cas, ça en avait le goût. Voyons voir... Parfois, je me fais des œufs brouillés. Sinon, cette cuisine n'a jamais autant servi auparavant. Tu l'as baptisée.

Il fait une tentative pour se servir une autre boulette de viande, mais je repousse sa main.

— Attends ta petite amie.

Juste à ce moment, Claire fait son entrée, vêtue d'une robe dos nu que je pense être en réalité un long chemisier.

— Je vois que la fête a commencé sans moi.

— Non, nous t'attendions, dis-je d'un ton insistant.

J'apporte les plats et commence le service.

— Goûte les boulettes de viande de Maggie. Tu ne vas pas le croire, dit Taylor, les yeux levés vers le ciel. Elles sont divines.

Claire me jette un regard noir, ou quoi que ce soit d'autre qui signifie « mauvais œil » en français.

— Un peu, dit-elle en levant la main.

Elle se coupe un morceau de la taille d'une bille et le goûte, m'accordant un léger sourire.

— Tu es une bonne cuisinière. Je n'ai jamais vu Michaël aussi excité, enfin, à propos de la nourriture.

Je veux lui servir des huîtres et des manicotti, mais sa main jaillit à nouveau. Deux misérables boulettes et un verre de vin. Taylor, lui, remplit son assiette avec l'enthousiasme d'un étudiant revenu à la maison pour les vacances, et fait sauter le bouchon d'une nouvelle bouteille de vin. Plus lui et moi mangeons et buvons, plus les histoires que nous nous racontons s'achèvent par des explosions de rires. A 21 heures, Claire se découvre un « mal à la tête » atroce.

— Excusez-moi. Je ne me sens pas très bien.

— Allez ! Nous n'avons même pas encore pris le dessert, dit Taylor. Maggie a fait un sabayon.

Elle hausse les épaules et quitte la pièce, se retournant une dernière fois pour lui décocher un regard noir. Il ne semble pas en avoir conscience.

— Alors voilà, je suis en scène face à un groupe de gros bonnets d'Hollywood, dit-il, tentant de retenir son rire. C'est ma première audition...

Il baisse la tête un instant afin de juguler son hilarité.

— ... je m'avance en me donnant un mal fou pour avoir l'air décontracté et assuré. Je m'éclaircis la gorge et j'attaque...

Il souligne ses paroles en frappant la table de sa main.

— Je commence à lire et je ne m'arrête plus. Je suis parti, je vole sur les ailes de mon éblouissante prestation, de mon incroyable virtuosité, n'accordant aucune importance aux mots eux-mêmes, ni à leur signification... Sauf qu'au bout de cinq minutes, je me rends brutalement compte qu'à moins que ce spectacle ne soit destiné à un public de transsexuels, je me suis planté en beauté, parce qu'à défaut de lire le rôle de Cyrano, j'avais interprété une brillante Roxane...

A 23 heures, une bougie est totalement consumée et l'autre n'émet plus qu'une faible

lueur au milieu d'une piscine de cire fondue. Nous sommes assis l'un en face de l'autre, comme de vieux amis. Étrange, mais échanger des anecdotes avec lui me semble la chose la plus naturelle du monde. Deux bouteilles de vin vides nous séparent. Il s'empare d'une troisième.

— Je ne suis pas candidate à une greffe du foie, dis-je en l'arrêtant d'un geste. Je ne sais pas pour toi, mais moi, j'ai besoin d'air.

Nous descendons à la piscine et nous nous étendons sur des chaises longues. Ma tête tourne et bourdonne. L'eau turquoise et lumineuse m'hypnotise. Chacun des sons qui percent l'espace immobile s'infiltrer en moi. Au-dessus de nos têtes, un hélicoptère crachote, puis se tait, absorbé par la vaste étendue des ténèbres. La chaise de bois grince, comme si elle souffrait, quand, apaisée par le repas, le chant des cigales et le rythme de ma propre respiration, je cherche à m'étendre. Taylor porte la bouteille de vin à ses lèvres avant de la laisser glisser sur le sol. Elle heurte le béton avec un bruit sec. Pourquoi ai-je la sensation d'être une passagère clandestine de vingt ans qui se retrouve sans savoir comment dans un endroit étrange en tête à tête avec une rock star ? Je brise le silence.

— Aurais-tu un quelconque médicament à base de plantes, ici ? Cachets en provenance d'un magasin bio ou du Tibet ou de n'importe où, et qui empêche la gueule de bois... Parce que je crois que je vais avoir une migraine carabinée demain et j'ai un article à écrire...

Taylor se frotte le menton.

— Ouais, bon, voilà ce que nous allons faire...

Il commence à rire. Du rire lent, sexy, de quelqu'un soulagé du fardeau de la sobriété.

— Nous allons envelopper nos têtes avec des poches de glace, avaler un peu de whisky, puis nous déshabiller et nager.

Il rit de plus en plus fort. C'est contagieux, nous sommes tous les deux tellement raides !

— Je vais couler. Je vais couler comme une pierre, comme un bloc de béton. Il leur faudra une corde pour me hisser.

Cela déclenche chez moi un rire incontrôlable.

— Mon Dieu, ce n'est pourtant pas si drôle que ça, dis-je.

Sans prévenir, des larmes emplissent mes yeux. La frontière entre comédie et tragédie est devenue floue.

—... pourquoi je ris si fort ? Je ris ou je pleure, d'ailleurs ?

—Tu es loin de chez toi, dit Taylor, en me regardant dans les yeux. Et tu vis une aventure.

J'évite son regard. Une vague de chaleur m'envahit. Si je m'autorise à tourner la tête d'un pouce dans sa direction, nous allons nous retrouver dans les bras l'un de l'autre. Les choses vont bien trop vite à mon goût. Je crains tellement de me réveiller brutalement, que les choses n'apparaissent très différentes à la lumière du jour.

— Oui, c'est ça. Une récréation trop longtemps reportée.

Je fais semblant de ne pas remarquer qu'il continue de me fixer, mais l'intensité de son regard m'immobilise. Je voudrais lui dire d'arrêter, mais d'arrêter quoi ? Je m'en prends à moi-même. N'ouvre plus la bouche. Ne va pas plus loin ou tu vas lâcher quelque chose qui te fera mourir de honte durant les onze jours à venir. Je me lève brusquement.

—Je vais monter, dis-je, croisant les bras sur ma poitrine pour appuyer mes paroles. Cela t'ennuie si je te laisse la vaisselle ? Je suis tellement crevée.

—En fait, je crois que ça m'ennuierait si je devais la faire, répond-il en se levant péniblement, mais la bonne arrive à l'aube. Viens. Je monte avec toi.

Je le suis tandis qu'il monte tant bien que mal les escaliers. Nous restons plantés sur le

seuil de ma chambre.

— Bonsoir, Taylor.

Il se penche et caresse ma joue du revers de sa main.

— B'soir, Maggie. Merci. Merci. C'était une soirée formidable.

Il ne bouge pas et je n'ose même plus respirer. Je finis par me reculer légèrement, et l'interroge du regard.

- Quoi ?

Mes jambes deviennent molles. Il se contente de sourire d'un air éméché, pose ses doigts sur mes lèvres, puis s'engouffre dans le corridor.

Toutes les migraines ne naissent pas égales. Celle-ci ressemble à l'attendrissement d'un épais pavé de viande qu'on tente de réduire à l'épaisseur d'une crêpe. Les élancements arrivent par vagues, équivalents cérébraux, j'imagine, des contractions phénoménales que subit le pauvre utérus dans les dernières minutes de l'accouchement. Mais rien de productif ne va sortir de cette torture, rien d'autre que la résolution d'abandonner le vin et boire davantage d'eau minérale.

Mon cerveau laminé est peut-être devenu plus mince, mais pas mon tour de taille. La fée calorique a réapparu et a agité sa baguette magique, épaississant mon corps en son milieu. Sans compter le décalage horaire, l'épuisement provoqué par l'heure tardive de premier sommeil — 3 heures du matin, heure de New York, et le stress de devoir écrire un article alors que, dehors, le soleil brille et la température atteint les vingt-cinq degrés.

Mangez-vous à cœur perdu ?

Vous êtes chez vous, le téléphone reste silencieux, votre cœur est en peine, alors vous vous jetez sans réfléchir sur une tablette de Crunch. Votre solitude, votre chagrin, votre douleur s'évanouissent-ils ?

Vous êtes dans une rage folle. Vous vous précipitez chez McDonald's pour commander un repas familial, sauf que vous n'avez aucune famille avec qui le partager. Est-ce que cette manie de vous empiffrer frénétiquement vous soulage et vous débarrasse de vos

problèmes ?

Plus probablement, ce traitement alimentaire personnalisé vous condamne à souffrir du syndrome post-nourriture : sentiments de haine de soi, frustration, désespoir et impuissance. Vous ne recommencerez jamais, vous le jurez — jusqu'au lendemain. Je connais l'histoire, je suis passée par là. Nous aimons tous manger, mais quand manger ne consiste plus seulement à s'alimenter, mais devient une arme que l'on retourne contre soi-même, il est temps de poser sa fourchette-revolver pour explorer son paysage intérieur.

Il y a trente ans environ, une californienne obèse a emmené l'un de ses amis, joueur invétéré, à une réunion des joueurs anonymes. Elle s'est rendu compte que les hommes de ce groupe étaient victimes de la maladie qu'elle-même (qui avait un problème de poids) avait combattu toute sa vie : un comportement compulsif. « Aussi longtemps que je vivrai, je n'oublierai pas cette nuit, confie-t-elle. Nous nous trouvions dans une salle de réunions, en compagnie d'environ vingt-cinq hommes et quelques femmes... J'ai entendu des hommes raconter leurs mensonges et leurs tricheries, comment ils volaient et se cachaient... Je suis exactement comme ça, me suis-je dit. La seule différence, c'est que je mange à outrance au lieu de jouer. »

Pour moi aussi, la nourriture était une drogue, une drogue que j'avais choisie. Il ne s'agit pas uniquement d'avalier la nourriture, mais aussi d'en être obsédée, de refuser de l'avalier, et de fantasmer sur la façon dont votre vie va changer quand vous aurez perdu vos kilos. Ce qui est drôle, c'est qu'effectivement, votre vie change, mais très souvent en pire. Car soudain, vous devez faire face aux vrais problèmes, enracinés là depuis le début.

Mon esprit fonctionne à toute vitesse et je m'arrête de taper. Ma rubrique est une autobiographie maquillée en journalisme. Voilà sans doute pourquoi elle touche les lecteurs. Mais elle s'achève sur un point d'interrogation. Vais-je triompher de mon obsession de la nourriture, de l'image de mon corps et m'accepter sincèrement telle que j'étais ? Il y a un mois, on aurait pu le croire. Mais aujourd'hui, après avoir maigri à grand peine, allais-je remonter le temps, et recommencer mes anciennes batailles — me doter pour l'éternité d'un poids en yo-yo — et rejoindre les rangs des femmes, grosses ou minces, qui détestent une partie de leur corps ?

Pour aggraver la situation, ma première goulée d'air californien aspirée, je m'étais transformée en hypocrite qui dissimulait son coup de cœur. Gourou des régimes ?

Journaliste entêtée ? Mentor plein de sagesse ? Non, schizophrène !

Un coup frappé à la porte interrompt le cours de mes pensées.

— Maggie, ça va ?

Taylor se tient sur le seuil. Rasé, pieds nus, en Jean délavé et T-shirt noir déchiré. La-t-il trop porté ou a-t-il été créé ainsi par un couturier italien ? Evidemment, négligé, il paraît encore plus sexy. Si beau qu'on pourrait le photographier accoudé contre un pick-up rouillé, au milieu des hautes herbes des prairies du Tennessee. Quelque part en bruit de fond, le son du banjo. Une couverture de Vanity Fair à tomber raide, qu'une fille comme moi arracherait pour coller au mur de son bureau, ou dissimulerait dans un dossier accordéon, au milieu d'une pile épaisse de photos chéries comme des trésors et d'articles mettant en scène une vie plus parfaite que celle que je mène. J'avais en stock quantités de photos de ce genre. Hommes superbes, appartements en triplex, couverts parfaitement dressés, comme cette table de Thanksgiving où trônait une dinde glacée d'airelles, et des chambres d'hôtel à vous couper le souffle, idéales pour des lunes de miel. Il y en a une que j'aime particulièrement à Marrakech, et une autre, un bijou méditerranéen, en Italie sur la côte d'Amalfi, qui possède une baie gigantesque au-dessus de la baignoire ouvrant sur la mer.

Taylor me tend une tasse de café.

— J'ai pensé que tu en aurais besoin.

Je tends le bras en grognant.

— Premiers secours, merci. Je travaille comme une dingue pour terminer à temps. J'en ai encore pour une heure. Tu restes dans le secteur ?

— Je dois me rendre au studio, je serai de retour tard. Si tu veux, on peut dîner ce moment-là. L'un des scénaristes de la série donne une fête à Santa Monica. On pourrait y aller ensuite.

— Ecoute, j'en ai pour un moment, alors si tu veux sortir, ce n'est pas un problème, je comprends. Tu as ta vie, une petite amie, tu n'es pas obligé de me servir de baby-sitter. Je serais juste...

— Stop ! Ça me ferait plaisir de sortir avec toi. Il y a moyen de s'amuser dans cette ville. Nous ne sommes pas tous en Celluloïd, je t'assure.

— D'accord, je pense que je peux patienter pour dîner, et d'accord pour la soirée. Après, si traîner la troisième roue du carrosse ne t'ennuie pas...

— La troisième roue du carrosse ?

— Toi, Claire, et moi.

Taylor secoue la tête.

— Claire ne vient pas.

— Oh! dis-je en hochant la tête.

Je ne veux pas en savoir plus. Je regarde l'heure et ferme doucement la porte.

Ma nouvelle hygiène de vie a également altéré le cours de l'existence de Tamara. Je suis sur le point d'achever mon article, quand elle m'appelle pour me raconter qu'alors qu'elle se trouvait à la cafétéria, vêtue d'une robe neuve, un mec super séduisant qu'elle avait déjà repéré dans l'ascenseur s'était avancé vers la chaise vide en face d'elle, son double cheeseburger et ses frites à la main.

— On devrait cesser de se croiser, avait-il dit.

Elle lui avait souri en retour, et à la fin du déjeuner, elle avait rendez-vous avec le séduisant reporter de la rubrique sport pour assister au prochain match des Knicks.

— Là, à l'instant même, je me suis découvert une passion pour le basket, me confie-t-elle.

Cela fait un moment que Tamara n'est pas sortie avec un mec, et je suis ravie qu'une nouvelle chance se présente. Astucieux de sa part de manger à la cafétéria au lieu de choisir des plats à emporter. Et plus marrant qu'affronter le rictus désapprobateur de Brunhilda depuis que nous commandons des salades.

Je ne me souviens même plus du dernier type avec qui elle est sortie.



— Pendant un temps, il y a eu la rock star, me rappelle-t-elle. Pas trop mal, rigolo, mais ses concerts débutaient après minuit. Je voyais déjà l'avis de licenciement dans ma boîte aux lettres si je continuais à tituber au boulot après seulement trois heures de sommeil. Puis est arrivé l'homme marié qui travaillait dans la publicité.

Je ronchonne.

— A l'époque, je faisais deux tailles de plus.

Nous nous souvenons toutes deux de nos robes bleu marine en forme de chapiteau. Nous en avons chacune une. Quelles horreurs ! Mais soyons juste, on aurait pu en dire autant de certains des mecs avec qui nous sortions à l'époque.

En fait, je peux retracer toute mon existence en me remémorant les tenues que je portais. J'ai possédé un assortiment éclectique de tailles et de styles déterminés par les chiffres de la balance. Je n'oublie jamais un événement taille 40 — si rare et si précieux !

Par chance, Ty avait un mode de vie qui coïncidait avec celui de Tamara et il se trouvait à portée de main. En dehors du temps passé à téléphoner au stade afin de se renseigner sur l'emploi du temps des Knicks, pour pouvoir choisir ses vêtements et aller chez le coiffeur, Tamara me dit qu'elle travaille de plus en plus à son roman dont l'héroïne est une photographe.

Je termine la communication en promettant de lui offrir un appareil photo et un livre sur le sujet. Mais je lui fais jurer de ne pas prendre de clichés de moi. Je n'ai jamais oublié ce que j'ai appris à la fac. Les mannequins sont beaucoup plus minces qu'elles ne le paraissent. La caméra grossit de cinq kilos.

Tamara est ravie du cadeau, que je lui envoie rapidement. Maintenant, elle essaie de gagner les faveurs du responsable photo, et prévoit de passer ses pauses déjeuner en sa compagnie. Comme les photographes ne quittent jamais leurs appareils, et qu'elle doit se rendre à un match avec Ty, elle s'entraîne à prendre des clichés de sportifs afin de ne pas apparaître comme la novice qu'elle est en réalité.

— Nous sommes d'abord allés dîner, me raconte Tamara lors d'une autre de nos conversations marathon, et je me suis retrouvée en train de lui raconter ma vie. Pour la première fois, d'aussi loin que je me souviens, je pouvais m'ouvrir à un homme. Il est comme une nouvelle connaissance à qui tu confies sans hésiter les clés de chez-toi.

Je ne sais pas pourquoi, mais Tamara et moi communiquons mieux par téléphone que face à face. Peut-être est-ce plus facile de parler sans croiser le regard de son interlocuteur. Un continent nous sépare, et, pour la première fois, elle me parle de sa famille.

— J'ai grandi à Harlem. Quatre enfants et ma mère — mon père est mort dans un accident de voiture quand j'avais six ans — je ne me souviens pas bien de lui. Nous vivions dans un appartement exigu, et fréquentions une école surpeuplée. Il y avait des cours dans la cafétéria, et même dans les couloirs. On nous donnait de vieux livres, et parfois il n'y en avait même pas assez pour tout le monde.

Elle vivait de l'aide sociale. A la place de salades et de fruits de mer, elle se nourrissait de macaronis au gruyère et de poulet frit, payés grâce aux bons de l'aide sociale. Elle ne connaissait pas d'autre façon de se nourrir.

— C'était humiliant d'aller faire les courses, dit-elle, parce que nos poches ne contenaient pas d'argent, mais des bons. Tu pouvais deviner ce que pensaient les gens, même quand leurs visages restaient impassibles.

Je reste silencieuse, de peur qu'elle ne s'interrompe.

— Tu sais ce que c'est d'accompagner ta mère pour signer les chèques ? On nous tendait des minicrayons à papier sans gomme au bout, faits pour des mains d'enfants. A force, tu finis par croire que tu ne mérites même pas un crayon plus grand. J'ai raconté tout ça à Ty, poursuit Tamara, et tu sais quoi ?

— Quoi ?

— J'ai cru qu'il allait se mettre à pleurer. Définitivement un homme à garder.

— Comment a-t-il atterri au journal ?

— Grâce à ses talents de basketteur. L'université de Californie de Los Angeles lui avait accordé une bourse. Au bout de trois ans, il s'est bousillé le genou dans un accident de moto. Suite à quoi, il a commencé à rédiger les comptes-rendus des matchs pour le journal de la fac. Puis il a déménagé à New York et a commencé à travailler en free-lance. Il a rencontré Wharton par l'intermédiaire d'un copain du service des sports.

Donc voilà Tamara qui assiste à son premier match de basket. Les Knicks contre les Pacers. Les Knicks avaient fait une saison lamentable. Une série de défaites, et aucun espoir de voir les événements se renverser. Mais les fans de l'équipe new-yorkaise refusaient de se laisser abattre et Tamara sentait de l'électricité dans l'air. Ty avait réussi à coincer Lattrell Sprewell avant le match, et ils s'étaient interrogés sur leur avenir. Pendant qu'ils discutaient, Tamara avait pris quelques clichés de Sprewell avec l'appareil que je lui avais donné. Elle avait aussi pris Allan Houston et Howard Eisley. Quand ils avaient regagné leurs sièges, Ty s'était tourné vers elle.

— Je crois que j'ai quelques bonnes photos, lui avait-elle dit, tout excitée.

— Je ne m'y connais pas beaucoup, avait-il répondu, en baissant la voix et se penchant vers elle. Mais je crois que ce ne serait pas une mauvaise idée d'ôter le cache de l'objectif avant de prendre d'autres clichés.

Tamara m'avoue qu'elle a souhaité mourir sur place.

Mais elle s'était repris.

— Œil de lynx, s'était-elle écriée en lui tapant sur le bras. Je savais que tu passerais le test !

Il avait détourné le regard avec un rire étouffé.

Le cache de l'objectif enfoui dans sa poche, Tamara avait visé... et eu Sprewell, puis Marcus Camby, le blessé à répétition, et elle avait décidé de se concentrer sur lui.

Elle allait charger un nouveau rouleau de pellicule quand son cerveau enregistra ce qui venait de se dérouler sous ses yeux. Camby avait fait une mauvaise chute sur le flanc, juste après avoir tenté un panier depuis le fond du terrain et avoir percuté Jermaine O'Neal. Tamara avait tout photographié, y compris sa chute finale au sol. Une foule se massait autour de lui, et le médecin de l'équipe avait accouru et s'était agenouillé près de lui. Difficile de savoir ce qui se passait.

— J'ai couru hors du stade et sauté dans un taxi, dit Tamara. Il fallait que je rentre au journal pour savoir ce que j'avais...

12.

Existe-t-il un endroit plus sexy pour prendre son bain que la salle de bains de marbre blanc de Mike Taylor ? Je ne crois pas. Le coussin en forme de coquillage calé derrière ma nuque, je m'abandonne à cette oasis de calme et de marbre blanc et à la sensation des geysers d'eau parfumée qui massent mon corps. Si seulement la pression de l'eau pouvait dissoudre la graisse ! Tiens, voilà une idée intéressante. Je m'enduis de savon aux algues, puis sors du bain, prête à écrire ma rubrique.

Jusqu'où irons-nous ?

Par quels moyens tentons-nous de maigrir ? Régimes, exercices, jeûnes, massages, machines infernales. Pourquoi personne n'a encore eu l'idée d'un bain amincissant ?

Depuis des années, les personnes qui cherchent à maigrir se torturent avec toutes sortes d'inventions insensées. Vous souvenez-vous de votre grand-mère faisant sa gym, la taille ou les hanches ceintes d'une sangle infernale dont les vibrations étaient censées éliminer la graisse ? Ou de ces rouleaux de bois rotatifs dont elle se pétrissait les cuisses ? (La version contemporaine en est le massage mécanique, baptisé endermologie). Nous avons connu les cachets à base de plantes pour dissoudre la cellulite (une pilule vendue sur ordonnance les remplace maintenant), et quelques dizaines d'années auparavant, les vêtements caoutchoutés à raccorder au tuyau de l'aspirateur. L'idée était que l'air chaud allait éliminer les kilos en même temps que la sueur. Les mêmes produits et techniques inutiles semblent perpétuellement ressurgir sur le marché.

Quand les femmes comprendront-elles ? Mais avons-nous réellement envie de comprendre ? Peut-être sommes-nous incapables de refuser des suggestions frôlant l'absurde, de peur de devoir renoncer à un rêve...

Mon travail terminé, je réfléchis au dîner prévu avec Taylor et à la fête de demain. Je ne suis pas habituée à me mêler à des gens aussi beaux. Une préparation mentale s'impose. Oh, je sors beaucoup, mais surtout pour donner des conférences, intervenir dans des associations féminines, des congrès, ou simplement passer la soirée dans un restaurant sympa avec des amis. Même quand je participe à une émission télé, je ne rencontre personne et déboule directement d'un trou noir face à l'audience. Peu de célébrités dans mon carnet d'adresses. Où se cachent ces hommes au physique de rêve, d'ailleurs ? Pas au journal, ni dans mon immeuble. Ils ne prennent pas le métro, ne poussent pas leur Caddie chez Food Emporium, ne font même pas leurs courses chez Bloomingdale's. Alors, où le photographe de La santé au masculin trouve-t-il ces hommes fabuleux qui s'étalent en couverture ? Et Calvin Klein, comment fait-il ? Par quel miracle accède-t-on à cet univers de beauté mâle — [www.beauxmecs.com](http://www.beauxmecs.com) ?

Je me glisse dans une longue robe de jersey noir sans manches. Sobre, pas prétentive. Les ondulations de mes cheveux roux, légèrement dégradés, adoucissent les angles de mon visage et tombent sur mes épaules. La chevelure est l'une des rares parties de l'anatomie féminine où l'épaisseur est valorisée. Enfin un endroit où mes chromosomes X m'ont gâtée. Comme bijou, je choisis une chaîne en or ornée d'une tourmaline verte qui met mes yeux en valeur.

Voilà le corps qui depuis toujours me hante et mine l'image que j'ai de moi-même. J'ai minci, mais les yeux de l'esprit, eux, ne le voient pas. C'est un peu comme un membre amputé, mais dont les sensations subsistent. Vous le sentez, il vous gratte. Malgré les chiffres qu'affiche la balance, ou l'image que vous renvoie le miroir, vous restez obsédée par votre poids, aveugle à votre nouvelle apparence. Une image déformée s'est incrustée dans votre cerveau comme un mauvais rêve, une apparition cauchemardesque impossible à effacer.

Serai-je un jour bien dans ma peau ? Aurai-je jamais confiance en moi ? L'assurance de Claire ? Le cran de m'exhiber en bikini ou en short vraiment court ? Je n'arrive pas à m'imaginer un jour en train de défaire négligemment les bretelles de mon maillot afin d'éviter les marques de bronzage. Problèmes de poids et confiance en soi ne vont pas de pair. Quand on a échoué maintes fois à suivre un régime, on finit démoralisée, dépouillée de toute estime de soi-même. On se déteste d'avoir failli et on hait son corps.

Qu'est-ce qui peut bien torturer une fille comme Claire ? Il doit bien y avoir quelque

chose. De grandes oreilles ? Un front trop large ? Des épaules anguleuses ? Des ongles cassants ? La beauté des autres mannequins ? J'ouvre le numéro de Vogue posé sur ma table de nuit — cet homme a vraiment pensé à tout — et le feuillette. Bien que les mannequins qui s'affichent sur les pages de papier glacé incarnent à mes yeux la perfection, des modèles connus m'ont confié dans leurs lettres se trouver trop grosses ou détester leur apparence. L'une d'elles se disait hantée depuis des années par une banale plaisanterie : « vilain petit canard ». Une autre se souvenait avoir été surnommée « la vérole » en raison d'une acné juvénile tout à fait normale. Les boutons avaient disparu, mais les cicatrices morales étaient restées. Les miroirs du monde entier les lui renvoyaient.

On dirait que toutes les femmes souffrent de dysmorpho-phobie — une fixation sur une partie quelconque du corps considérée comme répugnante. Certaines, obsédées par leur ventre, sont éternellement à la recherche d'un collant control-top plus efficace que le précédent et de vêtements de camouflage. D'autres s'en prennent à leurs cuisses ondulées ou leurs bras pendouillants, un visage charnu, un menton fuyant, ou protubérant, ou pire encore, un patchwork d'imperfections, un self-service d'afflictions diverses, exagérées jusqu'à prendre des proportions épouvantables.

Si on demande aux hommes et aux femmes de se juger eux-mêmes, les deux seules parties de leur corps que les femmes notent plus positivement que les hommes sont les lèvres et les oreilles. Les oreilles ? Je ne me souviens pas avoir jamais examiné les miennes — généralement enfouies sous mes cheveux — de près. Les lèvres ? Enfin un endroit qu'on aime charnu !

Les hommes, c'est une autre histoire. De ce que j'en sais, ils sont rarement consumés d'angoisse à propos de leur poids ou tyrannisés par les balances. Ils se promènent dans l'existence sans se soucier de leurs imperfections, à supposer même qu'ils en aient conscience. Les trois quarts d'entre eux sont secrètement persuadés d'être à peine moins bien que Brad Pitt ou Tom Cruise ! Même Tex.

Quand j'essaie de rentrer l'estomac, Tex, lui, tapote le sien en riant. Et quand il se regarde dans la glace, ce n'est pas pour s'amuser à effacer ses pattes d'oie en tirant le coin de ses yeux devant la glace. Il ne reste pas éveillé la nuit à se lamenter sur les coussinets gras dont le temps et les bons petits plats ont revêtu son physique de footballeur.

Niveau poids, je touche au but. Je ne peux rien faire pour grandir, mais bon, un mètre

soixante-quinze sur les pointes, ce n'est pas si mal. Mes cheveux sont bien coupés, d'une nuance parfaite. Je sais me maquiller. J'ai un superboulot. Est-ce que je suis heureuse ? Eh bien... J'ai parfois la sensation d'être l'une de ces poupées russes, habitée d'une multitude d'autres poupées de plus en plus petites. A l'extérieur : une Maggie aux joues rouges, mince, sûre d'elle-même. Mais à l'intérieur de la fille canon à la surface laquée habitent ses clones désespérés. Certains surgissent dans les miroirs de cabines d'essayage à l'éclairage fluorescent, d'autres dans les reflets des vitrines, comme victimes de miroirs déformants. Pire encore, celui qui apparaît sur la plage pour assister au défilé sans fin de silhouettes féminines, toutes plus jolies qu'elle, et qui n'ont pas à utiliser les draps de bain en guise de tenue de plage. Une horrible créature reste tapie dans l'ombre comme une cellule maligne.

A qui voudrais-je ressembler ? A Claire, vivant avec Mike, son prince charmant, de fougueux ébats qui les emportent loin de notre mesquine réalité ? Si seulement... D'où me vient cette obsession de comparer sans cesse mon physique à celui de toutes les femmes que je croise ? D'évaluer leur silhouette, leur coupe de cheveux, leur maquillage, leur teint ? Pas étonnant que j'éprouve un tel sentiment d'insécurité.

Ce soir, au moins, je me sens bien dans ma peau. J'ai hâte de partager ce dîner avec Taylor. Quel pied de sortir à son bras ! Je suppose que cette confiance en moi et cette bonne humeur, toutes neuves à défaut d'être permanentes, sont dues à ma nouvelle silhouette. A moins que cette certitude d'être si intelligente et si douée ne soit le produit d'un bouleversement de ma routine hormonale.

Je me maquille et glisse mes pieds dans mes Manolo. Je vérifie une dernière fois ma silhouette dans le miroir, rejette les épaules en arrière, redresse le torse, relève le menton — technique pour paraître plus mince et plus assurée — et me dirige vers la porte. Mais je reviens sur mes pas pour prendre mes lunettes de soleil. On est en Californie, tout de même.

Ce n'est pas la cérémonie des Oscars, pourtant, un troupeau de fans, mêlés aux paparazzi omniprésents, est massé devant chez Spago. Dès que Taylor se gare, les appareils photo apparaissent et des filles hystériques surgissent des ténèbres pour glisser des bouts de papier par la vitre afin qu'il signe un autographe. Il stoppe net.

— Mike, je t'aime tant. Tu veux bien signer ça, s'il te plaaaaaît !

Il griffonne son nom et marmonne un merci.

— Merci à tooooooiiii ! hurle-t-elle. Je garderai ce papier toute ma vie, je le jure.

Une autre tente de passer la bouche par la vitre pour l'embrasser.

— Je rentre avec toi, murmure-t-elle. Il se recule.

— Je conduis, chérie, je...

Une blonde vire la fille et essaie de se pencher à l'intérieur de la voiture, tout décolleté dehors, tandis qu'il s'efforce de se frayer un chemin avec son véhicule.

Je n'en crois pas mes yeux.

— Tu as toujours cet effet sur les adolescentes ? je demande en riant à moitié.

— Cela dépend. Après un nouveau film, elles jettent parfois de la nourriture.

Il laisse la voiture à un employé et nous nous glissons dans le restaurant. On nous accompagne à une petite table dans le fond. Taylor adresse un signe de la main à Tom Hanks, puis m'entraîne à une autre table. Peut-être n'est-ce pas qu'un simple restaurant, après tout.

— Viens saluer l'équipe de Dream Works, dit Taylor en me présentant Steven Spielberg et son entourage.

Nous n'avons pas le temps de nous rasseoir qu'un dîneur approche, un menu à la main.

— Vous voulez bien le dédicacer pour ma fille ? Elle est follement amoureuse de vous.

Taylor s'exécute.

— Ne me laisse pas partir sans un autographe, dis-je. Je ne pense jamais à ce genre de choses.

— Tu me cherches ? dit-il en plissant les yeux. Que dois-je faire pour impressionner Maggie O'Leary, la dure de New York ?



— Tu veux m'impressionner moi ? Pourquoi ?

— Pour que tu restes et me fasses la cuisine. Je n'oublierai jamais ces boulettes de viande.

— Mieux vaut pour toi le régime de misère de Claire, c'est le seul moyen de rester mince. Avec ma cuisine, ta carrière serait ruinée en un mois. Qui voudrait d'une star obèse ?

— Je serais peut-être obèse mais heureux.

— Les deux ne vont pas ensemble, dis-je en le regardant dans les yeux. C'est pourquoi je suis l'auteur d'une rubrique à succès, et que tu as ce rôle dans ton prochain film. L'obésité est source de souffrance, et à moins que tu ne sois passé par là, tu n'as pas idée...

— Quand tu as débarqué de l'avion, je ne t'ai pas reconnue, avoue enfin Taylor. Tu n'étais plus la même. Qu'est-ce qui t'a fait changer ? Et comment as-tu fait ?

Hors de question de lui avouer qu'il a été ma principale motivation. Je cherche encore quoi répondre quand le serveur me sauve en nous demandant ce que nous désirons boire.

J'ouvre le menu grand format et le pose entre nous, mais il couvre ma main de la sienne.

— Alors, comment as-tu fait ?

— C'est en grande partie grâce à quelqu'un que je voyais à ce moment-là...

Pas vraiment un mensonge. Je le voyais lui, à la télé, au cinéma, sur Internet.

— C'est une longue histoire. Si tu commandais ? Ensuite on pourrait parler de ce qui m'amène ici.

Ça m'ennuie de le snober, mais que faire d'autre ? Le boulot, bien sûr.

J'étudie le menu, ou plutôt je reste pétrifiée devant le menu.

Soupe d'asperges aux croûtons frottés de parmesan et huile aux herbes. Croustillant de pommes de terre avec esturgeon fumé et raifort fraîchement râpé. Rouleaux de printemps de homard à la moutarde d'abricots de Chine et légumes confits. Foie gras rôti au cresson et chutney de cerises. Salade d'agneau sautée à la chinoise, avec gingembre,

échalotes et sauce de soja.

Ça, c'était pour les hors-d'œuvre. Je comprends pourquoi Claire n'est pas venue. Un seul de ces plats dépasse le nombre de calories qu'elle s'autorise à ingérer pour toute une semaine.

Ensuite venaient les célèbres pizzas. Rien à voir avec les molles imitations du rayon surgelés. Je survole du regard quelques-uns des choix proposés : pizza aux crevettes de Louisiane au poivre, tomates cerise, poireau et basilic ; pizza aux artichauts, aubergines grillées, ail caramélisé et parmesan finement râpé...

Et les plats principaux — saumon blanc de rivière grillé avec asperges caramélisées, cailles croustillantes aux mandarines glacées à l'ananas, agneau de Sonoma rôti avec gratin de pommes de terre au fenouil, olives noires et thym, etc.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? demande Taylor. Tout.

— Le rouleau de printemps au homard, puis la perche noire.

Je mangerai lentement, en savourant chaque bouchée. Nous ne sommes pas en présence de cuisine, mais d'art véritable. Être capable de s'en rendre compte constituait déjà un progrès. Je me congratule toute seule, comme une diététicienne suivant les progrès d'un cas difficile. Sur le point de goûter la cuisine d'un artiste, j'en appelle à un pouvoir supérieur pour me donner le courage de m'arrêter.

Taylor commande le potage d'asperges et le steak au cresson, oignons grillés et croustillant de pommes de terre... Les hommes choisissent toujours le steak. Sans hésitation.

— La cuisine amoureuse, dis-je en le regardant. C'est le sujet de ma rubrique pour la Saint-Valentin.

— Les aphrodisiaques ? demande-t-il, les yeux écarquillés.

— Ce genre-là. Il existe des livres géniaux sur les aliments aphrodisiaques. Mes lecteurs aiment ce genre de choses. Les données sérieuses sont rares, mais nous aimons tous vérifier que nous ne sommes pas les seuls à nous laisser séduire par de la bonne cuisine. Il y a quelques années, deux psychologues de Chicago ont publié une étude démontrant que

les femmes fortes aimaient faire l'amour plus souvent que les femmes minces.

— Et c'est maintenant que tu me dis ça...

Il me regarde dans les yeux.

— Penser que toutes ces années je suis sorti avec les filles qui ne me convenaient pas. Parle-moi de la cuisine amoureuse...

Il feint un sourire coquin.

—... Quels aliments font monter la température ?

—Vol au vent pour jambes en l'air... Non... euh... voyons voir, les fruits de mer, à cause de la haute teneur en phosphore, le potage d'ailerons de requin, ne me demande pas pourquoi mais les chinois ne jurent que par ça. Et puis il y a le poisson japonais, le fugu. Tu connais ?

Il secoue la tête.

— On l'appelle aussi le poisson armé. Au Japon, c'est un aphrodisiaque apprécié depuis des siècles. Mais il comporte un piège — pas un piège amoureux — s'il n'est pas préparé correctement, il est mortel, tellement dangereux, dit-on, que quelques grammes suffisent à tuer cinquante mille convives. Et il n'existe aucun antidote. La loi japonaise n'autorise que les chefs cuisiniers diplômés à le préparer. Mais certains cuisiniers non diplômés le cuisinent quand même, alors quand tu en commandes, tu joues à la roulette russe. Le jeu et le danger réunis doivent mettre en appétit.

Taylor sort son portable.

—Allô, Japan Airlines ?

—Ce n'est pas fini. Il paraît que l'aphrodisiaque le plus puissant qui existe s'obtient en mélangeant ses organes reproducteurs à du saké chaud. Appétissant, non ?

— Tu crois que Wolfgang sait préparer le fugu ?

Il frappe la table de ses mains.

— Je tente le coup. Un saké au fugu, tout de suite.

Il fait mine d'appeler le serveur d'un geste théâtral. Je m'amuse.

— Quoi d'autre ?

— Je te donnerai mon article dès que je l'aurai écrit. Je ne peux pas te révéler tous mes secrets.

— Promets-moi que tu me cuisineras pour la Saint-Valentin un dîner avec tous ces aphrodisiaques au menu, une pleine marmite fumante, d'accord ?

— Pourquoi ? Tu n'as pas ton chef fugu personnel ? Incroyable. Je croyais que tout le monde à Hollywood en avait un. Exige que ce soit spécifié dans ton prochain contrat.

On apporte nos plats et nous restons tous deux silencieux. Puis Taylor pose son regard sur moi.

— Tu aimes te moquer des gens d'ici, n'est-ce pas ? Je parie que tu as hâte de rentrer dans ta ville polaire, raconter à tes amis comment tu t'es fichue de nous.

Je le regarde. Aucun de nous deux ne plaisante jamais tout à fait.

— Non... Je suis désolée, Taylor, je me comporte comme une imbécile. Je suis dure avec les gens, parfois, je ne sais pas pourquoi.

— Tu es drôle, dit-il d'une voix égale. Tu me plais, sincèrement. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi.

— Ta chance ne pouvait pas être éternelle.

— Je commence à te connaître, dit-il en hochant la tête.

Je le regarde couper un morceau de steak saignant et le mâcher lentement. Une pause silencieuse, mais chargée de sens. Pourquoi ai-je la sensation que cette performance a été répétée ? Avec le sens du rythme d'un pro. Je l'observe pendant qu'il mastique. Même la mâchoire est sexy chez lui. Ce type devrait faire de la pub pour l'Association nationale des éleveurs de bétail. Qu'importe la vache folle, la tuberculose bovine, ou les droits des

animaux, filmez ce visage, et le plus forcené des végétaliens suppliera qu'on lui apporte un steak saignant !

Il me fixe de ses yeux incroyables.

— La vie est dure, laisse-t-il tomber négligemment. Tu devrais rester un peu à LA. La maison est assez grande... Tu as bien gagné le droit de te reposer un peu.

13.

Après le dîner, nous prenons la voiture jusqu'à la plage. La lueur opaline de la lune embrumée brille sur l'eau noire. Le sable humide masse mes pieds, et j'ai conscience du contact léger du bras de Taylor autour de mon épaule. Quand nous sommes proches l'un de l'autre, j'ai l'impression de sentir mes sens s'affoler, de vivre une aventure passionnante, d'explorer un monde nouveau. Sa voix brise le silence et me fait sursauter.

— Explique-moi le mode de pensée d'un obsédé des régimes. Raconte-moi un jour de sa vie.

Je serre ma veste autour de moi.

— Elle — car c'est le plus souvent elle — est hantée par l'idée de maigrir, alors son esprit se concentre sur l'idée de ne pas manger, et finit par ne plus penser, comme un drogué, qu'à sa prochaine dose. Il faut qu'elle mange, alors que c'est cela même qui la tue. Elle doit réfléchir à ce qu'est la nourriture, redéfinir totalement son attitude en modifiant un comportement acquis depuis l'enfance.

— Chirurgie du cerveau, dit-il en relevant le col de sa veste.

— Mmm, mais c'est toi qui opères. Et non seulement ton cerveau, mais ton corps aussi travaille contre toi. Tu connais la théorie du poids seuil ?

— Non, mais je suis sûr que tu vas me l'expliquer.

— Il semble qu'il existe un poids auquel ton corps stagne quand tu manges normalement, sans essayer de maigrir — le poids seuil. Cette théorie soutient qu'un mécanisme de contrôle interne niché dans le cerveau fait en sorte que ton corps conserve un niveau donné de graisse.

— Passeport pour la survie, dit Taylor, en ramassant une pierre et la lançant dans l'eau.

— Exactement. Alors quand tu fais un régime et que tu perds de la graisse, le corps s'adapte pour t'empêcher de mourir de faim, et boum ! Le taux de ton métabolisme de base, jusque-là constant, diminue — la chaudière fonctionne avec moins de fuel — résultat — surtout si tu as beaucoup jeûné — tu découvres que le même nombre ridicule de calories que tu consommes est encore de trop, et en suivant le même régime tu ne perds plus autant de poids. Du coup, tu es tourneboulée. Pourquoi ne maigris-tu plus ? Ton poids stagne, tu te sens frustrée. Pourquoi continuer le régime si ça ne marche pas ? Alors zut, tu es tellement en colère que tu te mets à manger comme une folle pour t'en remettre.

— Cas de la moitié de Los Angeles.

— Tu hais cet entêté de corps qui t'a trahi. Alors pour le punir, tu manges encore et encore, de colère et de frustration, et tu deviens plus grosse encore qu'avant ce fichu régime. L'une des façons désespérées de gérer son poids est l'itinéraire boulimique. Cela consiste, je suis sûre que tu le sais, à manger, puis nettoyer ton système en vomissant, en utilisant des laxatifs, des lavements, des diurétiques, et parfois en se dépensant physiquement à outrance. A force d'être malmené, ton système digestif n'arrive plus à fonctionner normalement, et si tu continues de trop vomir, l'inflammation gagne ton œsophage et tes ganglions enflent.

— Claire pourrait t'en parler.

Je me retourne. Pourquoi ne suis-je pas étonnée ?

— Je ne savais pas.

— Elle est guérie maintenant, mais elle a vécu ça durant son adolescence.

Nous marchons quelques minutes en silence.

— Dans le pire des cas, dis-je, la perte en sels minéraux essentiels, comme le potassium, entraîne une faiblesse cardiaque. Si tu souffres d'anorexie, tu te laisses simplement mourir de faim. Bien que ces femmes éprouvent une peur panique de la nourriture, elles y pensent continuellement, parfois même la stockent et collectionnent ostensiblement les recettes de cuisine. Beaucoup sont également dépressives, irritables, associables... Au fur et à mesure qu'elles maigrissent, elles peuvent éprouver de la difficulté à se concentrer, souffrir de pertes de mémoire. C'est une mort lente. Certaines sont à la fois anorexiques et boulimiques. Dans les pires cas d'anorexie, les malades ne consomment pas plus de deux cents calories par jour. Imagine ne rien manger d'autre dans une journée qu'un yaourt et une ou deux bananes !

— Mais mes patientes m'aiment, n'est-ce pas ? dit Taylor en bombant le torse.

— Non, elles te craignent et ne te font pas confiance. Tu veux leur faire avaler tous ces aliments caloriques qu'elles évitent.

— Alors que dois-je faire ?

— Essayer de les convaincre que ton but est qu'elles retrouvent la santé, pas qu'elles deviennent obèses.

Il pèse mes paroles un moment, puis secoue la tête.

— J'ai l'impression que la médecine, c'est pas mon truc. Quoi d'autre ?

— Tu utilises également ta formation de psychothérapeute, parce que la première chose dont elles ont besoin, c'est d'une psychothérapie intensive — thérapie familiale et individuelle, de soutien, et parfois d'un traitement médical. Les cas les plus sérieux finissent à l'hôpital. En gros, toutes tes patientes éprouvent une telle frustration qu'elles sombrent dans la dépression, ou pire, sont tentées de se suicider.

Je sors une enveloppe de mon sac et la lui tends.

— J'ai pensé que cela t'intéresserait. Elle n'est pas anorexique, mais sa lettre est typique du courrier que je reçois. Cette fille croit être la seule au monde à vivre ainsi.

« Chère Maggie,

» Il m'est difficile de t'écrire, mais je n'en peux plus. Je hais mon corps, alors je ne m'achète que des vêtements de camouflage. Mais le vrai problème, c'est que je ne peux pas cacher mon corps à mon petit ami. Chaque fois que je me retrouve au lit avec lui, je ne supporte pas l'idée qu'il me voit nue, alors j'éteins la lumière pour me déshabiller, et je prétends aimer faire l'amour dans le noir. (Je ne suis pas la seule à faire ça, n'est-ce pas ?) Ou alors, j'enfile un peignoir et je l'ôte sous les couvertures. Comprends-tu combien je me répugne ? Je voudrais faire l'amour avec plaisir, mais je me sens piégée par mon corps. Au secours, s'il te plaît, aide-moi ! »

Taylor fronce les sourcils.

— Tes lectrices ne te cachent vraiment rien.

J'acquiesce.

— Voilà tes patientes. Alors, que vas-tu faire pour les aider ?

— Selon le scénario, je les séduis par ma compassion, ma compréhension, ma chaleur humaine. Leur motivation provient en grande partie de leur désir de me plaire.

J'ai déjà entendu ça quelque part.

— Ça se termine comment ?

— Quatre abandonnent, trois font des progrès, l'une se tue, une autre tombe amoureuse de moi et mincit, se transforme en une fille supercanon et je succombe à son charme. Nous partons ensemble créer notre propre clinique spécialisée.

— Comme c'est réaliste. Je suis impatiente de voir ça.

Taylor hausse un sourcil.

— On pourrait peut-être te trouver un petit rôle ?

— Lequel ? Celui du cadavre ?



— Peut-être celui de la journaliste qui vient m'interviewer, répond-il avec un demi-sourire.

— Elle est mince ou grosse ?

— A toi de me le dire.

Je ne réponds pas.

— C'est ta vie, demande-t-il ? Maigrir et grossir, la colère, la frustration ?

— Ça l'a été, mais ce ne le sera plus jamais, enfin je l'espère.

— Quel est ton secret ?

— Je suis Taureau, entêtée. Quand je prends une décision, je me donne à fond. J'ai gagné la bataille contre mon corps, du moins pour l'instant. J'ai fait de la gym comme une dingue, mangé moins et j'ai perdu mes kilos. Je me sens bien d'avoir réussi.

— Tu as l'habitude d'obtenir ce que tu veux ?

Pourquoi la conversation tourne-t-elle autour de moi ? On

ne devait pas parler du scénario ?

— Je veux savoir ce qui fait tilt chez toi.

— Toi ! dis-je sur le ton de la plaisanterie.

Ne sachant pas trop comment me comporter, je fais mine de m'arracher les cheveux comme l'une de ses fans en folie.

— Mike, tu me fais craquer, je n'en peux plus...

Je pousse des cris hystériques et fais semblant de lui mettre un papier sous le nez.

— Donne-moi un autographe, signe ça... s'il te plaaaât!

— Tu le veux tout de suite ? demande-t-il en m'attirant contre lui.

— Taylor ! dis-je en le repoussant. Etre acteur te va bien.

## Les secrets d'un régime réussi

Ça y est ! Je connais maintenant les secrets de ceux qui — contre toute probabilité — ont réussi à ne pas reprendre les kilos qu'ils avaient perdus.

Vous m'écoutez ?

Bien. Mais, mes pauvres chéris, il ne s'agit malheureusement pas d'une potion à base de plantes en provenance de Katmandou, ni d'une nouvelle boisson amaigrissante ou d'un fabuleux gourou de l'aérobic. Enumérer les secrets en question suffit à endormir n'importe qui mais les voici tout de même.

La plus grande étude jamais réalisée par les associations de consommateurs sur l'amaigrissement maintenu à long terme, conclut que le succès n'est pas dû à des médicaments pour maigrir, des programmes spéciaux, des compléments alimentaires ni même des aliments de régime.

L'étude a porté sur trente-deux mille personnes suivant un régime et a découvert que quatre-vingt-trois pour cent de ceux qui avaient maintenu leur perte de poids pendant plus d'un an n'avaient pas eu recours à des gadgets. La plupart s'en étaient remis à l'exercice physique. La stratégie n° 1 de huit sur dix de ces personnes consistait à pratiquer une activité physique, trois fois ou plus par semaine. L'exercice le plus populaire pour tenir les kilos à l'écart semble être la marche, qui arrive en tête, mais trente pour cent d'entre eux avaient pratiqué la musculation afin d'augmenter leur masse musculaire et brûler des graisses.

Les autres secrets vous intéressent ?

Substituer des glucides complexes, comme les céréales complètes et les aliments riches en fibres, aux glucides raffinés, source d'élévation subite du taux de sucre dans le sang.

Consommer des protéines maigres en quantité suffisante pour éviter la fringale.

Jouer sur le volume des aliments afin de tromper votre seuil de satiété — par exemple, soupe de légumes moulinés plutôt que légumes nature, ou bien une orange entière au lieu d'un verre de jus d'orange.

Consommer assez de matières grasses afin d'éviter la frustration. Elles peuvent constituer jusqu'à trente pour cent de votre prise calorique par jour. Assurez-vous simplement qu'ils s'agit de bonnes matières grasses comme celles contenues dans les olives et le colza, ou les poissons gras et les noix.

Appliquer les principes diététiques au quotidien. Voilà les secrets de nos heureux gagnants...

La photo de Marcus Camby a fait la couverture du Daily Record : « Un homme à terre ». Crédit photo : Tamara Brown. Je note de lui envoyer une bouteille de Dom Perignon. Ty lui a envoyé des roses. Toute sa famille lui a téléphoné. La dernière fois, c'était pour la mort de son oncle.

Un simple cliché, un clin d'œil de l'obturateur, et une photo lui offre la promesse d'une nouvelle vie. Cette photo était peut-être un coup de chance, mais telle que je connaissais ma Tamara, à partir de maintenant, ses photographies allaient être soigneusement préparées, mises au point.

La Saint-Valentin approche. A 6 heures du matin, heure de Los Angeles, Tamara se sent d'humeur à me faire la conversation. Elle se plaint que mon absence l'ait obligée à se rendre à la bibliothèque pour obtenir de l'aide.

— Alors je demande à une bibliothécaire aux cheveux blancs où se trouve le rayon des livres sur les aphrodisiaques. Elle me regarde comme si je débarquais d'une autre planète. « Il n'y en a pas », m'a-t-elle répondu. A la place, elle m'a indiqué les ouvrages médicaux sur la nourriture.

— Ai-je bien entendu ?

— La médecine vient des plantes, alors une cuisinière qui cherche à épicer son histoire d'amour doit pouvoir y trouver des trucs intéressants.

Je ris si fort que je crains d'avoir réveillé tout le monde. J'imagine Tamara, feuilletant les livres avec application, s'interrompant pour parcourir un paragraphe sur le poivre de Cayenne ou le rôti de croupions. L'idée de Tamara, bien sûr, c'était de concocter le plus ensorceleur des dîners. Selon son plan, Ty commençait par se plonger dans la lecture de son roman se situant dans une clinique d'amaigrissement, puis... peut-être oubliait-il de rentrer chez lui. Mais il est divorcé. Il faut qu'elle y aille doucement.

— Il se méfie, me dit-elle. Il ne veut pas risquer un double échec.

Et puis ils travaillent tous deux au même endroit. Si ça ne marche pas, il pourrait être gênant de continuer de se croiser.

Mais que cuisiner ? Elle décide de commencer par des huîtres, mais ensuite ?

— Ecoute ça, dit Tamara.

Elle feuillette un livre intitulé : La cuisine amoureuse, guide complet des aphrodisiaques comestibles, par Robert Hendrickson. Les plats proposés incluent pieuvres aux phallus armés, organes reproducteurs de méduse, poisson scorpion et queue de castor confite. Si tout cela ne remplit pas son œuvre, Hendrickson décrit d'autres excitants, exotiques et/ou dégoûtants, tels que le sperme de crocodile salé, la laitance orangée des oursins, crue ou assaisonnée, considérée par les Japonais comme un aphrodisiaque, le gland de cygne, l'immense muscle étiré de la praire tridoque de un mètre trente, les queues de poissons bulle...

Quelqu'un a mis quelque chose dans mon verre la nuit dernière ?

— Alors qu'en penses-tu ? finit-elle par demander.

— Le gland de cygne.

— Quoi ?

— Je plai-san-te. Voyons voir... pour éveiller la chair, il faut de la chair — un bon steak. Je n'ai jamais rencontré un homme qui n'aimait pas la viande de bœuf. Une purée de pommes

de terre bien crémeuse, et peut-être des épinards comme légumes symboliques. Et puisque tu es sur le chemin de l'enfer, un gâteau à la crème en dessert, ou une tarte aux fruits. Soit ça l'excite, soit ça le tue.

— Et les huîtres pour commencer ?

— Pas évident, mais s'il aime ça... beaucoup de phosphore...

— Que ferais-je sans toi, Maggie ?

— Ta vie a décollé le jour où je suis partie.

— Simple hasard.

— Mon œil.

Elle a son menu. Huîtres, filet mignon, purée et épinards frais.

Je me retourne et me rendors.

14.

Quand je me lève des heures plus tard, je ne peux cesser de penser à la nuit dernière. On dirait qu'entre nous quelque chose comme de l'intimité s'est installé, mais comme chaque fois que l'émotion s'en mêle, je n'arrive plus à y voir clair. Est-ce que Taylor me draguait ? Ou bien le flirt est-il instinctif chez lui ? Peut-être tente-t-il simplement de s'assurer mon aide. Je décide qu'il vaut mieux feindre l'indifférence, et continuer de jouer les consultants plutôt que les fans déchaînées. Ce ne serait pas la première fois que je serais à côté de la plaque.

Au moment de descendre prendre un café, j'aperçois une feuille bleue pliée en deux glissée sous la porte.

« Bonjour M,

» Dois partir deux jours à Houston tourner des extérieurs — changement de programme de dernière minute. Profite de la maison, prends la voiture. Les clés sont sur le comptoir près de la yaourtière. Nous reprendrons où nous en sommes restés à mon retour.

M. »

Flûte. Deux jours de moins ensemble. Le jardinier, l'homme qui entretient la piscine, deux employées de maison, un garde et Claire seront ma seule compagnie. Quelle meilleure opportunité de faire de la gym ? Je suis sur le point d'enfiler ma tenue de sport quand je remarque mon répondeur qui clignote — probablement le bureau, un monde que pour l'instant j'avais préféré oublier. J'appuie sur le bouton et m'assieds au bord du lit.

« Je m'appelle Tex, je suis un abruti de première qui vit à New York. Je pense débiter une nouvelle carrière en tant que critique culinaire, mais je n'ai plus de pote de boulot avec qui aller au restau, et si je suis seul à manger, écrire un article va me prendre une éternité. Alors je me demandais si vous pourriez m'aider à récupérer mon pote. Je ne suis pas très doué pour ce genre de choses. Je suis habitué à mener des articles par le bout du nez et à organiser des réunions, pas ma propre vie. Que vos assistants contactent mes assistants. »

Alan Barsky lui a éternué à la figure ? On dirait que le virus de l'imitation se répand. Tex avait toujours eu le sens de l'humour. Il savait comment dénouer une situation. Il passait sa vie à disséquer le travail des gens. S'il n'avait pas su les gérer, eux, il aurait déjà dû subir une lobotomie à l'heure qu'il est. Je l'appelle chez lui afin de laisser un message en réponse au sien.

« Avant d'envisager toute possibilité de vous aider à récupérer votre copain de table, j'ai besoin d'en savoir plus. Que trouvez-vous d'intéressant à déjeuner pendant des heures ? Pensez à emporter un sandwich de temps en temps. »

Je résiste à la tentation de blaguer au sujet de la cuisine de Sharon.

« Ruinez-vous pour, disons une coupe de cheveux ou un complet italien bien coupé. Installez-vous au volant d'une voiture de sport. Vivez vos fantasmes, Tex, et voyez s'ils tiennent la route. Puis comparons nos notes. »

Je fais deux heures de gym. Comme le muscle brûle plus de calories que la graisse, je travaille religieusement à convertir l'un en l'autre.

J'ai le trac de conduire sa voiture. Ce n'est qu'une voiture. Mais l'alternative consisterait à rester clouée à la maison. Pour quoi faire ? Je roule doucement hors du garage, effectue quelques embardées, puis pars en direction de Rodeo Drive, certainement l'endroit le plus chic de la planète où faire son shopping. Au volant, je me sens comme une héroïne de Judith Krantz, sans caniche.

Je pénètre nonchalamment chez Giorgio et examine un somptueux cardigan de cachemire rose avec débardeur assorti — mais coucou, les Manolo — je lâche le pull comme s'il m'avait brûlée. American Express a déjà dû lancer un avis de recherche à mon nom dans tout le pays. Alors j'achète cash un slip délicieusement obscène en satin rouge, si minuscule que je pourrais le fourrer dans mon porte-monnaie, ce qui est probablement sa raison d'être. Tout aussi ridicule, je dois dire, la misérable salade que je m'offre pour le déjeuner en bas de la rue.

En marchant, je guette les Rolls Royce. Vu de près, cet univers paraît moins délirant que vu de New York. Deux petites semaines ici vont-elles complètement perturber ma perception des choses ?

Je reviens à la voiture, toujours en observant les passants, quand mon regard se heurte à une vision familière. Ce n'est pas possible. Pas possible du tout. Nan-nan-nan. Mais en fait si, et il entre chez Bijan l'air curieux. Bijan ? Peut-être le magasin pour hommes le plus cher du monde, où l'on ne peut faire ses courses que sur rendez-vous ?

Je reste à l'extérieur et attends. Pourquoi Tamara n'est jamais là quand j'ai besoin d'elle ? Quarante-cinq minutes plus tard, il émerge, les mains agrippées à deux sacs brillants. Je me lance sur ses talons, grignotant subrepticement la distance qui nous sépare. Je ne suis plus qu'à quelques centimètres de lui, prête à lui taper sur l'épaule, quand Wharton pivote sur lui-même d'un air suspicieux.

— Maggie, c'est pas vrai ! Je le crois pas. Quelle coïncidence.

— Bill !

Je lui tape sur l'épaule. Apparemment, les affaires vont mieux que je ne le pensais.

— Qu'est-ce que tu fais dans le quartier ?

Il ouvre son sac avec fierté pour me montrer les cravates mouchetées de jaune et de vert qu'il vient d'acheter, et qui n'ont rien d'extraordinaire.

— Original, dis-je, étonnant.

Incapable de trouver autre chose à dire, j'en reste là.

— Et qui finance ton shopping, dit-il, remarquant le sac rayé jaune de chez Giorgio. Mike Taylor ou moi ?

— J'ai reçu un chèque-cadeau de chez Giorgio lors de mon dernier achat chez Red.

— Comment ça se passe ici pour toi ? demande Wharton.

— Pas mal. C'est un énorme changement, tu ne trouves pas ?

— Sympa pour une semaine, dit-il avant de baisser la voix d'un air de conspirateur, mais je ne pourrais pas vivre ici...

— New York me manque, dis-je, réalisant que je suis sincère. Nous sommes d'une race différente, tu ne crois pas ?

Ses yeux sont-ils en train de s'humidifier ?

— Tu veux que je te dépose ? J'ai loué une voiture, elle est garée au coin. Ou bien on pourrait s'offrir un dessert complètement indécent, qu'en dis-tu ?

— Merci, mais il faut que je rentre. Je suis garée tout près.

Nous descendons la rue jusqu'à la voiture.

— C'est la tienne ?

— On me l'a prêtée.



Je dois avouer que son incrédulité me fait plaisir.

— Bon, il faut que j'y aille. On se voit au boulot dans une semaine et demie, Bill.

— Oui, continue de bien t'amuser.

Il fait quelques pas, et se retourne soudain pour me crier :

— Des restaurants à me recommander ?

— Morton est super, Jar et Spago aussi.

— Spago ? Je n'ai même pas pu obtenir une réservation !

Je le regarde s'éloigner d'un pas tranquille. Dessert indécent ? Les saboteurs de régime prennent tous les visages.

### Les saboteurs de régime

Votre petit ami — votre père, votre mère, votre meilleure amie, ou votre mari — applaudit à votre perte de poids, et une minute plus tard, vous apporte une double portion de gâteau au chocolat pour fêter votre réussite. Qui est-il ou qui est-elle ?

Un saboteur de régime.

Votre mère vous invite à dîner tous les dimanches, et bien qu'elle sache que vous surveillez votre poids, insiste pour que vous emportiez chez vous le reste des lasagnes. Qui est-elle ?

Un saboteur de régime.

Tous les jours en rentrant du travail, vous passez devant cette fabuleuse nouvelle pâtisserie belge. Qu'est-ce que cette pâtisserie ?

Un saboteur de régime.

Le week-end, vos partenaires de tennis insistent pour se retrouver au charmant salon de thé du quartier après le match. Comment s'appelle ce salon de thé ?

Un piège.

Les saboteurs se présentent sous toutes les formes — humaine ou non, et sont de toutes tailles. Leur point commun : chercher à vous nuire, créant ainsi des tensions dans votre vie, de l'anxiété, et vous pousser aux excès de nourriture.

Que faire ?

Identifier l'ennemi. Si une personne semble s'ingénier à vous proposer les aliments que vous tentez désespérément d'éviter, répétez votre stratégie à l'avance. Etablissez le scénario : je sais que Kevin va m'inviter dans mon restaurant français préféré. Cette fois, je vais refuser ou bien lui dire où j'ai envie d'aller. C'est moi qui vais décider.

Si passer devant la pâtisserie du quartier est trop difficile, changez d'itinéraire ou bien mettez un casque et passez votre disque favori à fond afin de détourner votre attention.

Si votre club de tennis s'obstine à se rendre au salon de thé après le match, donnez-leur votre bénédiction et partez- En ce qui me concerne du moins, il est plus facile de sauter carrément le dessert que de n'en goûter qu'un peu, ou regarder quelqu'un qui y fait honneur.

A vous de déjouer les pièges !

Le grincement de la porte d'entrée affole les battements de mon cœur. Un défibrillateur a-t-il été prévu dans cette maison ? Taylor fait glisser son sac de voyage de son épaule et lance sa veste de cuir sur une chaise. Il porte un T-shirt blanc et un jean. Il s'avance vers moi, roule sur le canapé en étendant ses jambes en travers de l'accoudoir et avale mon thé glacé.

— Alors, comment va mon astronaute préféré ? Dans la lune ?

— Au septième ciel, dit-il, les yeux fermés. D'accord, pas très original.

— Qu'est-ce que j'ai manqué ?

— Je suis allée à Rodeo Drive et suis tombée sur mon rédacteur en chef. Je me suis bien amusée à conduire ta voiture, j'ai même envisagé de m'enfuir avec et rentrer à New York... Tu n'aurais pas porté plainte, n'est-ce pas ? Voyons voir, quoi d'autre... J'ai déclenché l'alarme par inadvertance en ouvrant ma fenêtre. La sécurité est venue... Deux gorilles tatoués m'ont interrogée... Maintenant au moins je sais comment la désactiver, comme ça, je peux avoir un peu d'air non filtré. A part ça, pas grand-chose.

— Où est Claire ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas beaucoup vue.

— Il ne nous reste plus beaucoup de temps, dit-il avec un léger sourire. Si nous parcourions quelques-unes de tes...

— J'ai posé un dossier sur ton bureau qui contient un an de ma rubrique et quelques articles de journaux. Amuse-toi bien cet après-midi.

Il laisse sa tête pendre sur le côté du divan, faisant semblant d'être mort.

— Je ne peux pas avoir le corrigé des annales ? Je le foudroie du regard.

— ... Sinon je vais rater l'examen.

— Eh bien, si je viens à bout de tes dossiers un jour, nous pourrons fêter ça parce qu'il y a une fête ce soir — celle qui devait avoir lieu il y a deux jours. Tu veux venir ?

— Si tu préfères voir tes amis seul, je serai très bien ici...

— La fête commence à 22 heures.

Il se lève d'un bond et s'amuse à emmêler mes cheveux.

— Tu y vas !

Je suis sur le point d'entamer mes recherches pour un nouvel article, quand une drôle de sensation me fait lever le regard. Taylor se tient devant moi, l'air pathétique. Qu'est-ce que je m'étais imaginé ? J'espérais vraiment qu'il allait s'attaquer à cent cinquante-six rubriques ? Il était plus probable qu'il les transmette à quelqu'un du studio qui allait réduire le tout à trois paragraphes.

—Oui, dis-je d'un air innocent.

—Voyons un peu quelques-unes de ces rubriques.

Je saute sur l'excuse, parfaite pour abandonner mon propre travail, et le suis dans son bureau comme un petit chien obéissant. Deux canapés se font face. Dois-je m'asseoir en face de lui ou à côté de lui ? Comme il ne s'agit pas de psychanalyse, je m'assieds à côté de lui. Pendant l'heure et demie qui suit, nous revoyons quelques-uns des points principaux de mon travail.

En relisant ce que j'ai écrit, je suis assez fière. Une des rubriques reprend le fameux : « Oubliez le régime ! Pour maigrir, diminuez vos rations. »

— Regarde la paume de ta main, dis-je à Taylor, c'est à peu près la taille que devrait faire ton steak ou ton aile de poulet.

— Quoi ? dit-il, contemplant sa main avec Incrédulité.

— Tu n'imagines pas à quoi ressemblent les aliments en caoutchouc que nous utilisons en cours de diététique. La portion correcte de purée de pomme de terre est plus petite qu'un soutien-gorge bonnet B.

L'exemple semble lui parler.

Afin de le placer dans une perspective historique, je lui offre ces détails croustillants :

— Quand McDonald's s'est créé, un menu traditionnel — hamburger, frites, Coca — comptait cinq cent quatre-vingt-dix calories. Aujourd'hui, si tu commandes le plus gros des repas, qui consiste en un burger d'un quart de livre avec fromage, une portion de frites et un Coca grande taille, tu avales un total colossal de mille cinq cent cinquante calories,

environ la quantité apportée par une alimentation normale dans une journée entière.

Autre exemple.

— Dans les années 50, une bouteille de Coca familiale contenait environ sept cents millilitres. Aujourd'hui, une bouteille individuelle en contient plus de cinq cents. L'augmentation de la consommation alimentaire des Américains n'est pas due qu'aux énormes portions servies dans les restaurants, mais aussi aux articles vendus en gros dans les magasins comme Costco ou Sam's Club afin de faire des économies. Sauf que pendant que tu engraisse ton compte en banque, tu fais de même avec ton tour de taille.

— Alors que choisir ? Se faire livrer ?

C'est une vraie star de cinéma.

— Non, quand on habite une petite ville américaine, on ne se fait pas livrer. Mais, par exemple, tu peux diviser ton saumon de un kilo cinq cents grammes en portions de cent à cent cinquante grammes. Tu en fais cuire une, et tu congèles les autres. Au restaurant, tu partages ton steak avec un ami, ou bien tu demandes une assiette supplémentaire afin d'en emporter la moitié chez toi. Au lieu de la deuxième moitié du steak de trois cent cinquante grammes, tu prends une grande salade, ou bien une salade de fruits en dessert.

— C'est le régime goulag, dit Taylor d'un air morose.

— Non, simple réadaptation.

— Pour démontrer que l'Amérique a changé, il suffit de comparer les poids moyens des hommes et des femmes depuis le début des années 60 jusqu'à maintenant. A l'époque, l'homme moyen pesait soixante et onze kilos quatre cents grammes et la femme moyenne soixante kilos. Aujourd'hui, l'homme moyen en pèse presque soixante-seize et la femme soixante-quatre et demi.

Nous passons à un article intitulé : « Peu important les matières grasses ». Il traite de la nécessité de se préoccuper davantage du nombre de calories absorbées plutôt que de la quantité de graisse, car je suis convaincue que les Américains croient que le label « allégé » apposé sur un produit leur donne toute latitude d'en manger autant qu'ils veulent.

— Alors tu fais des orgies de biscuits au chocolat et pas de biscuits allégés ? dit Taylor.

— Tu manges les biscuits qui te font envie, et tu en savoures chaque bouchée. Tu limites simplement la quantité. C'est mieux que d'avalier vingt biscuits allégés, parce que tu n'économises pas de calories et tu sacrifies le goût.

Je reprends ensuite la rubrique que j'ai écrite sur l'augmentation des dimensions des vêtements pour femmes.

Beaucoup de grandes marques proposent maintenant des grandes tailles aux femmes. En 1999, JC Penney a créé un nouveau département à l'intention des femmes rondes, et Kmart a non seulement augmenté de vingt-cinq pour cent la surface dévolue aux femmes fortes, mais a aussi introduit un département « grande taille junior » dans quatre cents de ses magasins. Les femmes fortes peuvent maintenant se procurer des sous-vêtements, de la lingerie fine, et des robes de mariée de meilleure qualité. Et la meilleure, c'est qu'il existe même maintenant des sites de rencontres sur Internet dédiés aux femmes rondes, leur évitant ainsi de rentrer en compétition avec des filles aux allures de top models.

— Ouah ! dit Taylor. Je ne me doutais pas de tout ça.

— Comme la plupart des gens. En Californie et à New York, on ne s'en rend pas compte. Mais voyage à travers le pays et tu comprendras le problème en te promenant dans la rue...

Nous poursuivons sur un terrain plus familier : les petits trucs de tous les jours pour remplacer le régime. Le plus évident : choisir un fruit frais plutôt qu'un jus de fruits. Il contient plus de fibres et rassasie davantage. De même, les légumes moulinés en soupe au lieu d'être consommés crus ou cuits. Un autre truc consiste à acheter des moules à esquimaux et faire ses propres glaces avec de l'eau nature, ou du soda light au lieu de jus de fruits sucré.

— Des sucettes d'eau glacée ?

Taylor a l'air de trouver ça drôle.

— Crois-le ou non, avoir quelque chose dans ta bouche facilite les choses, dis-je.

Oh, mon Dieu ! Je rougis jusqu'aux oreilles. Il se tourne vers moi en souriant. Nous abordons enfin un sujet où Taylor a matière à identification. Il se penche sur moi, et m'embrasse si doucement que je ne suis même pas certaine qu'il m'ait embrassée. Pour

une raison que j'ignore, cette douceur, surtout baignée de la lumière du chaud soleil de cette fin d'après-midi, me rend d'humeur amoureuse, bien plus que n'importe quel autre geste.

— Quelque chose dans ta bouche, hein ? dit-il doucement.

Je me recule et acquiesce imperceptiblement. Juste à ce moment, comme un signal, le téléphone sonne. Le charme est rompu. Taylor ne répond pas. Un moment plus tard, une voix s'élève sur le répondeur — le chef de production du studio prétend avoir besoin de lui parler de suite. Taylor se lève en soupirant, baisse le regard sur moi, sur ma tête rejetée en arrière sur le coussin. Il sourit et hausse les épaules, résigné, et se dirige vers son bureau pour répondre au téléphone.

15.

Plus tard dans la soirée, nous nous rendons à la fête. Elle a lieu dans une maison sur la plage, assez proche de la mer pour être avalée en cas de raz de marée. L'intérieur s'est transformé en boîte de sardines condensant le tout Hollywood. Tous amis intimes, tous des familiers de Taylor. Très familiers. Sa bouche ne lui fait pas mal à force d'embrasser toutes ces lèvres siliconées ? J'imagine que la plupart des invités sont de la télé, mais je la regarde si peu que je suis incapable de distinguer la bimbo d'un feuilleton à l'eau de rose d'un chirurgien d'Urgences.

C'est la famille de Taylor. Les femmes ont droit à son sourire de star. Il les étreint, les serre contre lui, susurre à leur oreille. L'endroit est déconseillé aux filles souffrant d'un manque chronique de confiance en elles. Les décolletés de rêve abondent, ainsi que les postérieurs bien fermes, les jambes superbes, les pommettes parfaites et les sourires à vingt mille dollars. Taylor me présente à la ronde. Après quelques sourires polis, je me fonds dans la foule comme une figurante. Tout le monde veut un bout de lui. Les femmes et les homosexuels aimeraient le mettre dans leur lit, et les hétéros le réclament comme partenaire de golf. Si cela l'ennuie qu'on en veuille à son corps, il le cache bien. Mon premier rôle masculin est un fêtard-né.

La fumée de cigarette empeste l'atmosphère, j'ai besoin d'air. Je m'écarte un peu de lui, en évitant de loucher en direction du buffet, douloureusement consciente du fait que la pyramide géante de mini-quiches et la montagne de pâtés de crabe sont intactes. Qu'ai-je besoin de savoir de plus à propos de ces gens ? Je raffole des pâtés de crabe, surtout aux poivrons rouges et avec beaucoup d'aneth. Et pour les accompagner, quoi de meilleur que le pot tout proche de mayonnaise au citron ?

Je m'empare d'un pâté de crabe et sort sur la plage. J'observe la fête de l'extérieur à travers la baie panoramique. Planet Hollywood. Des visages de gens qui ne m'intéressent pas et à qui je n'ai rien à dire. La plupart du temps, j'évite les fêtes. Toute cette gaieté artificielle... Se forcer à errer d'un groupe à un autre, bavarder avec tout le monde, un œil fixé sur la porte pour surveiller les entrées et sorties. Encore une rubrique à écrire — la douleur d'être exposée à la vue des autres.

Peut-être que cette soirée me ramène aux fêtes du lycée, quand j'avais un faible pour le banc discret à côté de la fenêtre et que je passais le bal de fin d'année — où ma mère me persuadait de me rendre même sans cavalier — assise sur une chaise pliante. Chaque fois que je désirais me rendre aux toilettes, je devais traverser la grande salle où dansaient tous les couples. L'une des grandes joies de mon existence est de savoir que l'école est finie. Je n'aurais plus jamais à craindre que personne ne m'invite au bal de fin d'année.

A travers la vitre, j'aperçois une blonde aux courbes voluptueuses qui rit aux éclats. C'est vrai que pour quiconque rêvant en cinéma, c'est le nirvana. Producteurs, metteurs en scène, cameramen, directeurs de studio, stars... Mais pour une pauvre gratte-papier de New York ? Et dont la profession est de convaincre les personnes trop grosses d'accepter leur poids ? Sujet nul et non-venu dans cette soirée...

Tex comprendrait ce que je ressens. S'il était là, nous échangerions des coups d'œil, nous souririons comme des gamins complices. Je crois presque le voir, comme à travers un zoom géant. Où se trouve-t-il en ce moment ? En train de déguster une feijoada à la Casa Brazil avec Sharon ? De dépecer un homard d'un kilo et demi au Palmier ? Peut-être tout simplement chez lui à regarder les infos. Si nous étions ensemble, nous serions en train de débattre des événements qui font la une, de démolir un membre quelconque du gouvernement, de rire d'une correction de dernière minute. Ou de la correction d'une correction. Il serait en ligne avec le bureau et ouvrirait de grands yeux exaspérés à mon intention. Chez soi, la vie semble chargée de davantage de sens. Réduite à l'essentiel. En cet instant, elle possède pour moi le charme qu'on trouve à un peignoir douillet quand on



porte une robe d'organza trop serrée et qui gratte.

Je sors mon portable et compose le 212, l'indicatif de New York, presque sans y penser. Je ne sais pas trop si je désire vraiment obtenir la communication, mais le destin tranche pour moi et la sonnerie résonne.

— Infos locales.

C'est Larry. Le temps d'un soupir, je dois décider si je demande Tex ou si je raccroche.

— Hé, Larry, c'est Maggie. Comment ça va ?

— On fait aller, er toi ?

— Ça va, ça va, dis-je un peu trop vite.

— Ne quitte pas, je te passe le Texan.

Je mets mes pieds dans l'eau salée, puis m'avance progressivement, et me délecte à la pensée de me trouver seule ici, au clair de lune, à mi-genoux dans l'océan, tandis qu'à l'autre bout du pays, dans une salle de rédaction éclairée au néon, mes collègues tentent de faire entrer un texte à rallonge dans un espace minuscule.

— Comment va la Californienne ? demande Tex.

— Oh, tu sais, je travaille dur. C'est un sale boulot, mais il faut bien que quelqu'un le fasse.

— Tu es où là ?

— Dans l'océan.

— Fais attention aux dents de la mer.

— Ici, les requins tueurs ne se trouvent pas dans la mer, mais dans les studios.

— Je ne connais rien à tout ça, répond Tex, je ne suis qu'un pauvre type de la campagne, tu te souviens ?

— Alors comme ça, tu meurs de faim sans moi ?

— Ouais. Tu veux tout savoir : hier, je suis allé déjeuner avec Justine et elle a laissé la moitié de son assiette.

— Tu as trouvé la parfaite partenaire pour déjeuner. Ça te fait deux repas pour le prix d'un.

— Ensuite, elle m'a traîné à un défilé de mode. Elle voulait un point de vue masculin sur une nouvelle collection.

Hmm, ça donne à réfléchir...

— Alors tu as échangé tes T-shirts de football contre des chemises de soie noire ?

— Non, seulement pour une tenue de soirée, cape noire et écharpe d'aviateur de soie blanche, pourquoi ?

— Je prends le prochain avion pour New York pour voir ça.

— Tu reviens enfin à la raison.

— N'en sois pas si sûr.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu mijotes là-bas ? Je ne sais trop que répondre.

— Eh bien, tu vois, je répands la bonne parole auprès des non-initiés.

— C'est ici que nous avons besoin de ton aide, dit Tex.

— Et pourquoi ça ?

— Justine menace de me mettre des commandos Weight Watchers aux fesses.

— Envoie-la à Paris. Invente un nouveau créateur, un scandale. Les ourlets remontent au nombril.

— Hmm, c'est une idée.

Il a un appel en attente, puis un autre. Il raccroche après un cri du cœur :

— Ne nous oublie pas.

J'appelle Tamara. Elle passe de plus en plus de temps avec Ty — dans son appartement du West Side qui semble avoir été aménagé par un décorateur de la chaîne des sports. Elle lui a parlé de son roman, qu'elle a terminé et envoyé à un grand éditeur. C'est l'histoire de deux femmes, l'une écrivain, l'autre photographe, qui font connaissance dans une clinique d'amaigrissement. Je m'interroge sur l'intrigue amoureuse. Elle pourrait être la même que celle du prochain film de Taylor.

Je glisse le téléphone dans mon sac et me rapproche de la maison. A travers une fenêtre, j'aperçois Taylor — telle une star romantique de l'écran muet. Seul manque le son feutré du piano. Il raconte une histoire. Tout le monde reste suspendu à ses lèvres avant d'éclater en rires hystériques. Il est chez lui dans cette ville, et moi je suis la sans-abri débarquée de nulle part. Je m'éloigne, jette mes chaussures sur la plage et m'avance plus loin dans l'eau. Je relève ma jupe. Le vent qui souffle dans mon dos en gonfle le devant. Je me tourne, et il plaque l'étoffe autour de mes jambes. Grosse... mince. Selon le bon désir de la nature.

Un halo laiteux entoure la pleine lune et dépose une brume sur l'eau couleur d'ardoise. Il fait plus de vingt-cinq degrés ici et en dessous de zéro chez moi. Je veux imprimer cet arrêt dans le temps dans ma mémoire, souvenir d'une parfaite nuit d'hiver en Californie du Sud.

C'est le genre de souvenirs qui me tient lieu de radeau de survie quand je dois affronter les aléas de l'existence. Mon album photo mental recèle les moments les plus bouleversants de mon existence. Un réveil dans les collines texanes, dans les frissons du petit matin, sous un ciel d'un bleu sans limites ; une promenade le long d'une plage déserte sur l'île privée de Palm Island aux Grenadines. Les jardins sophistiqués de la Villa Borghese à Rome, l'air chargé du parfum des fleurs tandis que je me promenais avec un Italien aux cheveux noirs... Des cadeaux, dans le patchwork des souvenirs, des situations où la vie révèle le meilleur d'elle-même et vous sidère de sa beauté pure.

Debout dans l'eau qui s'enroule autour de mes chevilles, je tente d'imprimer dans mon esprit tout ce qui s'offre à ma vue. Quand je serai rentrée, je devrai ranger tout ça dans un recoin de ma mémoire. La situation de Tamara au journal va évoluer. Il va me falloir

trouver quelqu'un d'autre pour m'aider. Ne plus la voir assise à l'entrée de mon bureau tous les jours va me manquer. Je n'aime pas perdre les gens. Mais ce qui arrive à Tamara ne me surprend pas. La vie est tissée de hasards et de coïncidences. Il suffit de s'y montrer réceptif.

Comme le coup de fil de Taylor et les bouleversements qu'il a provoqués. Je ne parle pas que du poids. Ce coup de fil a été le stimulus qui m'a forcée à bouleverser le statu quo de mon existence et à l'améliorer, le coup de pouce nécessaire pour déclencher la volonté de faire mieux, me persuader que je le valais bien, que je me devais de devenir la meilleure des Maggie possibles. Si jamais j'échoue, je saurais que j'ai essayé — j'ai suivi un régime, fait du sport, j'étais prête à me prendre en charge et à me battre plutôt que me lamenter sur mon sort et agiter un drapeau blanc.

Rien que pour cela, je me sens redevable envers Taylor. Et maintenant que je fais du sport, je suis convaincue que rester mince est largement dû à l'activité physique. Voilà un bon sujet pour ma rubrique. Je savoure la dernière bouchée du pâté de crabe et me lèche les doigts.

## Le facteur bougeotte

Vous croyez que vous êtes gros parce que votre dîner faisait le double de celui de votre svelte voisin ? Réfléchissez-y à deux fois. Écoutez ce que j'ai trouvé dans un manuel : il n'existe pas de preuves que les personnes souffrant de surpoids mangent davantage que les personnes de poids normal.

La différence, disent les experts, réside dans l'activité. Les minces bougent davantage. J'appelle ça « le facteur bougeotte ». Une étude récente soutient que les personnes minces augmentent leur activité physique après un repas, comme si instinctivement leur corps combattait la prise de poids.

Alors qu'est-ce qui vous retient ? Mettez la radio pendant que vous préparez le repas et écrasez les patates en dansant au rythme de la musique. Quand vous attendez que votre ordinateur charge un programme, remuez-vous ! Plutôt que de vous faire un plateau-télé, levez-vous durant la pub et allez à la cuisine vous préparer un en-cas. Si vous avez envie de glace pour le dessert, allez en chercher à pied, ne prenez pas la voiture. Bougez... partout... n'importe quand.

Je me retourne et jette un coup d'oeil à la maison. Taylor est-il en train de se faire une ligne de coke dans une chambre retirée ? En compagnie d'un premier rôle féminin quelconque, derrière une porte close ? Rien ne me surprendrait. Il a l'air plutôt relax sur tous les sujets.

Pourquoi ne pas m'inspirer de lui ? Respirer, lâcher cette prise qui m'étouffe. C'est difficile quand on habite New York. Tout le monde semble avoir revêtu une armure et, uniquement préoccupé de sa propre survie, se comporte comme ayant tous les droits. La vie urbaine exige des dons de stratège. Il faut savoir tracer son chemin parmi la foule, au milieu de la circulation, se fermer au bruit, s'adapter à des espaces réduits, se débrouiller en toutes circonstances. Je laisse mon regard errer sur l'eau quand une main sur mon épaule me fait sursauter.

— Oh ! Ce n'est que moi, dit Taylor en déposant un baiser sur le sommet de mon crâne.

Je me retourne brusquement.

— Tu m'as fait peur. Je devais avoir l'esprit ailleurs.

— Tu t'ennuies, n'est-ce pas ? dit-il en enfouissant son nez dans mon épaule.

— Pas du tout, ça va, je ne connais personne, c'est tout. Et puis j'ai rarement l'occasion de me rendre dans des soirées de ce genre. Alors...

— J'aurais dû me rendre compte que tu n'allais pas exactement te sentir comme chez toi, ici, dit-il en glissant un bras autour de ma taille.

Une voix masculine l'appelle de la maison. Malgré le vent, les mots parviennent jusqu'à nous.

— Hé, Mike, reviens, quelqu'un ici a quelque chose d'intéressant pour toi.

Un rire féminin haut perché ponctue la phrase.

— Tu es très demandé.

Il fronçe les sourcils en hochant la tête.

— Je ne crois pas que je vais leur manquer. Ils sont tous à moitié faits de toute façon.

— Où en est ton alchimie sanguine ?

Il fait un geste désinvolte de la main.

— Viens, rentrons à la maison.

« Rentrons à la maison ». Voilà une idée folle. Quand nous atteignons la voiture, un cadeau nous attend, étalé sur le capot : une blonde éplorée, en combinaison de cuir noire, visiblement prête elle aussi à rentrer à la maison avec lui.

— Michaël.

Elle glisse à terre, se presse contre lui. Moi, bien sûr, je reste invisible.

J'observe avec dégoût et sympathie... Super, encore une bimbo extrêmement bien disposée.

— Mélanie chérie, je crois que tu devrais rentrer chez toi, dit-il doucement.

Il m'adresse un regard désespéré.

— Emmène-moi avec toi, Michaël, je veux rentrer avec toi!

— Je te raccompagne à la villa, dit-il en l'enlaçant. Il me lance les clés.

— Prépare-toi à décoller.

Mélanie se pelotonne contre lui tandis qu'ils s'éloignent. Ses paroles hachées flottent jusqu'à moi.

— Souviens-toi, Michaël, comme c'était bon nous deux cette fameuse nuit... Tu te souviens ?

Je démarre la voiture et conduis lentement jusqu'à la villi i Taylor sort à ma rencontre, le bras levé pour se protéger des phares qui l'aveuglent.

— Monte, Taylor. Tu n'es pas en état de conduire.

Il ouvre la portière passager.

— Je ne sais pas sur qui je parie, moi à moitié ivre, ou toi sobre.

J'essuie une trace de poudre blanche sur sa lèvre supérieure.

— Taylor. Il faut que tu te calmes.

Jamais je n'aurais imaginé être séduite par une voiture. Peut-être est-ce une spécialité californienne, quelque chose dans l'air qui vous fait frémir à la vue d'un turbo ? Tout en dirigeant nonchalamment le volant le long de la route qui serpente, je jette un œil à Taylor. Sa tête repose sur l'appuie-tête, ses beaux yeux sont clos. Je m'enquiers d'un air détaché :

— Où est Claire ce soir ?

Il ouvre les yeux et se concentre un moment avant de secouer la tête.

— Elle était de mauvaise humeur, alors elle a accepté une séance de photos à Phœnix. Elle rentre la semaine prochaine.

Il se frotte les yeux. Le cocktail de drogues fait son effet ou bien quelque chose le tracasse ? Je ne sais pas.

— Ecoute, je ne sais pas comment te le dire mais... Claire n'est pas la femme de ma vie. C'est plus un arrangement de commodité, pour moi du moins. Cela signifie probablement davantage pour elle... Je ne sais pas, mais pour moi...

Il hoche la tête.

Etait-ce sa version de : « La femme avec qui je couche ne me comprend pas » ? Je ne sais pas trop quoi dire, alors je conduis en silence jusqu'en haut de la colline où je compose les codes pour ouvrir la grille d'entrée. Je les connais par cœur maintenant. Je rentre la

voiture dans le garage et coupe le contact. Aucun de nous deux ne bouge. Quand je me penche en direction de la porte, il me retient par le bras.

— Attends.

Sa bouche se pose sur la mienne et je m'abandonne à la pression de ses lèvres. Ses doigts massent doucement ma nuque. S'il est aussi doué quand ses mains descendent plus bas... La voiture s'est transformée en sauna. Je me détache de lui pour reprendre mon souffle.

— Nous ne devrions pas... Tu n'es pas dans ton état normal.

— Mmmm.

Il m'embrasse à nouveau.

— Taylor !

Il a l'air surpris.

— Quoi ?

Exaspérée, je ferme les yeux et sors de la voiture. Il me suit jusqu'à la porte de la cuisine. Il s'apprête à l'ouvrir mais interrompt son geste. Tout est silencieux, mais les lumières sont allumées. Il me regarde, indécis, avant d'entrer avec précaution pour découvrir Claire, assise au comptoir de la cuisine, en train de feuilleter l'édition française de Vogue.

— Oh ! Comment se fait-il que tu sois à la maison ? demande Taylor, dessoûlé à la seconde, déployant d'instinct son art consommé de la séduction.

— Tout est allé de travers et les prises de vue ont été annulées. J'ai essayé de t'appeler, mais il n'y avait personne à la maison.

— Zut, soupire-t-il

Il se passe machinalement la main dans les cheveux.

— Zut ! je répète en étouffant tant bien que mal mon fou rire.



Les pages du magazine continuent de défiler. Quelqu'un doit briser ce silence pesant.

— Eh bien, je vous laisse, dis-je. A demain matin. Taylor me lance un regard timide.

— Bonne nuit.

Je grimpe les escaliers, soudain tenaillée par l'envie irrésistible d'arracher une cuticule gênante de mes dents, même si cela doit s'achever dans un flot de sang. J'entre en trombe dans ma chambre, ôte mes chaussures et les fais voler en direction du placard. Lune manque le but et ricoche à travers la fenêtre ouverte. Merde ! Si seulement j'avais laissé cette foutue fenêtre fermée. Maintenant, il va falloir que je descende et que je la cherche dans le jardin. Hors de question de laisser une Manolo en peau de serpent moisir dehors par une nuit humide.

Je m'allonge dans le lit et attends qu'ils aillent se coucher pour descendre sur la pointe des pieds. Mais mes yeux se ferment tout seuls et je m'assoupis.

Je rêve de Tex et Justine pénétrant chez un opticien. Tex tente de trouver une paire à son goût mais Justine se moque de ses choix. Son regard survole les centaines de montures. En une nanoseconde, elle en décroche trois paires et les lui tend.

— Essaie-les.

Avant qu'il n'ait eu le temps de se regarder dans le miroir, elle choisit celles « qu'il doit » prendre. Tex fait un bond en arrière malgré lui.

— Elles coûtent six cents dollars ! Sans les verres.

— Ou le verre teinté, dit-elle.

— Teinté ?

Ensuite, elle le traîne par le bout du nez chez Barneys, et oh, Joseph Abboud.

Il n'a aucune idée de ce qu'elle lui veut.

— Joseph Abboud, répète-t-elle. Tu vas être habillé en Joseph Abboud !

Ils émergent tous les deux de la boutique, croulant sous les sacs remplis de pulls et de vestes de cachemire écossais, de pantalons de gabardine de laine, de chemises en coton des îles et d'une douzaine de cravates de soie, toutes dans les tons d'acajou, rouille, bronze, chamois et beige. Puis ils se rendent à la salle de gym où ils s'entraînent côte à côte.

Il a un corps superbe, et elle, mince comme un fil de fer, est vêtue d'un justaucorps-string.

Je me réveille en sursaut et me souviens d'où je suis.

J'ouvre lentement la porte de la chambre et me glisse sans un bruit en bas. Personne. Ils sont déjà montés ? J'ouvre la porte d'entrée et me dirige sur la pointe des pieds vers l'endroit que j'estime, au jugé, se trouver juste sous mes fenêtres. Je parcours le sol du regard, mais ne vois rien. N'étant pas particulièrement au fait des lois de l'aérodynamique, je n'ai aucune idée de l'endroit où je dois chercher une Manolo volante propulsée deux étages plus bas.

Je m'éloigne de la maison, repoussant des arbustes, enjambant des plantes. C'est bien ma chance d'avoir à fouiller le jardin d'Eden, haie par haie. Pourquoi, au nom du ciel, ne possède-t-il pas un jardin japonais ? Un jardin qui inspire la sérénité, peuplé de sculptures de sable et de pierres polies. Je regarde et regarde encore sans résultat. Elle ne peut pas avoir disparu, à moins que je ne me trouve sur des sables mouvants. Mon orteil heurte quelque chose de dur. L'espace d'une minute, je pense avoir trouvé la chaussure, mais comprends ensuite qu'il s'agit soit d'un serpent à sonnette endormi, soit d'un tuyau d'arrosage. Aucun son, pas de mouvement... La chose est soit un objet inanimé, soit décédée. Je pousse ma recherche et aperçoit soudain près de la maison le talon qui pointe hors du sol. Enfin ! Je fais un pas en avant, me penche pour l'attraper quand un signal d'alarme à crever les tympans me tétanise.

Dieu tout puissant ! Je commence par détalier, puis je me baisse pour me dissimuler, puis tente de nouveau de courir. Très vite, je suis aveuglée par une marée lumineuse qui déferle du ciel sur moi. Je rampe en direction de la maison, paralysée par la peur, persuadée qu'une paire de gros bras musclés va s'emparer de moi et m'aplatir contre le mur de la villa. Que dois-je faire ? Garder les mains en l'air jusqu'à l'arrivée des flics ? Comment on éteint tout ça ? J'ai l'impression d'avoir participé à une tentative d'évasion ratée. Mon cœur bat à en crever ma poitrine.

— Qui est là ?

C'est Taylor. Je lève les yeux et l'aperçois qui se penche par la fenêtre

— Bon sang ! Qui est là ? Je ferme les yeux.

— Ce n'est que moi, Taylor, dis-je d'une petite voix inaudible. Seigneur, ton système d'alarme m'a flanqué une frousse d'enfer.

— Maggie ? Qu'est-ce que tu fabriques dehors à cette heure ? Attends, je descends.

Je reste immobile, le talon aiguille à la main comme si j'agitais un gris-gris pour tenir les esprits malins à distance. Si seulement je pouvais être ailleurs ! J'envisagerais volontiers un séjour dans un site d'essais nucléaires dans le désert du Nevada, l'île de Pâques, n'importe où ! Et pourquoi cette satanée faille de San Andreas ne me donne-t-elle pas un coup de main en déclenchant un tremblement de terre ? Mais je n'ai pas cette chance. Pas une secousse, pas un frémissement. Taylor me rejoint en une minute, Adonis musclé et bronzé vêtu en tout et pour tout d'un caleçon de soie noire.

— Que se passe-t-il ? demande-t-il, perplexe. Qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Je teste la sécurité au sol. Je m'assure que tu es protégé des envahisseurs.

Il ne répond rien.

— C'est ma chaussure, je finis par dire, en la lui mettant sous le nez. Elle m'a échappé je ne sais trop comment et a plongé par la fenêtre.

— Tu n'es vraiment pas ordinaire, chérie...

Il prend ma main pour me guider vers la maison, mais se retourne pour me faire face.

— Viens, dit-il en m'entraînant vers la cabane à outils.

Je le suis dans l'obscurité. Il se penche sur moi et couvre ma bouche de la sienne.

— Ce devrait être fait depuis longtemps, dit-il en laissant glisser sa bouche dans mon cou.

Ses mains tracent les contours de mon corps avec lenteur tandis que je me presse contre lui en gémissant. Il m'étend avec douceur sur un coussin à même le sol. Ma jupe remonte le long de mes cuisses, mon souffle se fait plus court. Je sens sa chaleur contre moi, pressante, exigeante, son corps tendu. Dans une minute, je ne serai plus capable de réagir. Sa main s'insinue à l'Intérieur de mes cuisses... Je m'arrache brutalement à lui.

— Attends... non ! Je ne peux pas ! J'ai l'impression d'être une gamine de seize ans qui se glisse dans le garage sur la pointe des pieds pendant que ses parents dorment à l'étage. Il y a une minute, tu te trouvais là-haut au lit avec Claire, et maintenant, tu te faufiles ici avec moi.

— Et alors ? J'ai envie de toi, dit-il sans s'écarter de moi.

Je le repousse.

— C'est sordide. Je ne peux vraiment pas... en douce... comme ça, dans la... euh... cabane à outils.

Il pose son front sur moi et attend que son souffle se calme.

— D'accord, d'accord, tu as raison. Je fais n'importe quoi.

Il baisse le regard et a un petit sourire timide.

— Donne-moi une minute, d'accord ? Je te raccompagne.

Il se met debout, les yeux fermés. Quand il a rassemblé ses esprits, il m'aide à me lever et m'entraîne à l'intérieur de la maison. Je monte l'escalier derrière lui, en me donnant beaucoup de mal pour ne pas paraître essoufflée. Le souvenir me revient brutalement d'une partie de chat perché endiablée quand j'avais six ans. Une fois devant la porte de ma chambre, j'hésite à le regarder.

— B'soir, dis-je, me glissant à l'intérieur.

Je me déshabille et me couche, mais je reste étendue sans pouvoir dormir. Au lieu de me flatter, l'attention de Taylor me déprime. Une séance de pelotage dans le noir, je ne vois pas comment appeler ça autrement. Il planait et était excité, c'est tout. Je suis l'autre

femme de la maison. Comment me séduire au grand jour ou me couvrir d'attentions ? Quel que soit l'angle sous lequel on envisage les choses, Taylor n'avait pas d'autre choix que l'hypocrisie. Mais est-ce que je l'intéresse vraiment ou ne suis-je qu'une conquête de plus ? Peut-être que la situation l'excite. Peut-être est-il vraiment le salaud sexy qu'il joue à la télé ? Peut-être... Qu'est-ce que ça peut faire ? Je finis par sombrer dans un sommeil troublé.

16.

Quand le téléphone sonne aux petites heures du matin, cela ne me surprend pas. Pour Tamara, la journée est déjà bien entamée. En plus des instantanés de Camby, elle a pris des clichés sur le vif de tout le staff. Wharton renversant son café sur ses genoux à la cafétéria ; Ty lançant du papier chiffonné dans une corbeille comme s'il tentait un panier ; Tex menaçant la cafetière du regard ; Justine étudiant son profil dans la glace des toilettes.

Depuis qu'elle ne se sépare plus de son appareil, Tamara a capturé des tranches de vie. Tout en discutant avec la secrétaire du service comptabilité, elle a gardé l'œil sur les employés ouvrant leur fiche de paie. A la cafétéria, elle a photographié les gens avalant la première bouchée du plat du jour. Cela ne lui a évidemment pas fait gagner un prix de popularité auprès de ses collègues, à part Wharton.

— Montre-moi tes meilleurs clichés, lui répète-t-il à tout bout de champ. J'aimerais voir ce que tu fais.

Apparemment, il ne se formalise pas de figurer dans son fichier.

— Alors le téléphone sonne, me raconte Tamara qui continue de me tenir au courant de tout, et la secrétaire de Wharton me demande de passer le voir, et je me mets à paniquer.

— Pourquoi ?

— Ma première pensée, c'est que c'est à cause de toi, Maggie.

Ça me réveille d'un coup.

— C'est vrai que j'ai beaucoup de cadavres dans mon placard.

— Puis je me suis dit que je passais trop de temps hors du bureau à prendre des photos. Peut-être qu'effectivement, depuis que tu es partie, Maggie, je me relâche un peu, mais quoi ? Il n'y a pas tant de travail que ça quand tu n'es pas là. Alors je monte le voir et sa secrétaire me fait signe d'entrer. Assis derrière son bureau, le grand chef m'accueille en souriant.

— Et après ?

Elle a le chic pour tourner autour du pot.

— Il me dit : « Assieds-toi, Tamara, j'ai ton portfolio sous les yeux. » Il le feuillette et ajoute : « On dirait que ton appareil photo a beaucoup servi ces temps-ci, non ? » A ce moment-là, Maggie, j'étais sûre qu'il allait me virer...

Elle n'a rien à craindre, je suis bien placée pour le savoir.

— ... Puis il dit : « T'es-tu déjà demandé jusqu'où ton talent de photographe pourrait te conduire ? » Alors là, je n'ai plus eu le moindre doute, j'étais virée !

— Qu'est-ce que tu as répondu ?

— Que pour l'instant, je me contentais de m'entraîner en espérant réaliser de bons clichés, mais que je n'avais pas vraiment planifié quoi que ce soit pour l'avenir.

— Bien.

Après, écoute ça, il me dit : « J'ai une proposition à te faire. Depuis un moment, je pense à créer une rubrique photo qui s'appellerait « Zut ! ». Elle consisterait en photos de célébrités prises à l'improviste — comme Ralph Fiennes refermant sa braguette sur Broadway, ou un mannequin de l'agence Ford quittant une boîte très sélect au bras du mari d'une autre. Qu'en penses-tu ? »

— Incroyable ! dis-je. Que lui as-tu répondu ?

— Maggie, je ne réalisais toujours pas qu'il me faisait une offre. J'ai dit : « Les lecteurs adoreraient ça. » Alors il a ajouté : « Tu crois que tu peux y arriver ? »

J'applaudis des deux mains.

— Une sorte de couinement s'est échappé de ma gorge, dit Tamara en riant. « Moi ? » Il m'a regardée et a dit : « Je pensais que c'était évident. »

J'ai les larmes aux yeux mais je ne veux pas qu'elle s'en aperçoive. Je vais pleurer, mais je prie pour résister jusqu'à ce que nous ayons raccroché.

— Alors, qu'as-tu dit ? je demande, faisant semblant de tousser pour justifier ma voix cassée.

— J'ai sauté de mon fauteuil en disant : « Je ne vous décevrai pas. Je le jure. Je passerai chaque seconde de ma vie à prendre des photos. »

— Personne ne mérite plus que toi d'avoir sa chance. Je suis tellement heureuse pour toi que je ne sais pas quoi dire.

Je sais que Tamara est touchée par l'émotion qu'elle perçoit dans mes mots. Sa voix s'adoucit et tremble de quelques trémolos.

— Je peux te dire quelque chose, Maggie ? C'est la première fois de ma vie que je suis récompensée d'avoir travaillé dur. Que je suis jugée sur ce que j'ai fait, pas sur la couleur de ma peau, mon sexe, ou l'école que j'ai fréquentée. Pour une fois, on me donne ma chance, l'opportunité de réussir. Un lancement spatial hors du ghetto. Et sans l'aide de personne. Pas de quotas, pas de marchandage. Une vraie chance !

Je ne l'ai jamais entendue parler ainsi. J'ai les yeux noyés de larmes. Tout ce que je parviens à croasser c'est :

— Je sais, je sais.

Nous en restons là, promettant de nous rappeler le lendemain de la Saint-Valentin.

Noyée par la lumière blanche et crue du petit matin, la chambre ressemble à une photographie surexposée. Pas étonnant qu'il fasse si souvent gris à New York, le soleil fait des heures supplémentaires ici. Temps de rêve ou pas, aujourd'hui, je suis livrée à moi-même. Taylor est au studio. Puis je me souviens que je lui ai promis de lui cuisiner un repas pour la Saint-Valentin.

Mais quoi ? Des œufs ? Des œufs au caviar ou des œufs au saumon ? Les œufs sont les aliments de l'amour, et quel meilleur symbole de la fertilité, de la fécondité ? Ou peut-être simplement une grosse boîte de caviar et des crevettes à la diable ? Ou une bouillabaisse, mais pas trop copieuse. Il faut toujours laisser un homme sur sa faim. J'évite de me demander où ce festin amoureux va nous mener.

Ce sera un grand changement avec la dernière soirée de Saint-Valentin, que j'ai passée seule au lit chez moi avec un livre, dans la chemise de nuit de flanelle de mes seize ans. Juste au moment où je réglais l'alarme du réveil, le téléphone avait sonné.

— Regarde CNN, avait dit Tex. Ils font un reportage sur...

— Le massacre de la Saint-Valentin ?

— Une date affreuse, hein ?

J'avais menti. Une femme a sa fierté.

— Je préfère ne pas en parler.

— Les mecs sont des cons, Maggie... Que s'est-il passé ?

J'avais jugé plus sûr de ne pas m'enfoncer dans le mensonge.

— Il n'y a pas de mots...

Une demi-heure plus tard, il avait débarqué sur mon palier sans crier gare, un ours de peluche rouge presque aussi grand que moi en travers de l'épaule.

— J'ai attrapé une hernie, avait dit Tex, caressant mon visage avec la patte de l'ours.

Je n'avais pas été surprise que son dîner de la Saint-Valentin avec Sharon soit déjà



terminé. En semaine, elle se lève tôt pour son travail, et Tex ne supporte pas le réveil qui sonne à 5 heures.

— Tu vas devoir lui louer un appart pour lui tout seul.

— On peut demander la garde conjointe.

Nous avons achevé la soirée en échangeant des souvenirs de Saint-Valentin autour d'une bouteille de Merlot.

— Il y a deux ans, j'avais invité une fille de chez Goldman Sachs, avait raconté Tex d'un air morose. Dès que nous nous sommes assis à table, j'ai su que c'était une erreur. Elle a commencé par me prévenir qu'il fallait qu'elle soit rentrée à 21 heures.

Tex avait imité sa voix nasillarde :

— ... « Je m'exerce avec mon entraîneur personnel à 4 h 30. A 5 h 30 je suis au bureau où, jusqu'à 10 heures du soir, je mets au point des fusions qui pèsent des millions de dollars entre boîtes de la Silicon Valley. Tu ne peux pas imaginer, Tex... le destin de Microsoft suspendu à des questions de crédibilité... La commission des opérations en bourse empêchant la mise sur le marché des actions de cinq sociétés liées à Internet... L'impact astronomique de ces transactions sur l'économie mondiale... »

— J'étais assis là, avait raconté Tex, hypnotisé par la taille de ses dents — longues, blanches, bombées, les dents d'un prédateur. Elle m'a achevé quand elle m'a dit qu'elle allait avoir trente ans dans trois mois, et que son salaire cette année était presque d'un quart de million de dollars supérieur à celui de l'année passée.

— Alors, tu as commandé le Champagne ?

— Non, je lui ai glissé l'addition.

Je n'ai pas souvenir de beaucoup de Saint-Valentin où le romantisme l'ait disputé à la magie.

— A la fac, lui avais-je raconté à mon tour, une copine m'avait arrangé un rendez-vous avec son cousin de passage. Quand je l'ai vu, je me suis demandé si tous les hommes de Wheeling mesuraient un mètre soixante-cinq et vendaient des assurances ou si c'est moi

qui étais chanceuse.

Tex avait eu un petit sourire.

— Tu devines comment il a engagé la conversation au début du dîner ?

— As-tu une bonne assurance ?

— Exactement. C'était la Saint-Valentin et il essayait de me vendre une assurance-vie. « Et alors vous vendez davantage d'assurances à terme ou d'assurances-vie ? Oh, je vois. Et elles sont transformables ? Vraiment ! » Nous n'avions même pas fini les hors-d'œuvre. Puis il s'est mis à se vanter de la façon dont il faisait des économies en achetant de l'entrecôte au lieu de filet, parce qu'en y mettant le temps, on pouvait l'attendrir au point que personne ne voyait la différence.

Un autre moyen d'économiser consistait à compter le nombre de feuilles de papier toilette qu'il utilisait, mais je n'en avais pas parlé à Tex.

C'était la dernière fois que j'avais accepté un rendez-vous, faute de mieux, surtout à la Saint-Valentin.

Ce n'est pas que je veuille absolument passer une folle nuit à faire l'amour ou crouler sous un romantisme sirupeux, mais j'aimerais me trouver en compagnie de quelqu'un que j'aime bien. Je hais les roses obligatoires, les cœurs de satin remplis de chocolats, et la lingerie de mauvais goût (les hommes se ruinent rarement pour vous offrir de la sublime lingerie française ou italienne — ils n'imaginent même pas qu'il y ait une différence). Ne sachant que faire d'autre, la plupart des mecs succombent aux clichés et au marketing de masse. Ce serait tellement moins pénible s'ils se présentaient simplement avec un superplat acheté chez le traiteur, un bon film, et un sourire vous assurant qu'il n'existe pas d'autre endroit au monde où ils préféreraient se trouver.

Mais aujourd'hui, je me trouve à presque cinq mille kilomètres de chez moi, avec pour mission de concocter un menu torride pour le célibataire le plus sexy de Los Angeles.

Je parcours les allées du supermarché à la recherche des ingrédients de mon menu de la Saint-Valentin. Constaté le traitement qu'on fait subir à nos aliments me donne une idée pour ma prochaine rubrique.

## Les médic-aliments

Pourquoi ne peut-on laisser la nourriture en paix ?

Chaque fois que je me rends au supermarché, je constate que la nourriture a été altérée. On a ajouté du calcium au jus d'orange. Les céréales instantanées sont bourrées de vitamines. Et je lis que bientôt une nouvelle génération d'aliments proposera des médicaments cachés. Vous imaginez des bananes contenant un vaccin contre le choléra ? Du maïs génétiquement transformé pour nous vacciner contre la « turista » ?

Nous avons déjà des aliments génétiquement modifiés pour repousser les insectes, jusqu'où ira cette nouvelle génération d'« agricaments », comme on les surnomme ? Franchement, qu'on traficôte la nature à ce point m'effraie. Quel avenir nous attend ? Devoir passer un coup de fil à la pharmacie du coin avant chaque repas pour s'assurer que notre menu ne comporte aucune contre-indication ?

Je suis en train de touiller une casserole quand Taylor se faufile derrière moi et pose ses mains sur mes hanches.

— Qu'est-ce qui cuit ? demande-t-il en reniflant.

— Le gland d'un cygne.

— Tu peux répéter ?

— Aucune importance...

Je lui tends une cuillère de bouillabaisse, souffle dessus, et la porte à ses lèvres.

— Mmm... Fais de moi ce que tu veux !

Je rougis. Pourvu que ça s'arrête là. Je l'embrasse sur la joue.

— Joyeuse Saint-Valentin, Taylor.

— Toi de même, O'Leary.

Il se hisse sur le comptoir.

— Alors voilà mon menu aphrodisiaque ? Je vais me jeter sur tout ce qui bouge ?

— Possible. Bien sûr, il y a toujours la possibilité d'obtenir le symptôme inverse.

— Je prends le risque.

Je sors la tourte au caviar du réfrigérateur et glisse doucement un couteau entre les tranches — des perles de béluga d'un noir brillant, reposant sur un lit de fromage blanc et d'oeufs. Je coupe une part épaisse pour lui et une fine tranche pour moi.

— J'en coupe une troisième pour... ? Pourquoi je déteste tant prononcer son nom ? Il secoue la tête.

— Elle passe la soirée avec quelqu'un à Beverly Hills ce soir. Elle veut me montrer que...

— J'espère que je n'ai pas fichu la pagaille dans ton couple, surtout que je déguerpis dans quelques jours.

— Tu n'es pas obligée. Reste un peu ici.

Il me fait glisser contre lui.

— Si tu donnais sa chance à LA. ? Qu'en penses-tu ?

— Goûte le caviar.

Je l'observe tandis qu'il prend une bouchée. Les coins de sa bouche se relèvent. J'essuie une minuscule perle apparue sur le côté de sa lèvre avec mon doigt et il l'intercepte pour le lécher.

Je coupe deux parts de plus et nous passons à table, mangeant sans parler. Le sang afflue à mon visage. Comme je déteste ça ! Mon stupide teint pâle d'Irlandaise finit toujours par me trahir. Je l'observe, mais je baisse les yeux dès qu'il croise mon regard. Je suis le

mouvement de ses doigts bronzés portant la fourchette à sa bouche, puis ose à nouveau le regarder dans les yeux.

— C'est bon ?

Il hoche lentement la tête.

C'est devenu un jeu. Qui est le poisson, qui est le pêcheur ? Qu'importe, carpe diem !

Je me lève de table pour remuer le bouillon rouge vermillon, respirant le bouquet des moules, des praires, des coquilles Saint-Jacques, du homard et du poisson qui mijotent. Je dépose la marmite fumante devant nous et en répartis le contenu à la louche dans deux bols avant de servir la salade et le pain français.

— Peut-être devrions-nous simplement la sniffer, dit Taylor. Nous défoncer à son arôme.

— J'aimerais inventer un plat qu'on pourrait respirer au lieu de manger. Tu ne crois pas que je deviendrais le gourou de tous les gourous de la vie saine ? Combler les sens, satisfaire l'estomac, sans manger une miette. On pourrait monter une affaire. Je ferais la cuisine et toi le service. Nous ferions fortune. Je pourrais même écrire le scénario.

Taylor fait mine de me menacer du doigt.

— Attention, si tu commences à imaginer des scénarios, c'est que tu deviens l'une d'entre nous. Bientôt, tu vas te retrouver avec des implants mammaires et des pommettes siliconées.

Il repousse sa chaise d'un air horrifié.

— Et je ne sortirais plus jamais de cet endroit minable.

Il déchire un morceau de pain.

— New York te manquerait. Tu ne te sentiras pas bien ici, n'est-ce pas ?

— A moins que je n'envoie chercher ma Testarosa et mes fourrures, je déclame d'un ton théâtral. Tu sais, à New York je mène une vie somptueuse.

Je regarde autour de moi d'un air faussement dédaigneux.

— Comment une fille comme moi pourrait-elle vivre dans des conditions pareilles ? dis-je, imitant Bette Davis. Quel taudis.

Taylor plante son regard dans le mien.

— Tu as peur de moi, ou tu es simplement hostile ? Je reste silencieuse un moment à fixer la table.

— Les deux.

— Il ne faut pas.

Il lève sa flûte de Champagne, prends une gorgée et m'observe par-dessus le bord du verre.

— Le menu fait son effet, dit-il en soutenant mon regard.

Je souris et avale ma salive sans le faire exprès.

— Dessert ?

Il se contente de sourire, me prend par la main et me guide dans l'escalier. L'instant me semble irréel. Je me suis imaginé encore et encore me dirigeant vers cette chambre que je suis sur le point de découvrir pour la première fois. J'ai l'impression de regarder la bande-annonce d'un film qui ne s'est jamais fait. Je crois voir le lit immense noyé de gris, moi-même étendue dedans, lui sur moi...

Il pousse la porte laquée de blanc et nous voilà dans la chambre plongée dans l'obscurité. En face du lit, un mur de verre, derrière, rien que la nuit éclairée de lumières scintillantes et le jaune pâli de trois quartiers de lune. A la lumière du jour, la vue se précise, comme une photo qu'on développe, pour découvrir un panorama sans fin empli de la lumière du soleil et du bleu de l'océan. Il allume une petite lampe murale en acier, puis s'agenouille pour allumer trois épaisses bougies blanches posées sur un plateau de laque rouge sur la table de nuit. Je fixe ses lèvres quand il souffle l'allumette.

— Viens par là, sex symbol.

Il s'étend à mes côtés, écarte mes cheveux de mon visage, soufflant sur les mèches rebelles.

— Personne ne peut se montrer à la hauteur d'un fantasme.

— Essaie.

Ses doigts courent avec légèreté sur ma robe, ouvrant bouton après bouton, puis laissant glisser le tissu soyeux sur mes hanches. Ses lèvres frôlent mes épaules nues, une main s'insinue dans mon dos. Un effleurement et mon soutien-gorge s'ouvre. Est-ce que cet homme rencontre parfois une difficulté ? Ses lèvres se promènent dans le creux de mes épaules, vers mes seins. Je me laisse aller contre lui en gémissant.

— Qui t'a appris à faire... ça ?

— Ça ?

— Hmm... oui...

— Ou ça ?

— Oui... Oh...

— Et si j'arrête ?

— Je... oh... je te tue...

Sa bouche interrompt son œuvre. De même que ses doigts jouant de l'arpège à la surface de ma culotte.

— Tu ne le feras pas, murmure-t-il.

Mes bras se resserrent autour de son cou mais il se dégage. Dent pour dent. Je tente de nouveau de l'attirer contre moi, mais il résiste. Son visage s'éclaire lentement d'un sourire. J'implore dans un murmure :

— Quoi ?

— Tu as encore envie de balancer tes chaussures par la fenêtre ?

Je lui mords soudainement la lèvre.

— Seulement si tu viens les chercher à quatre pattes avec moi.

— Hmm, intéressant.

Il s'empare de mes chaussures et prend de l'élan avec son bras comme s'il allait les projeter par la fenêtre.

— Taylor... s'il te plaît...

Il me maintient de force contre le lit, agitant d'une main les chaussures au-dessus de mon visage, enserrant de l'autre mes poignets réunis. Je le repousse, bataillant pour les atteindre.

Mais avec un flegme acquis de longue date, il s'étend sur moi, caresse mon oreille de ses lèvres, me tient en haleine. Il presse son corps contre le mien.

— Mets-les, murmure-t-il.

\* \* \*

— Le dîner s'était déroulé à la perfection. A 23 heures, nous étions au lit. Et voilà qu'au milieu de la nuit, j'entends le gémissement.

— Le quoi ?

Je suis maintenant assise dans le lit de Taylor et consulte ma montre. Par bonheur, la sonnerie de mon portable resté dans la chambre au bout du couloir ne l'a pas réveillé. Il est 4 heures du matin et Tamara m'appelle de l'hôpital. Le fait qu'elle murmure dans un combiné à l'autre bout du pays et que je sois à moitié dans le cirage n'arrange pas les choses.

— Le gémissement. J'ai couru jusqu'à la porte de la salle de bains, je l'ai appelé et, Maggie, pas de réponse. Finalement, j'ai entendu cet terrible croassement : « Je suis en



train de mourir... j'ai dû manger un truc. »

Je sais ce qui va suivre.

— Alors il titube hors de la salle de bains avec la tête de quelqu'un à l'agonie et me dit qu'il est en train de se vider. Nous fonçons en bas et sautons dans un taxi, direction les urgences. Là-bas, Ty s'installe sur une chaise, livide et tout faible, et on finit par nous appeler pour lui demander ce qu'il a mangé.

— Les huîtres, dis-je, si bas que je crois qu'elle ne peut pas avoir entendu.

— Oui, dit-elle. Une mauvaise huître. « Nous avons le cas à chaque Saint-Valentin, a dit le docteur en me jetant un regard noir. Pourquoi les gens refusent-ils de comprendre que manger des fruits de mer crus est une idée stupide ? » Maggie, peux-tu imaginer à quel point je me suis sentie coupable ?

— Comment va-t-il maintenant ?

— Il va se remettre, dit Tamara d'une voix lugubre, mais c'est ma faute.

— Ne culpabilise pas, des millions de gens consomment des huîtres, et il se trouve simplement que certaines ne sont pas bonnes.

Je contemple Taylor qui, pour l'instant du moins, continue de dormir. Dieu merci, je ne lui ai pas présenté des huîtres.

J'entends la respiration angoissée de Tamara. Elle me dit être assise dans la salle non fumeurs, face à une femme aux cheveux gris, en chemise de nuit d'hôpital et pantoufles en éponge, reliée à une perfusion mobile.

— Elle est assise juste sous le panneau « Non fumeurs », murmure Tamara. Et le bout rouge de sa cigarette luit comme si elle était radioactive.

Je ne me suis jamais autant félicitée d'être si loin.

C'est la Saint-Valentin, et Tamara se trouve maintenant dans l'endroit le moins romantique de la planète. Pour une raison inconnue, cela nous fait rire toutes les deux.

—Si tu n'es pas assez malade quand tu arrives ici, dit-elle, la vue des gens qui gémissent, qu'on extrait d'ambulances, victimes de crises cardiaques, d'attaques, de blessures par balle — ou d'une malheureuse petite huître — suffiront à te faire tourner de l'œil.

—C'est dingue, dis-je sans pouvoir me retenir de rire.

—Tu sais, Maggie, dans ma vie, j'ai croisé quelques hommes que je peux tout à fait m'imaginer en train d'assassiner. Mais dans mes rêves les plus fous, il ne m'est jamais venu à l'esprit d'utiliser une huître !

—Quel meurtre habile et raffiné. Une bouchée de cette petite bivalve grise, molle, visqueuse, et le tour est joué !

—Mon Dieu, s'écrie Tamara, maintenant au bord de l'hystérie. S'il s'en sort, je ferais tout ce que je peux pour me faire pardonner.

—Tout, dis-je, à part cuisiner.

17.

Toujours peur de moi ? demande Taylor, étendu dans son lit hollywoodien, la tête sur son coude.

La première fois que j'ai entendu parler des lits « taille Hollywood », j'ai cru à une plaisanterie. Puis j'ai découvert que cette taille existait pour de bon. Il s'agit d'une taille supérieure évidemment.

Non, je n'ai pas peur de toi, Taylor, j'ai peur de chaque femme que tu vas rencontrer qui sera plus sexy, plus mince, plus jeune, plus Claire...

— Peur de toi ? C'est toi qui devrais avoir peur de moi, dis-je en enroulant le drap autour de moi. Tu as couché avec une journaliste. Tu prends le risque que ça se trouve dès demain

dans la rubrique des potins.

Je souligne du doigt le renflement de son épaule. Rien que ses bras... Taylor pousse un profond soupir.

—Ce qui est fait est fait. N'insiste pas.

—Je sais que tu n'as pas la cote. Mais ne t'inquiète pas, mon article va faire merveille pour ton image de marque. Tu seras obligé de faire poser des détecteurs à infrarouge juste là.

Par jeu, je trace un X du doigt sur sa poitrine.

— A propos, que va-t-il se passer quand Claire va rentrer ? C'est elle qui va dormir dans la chambre d'amis ? On va jouer aux lits musicaux ? Vais-je être reléguée dans la cabane à outils ? Comment vas-tu te sortir de celle-là, Taylor ?

— En fait, je crois que je vais inviter une fille que je viens juste de rencontrer et vous mettre toutes les deux dans la chambre d'amis, dit-il en passant ses doigts dans mes cheveux. Elle ne ressemble à personne que je connaisse — très séduisante... joliment ronde... supercuisinière... qui ne pense qu'au sexe. Les rondes possèdent une sexualité épanouie, je parie que tu ne savais pas ça.

— Mmm... Dangereux mensonges.

Taylor sourit.

— Je vais parler à Claire dès aujourd'hui, dit-il, redevenu sérieux, et lui dire que...

— Chut. Ne me dis rien...

Que cherche-t-il chez une femme ? Claire n'était peut-être pas la femme de sa vie, mais est-il capable de s'engager avec quiconque ? Lui monogame ? Et même s'il l'était, qui pourrait supporter le déferlement constant de ses fans ? Difficile de mener une existence suspendue à celle d'une star de cinéma dont la carrière s'envole au zénith ou sombre soudain à des profondeurs abyssales, de passer sa vie à se demander avec anxiété combien de temps son prochain film va l'accaparer, ou si c'est sa partenaire féminine qui va l'accaparer.

Non, chéri, je ne vois aucun inconvénient à ce que tu passes trois mois dans la forêt amazonienne avec Kim Basinger pour le tournage d'Adam et Eve, à répéter et tourner les scènes de la procréation. La vraisemblance avant tout !

— Tu es dans la lune, dit-il en approchant son visage du mien. Parle-moi.

— Je rédigeais l'article pour Gala dans ma tête...

J'attire son visage près du mien.

— ... mais j'ai encore quelques détails à vérifier.

Il s'écarte après un léger baiser.

— Tu penses à rentrer chez toi, évidemment.

— A ce moment précis, non, je n'y pense pas.

— Reste. On verra bien ce qui se passera.

— Je ne me sens pas chez moi ici. C'est tellement...

— Quoi ? C'est tellement quoi ? Qu'est-ce que ce putain de New York a de si extraordinaire ?

— Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que chaque fois que j'entends Frank Sinatra chanter New York, New York — et je l'ai entendu cent cinquante fois — j'ai les larmes aux yeux. Quand je croise quelqu'un qui porte un T-shirt « New York for ever », j'ai envie de sourire. Plus j'y passe de temps, plus cette ville dégénère, et elle dégénère ! Et je comprends que je ne peux pas m'en éloigner plus de quelques semaines d'affilée parce qu'elle fait partie de moi. Ce n'est pas une réponse, mais c'est la mienne. Les New-Yorkais forment une grande famille dysfonctionnelle. Tout le monde débloque, alors nous sommes en bonne compagnie. On se sent chez nous.

— Tu n'es pas normale.

— Les personnes normales sont celles qu'on ne connaît pas bien.

Il rit et je souligne son torse de mon doigt.

— J'ai du mal à te croire réel, monsieur la star. Je continue de penser à toi comme au mec sur l'affiche de pub.

— Je ne serai jamais à sa hauteur, Maggie. Face aux fantômes, la réalité ne tient pas la route.

— Ce n'était pas loin...

Mais mon sourire s'évanouit.

— ... peut-être que je veux simplement savoir si tu vas réussir à me convaincre de vivre ici et repartir de zéro pour toi... Bien sûr, si tu te sers de la voiture comme appât...

Tamara me raconte que, chaque jour, elle s'assied au chevet de Ty et regarde la perfusion s'écouler dans son bras sans force, priant pour que tout à coup il se lève, comme ressuscité, rejette les couvertures et rentre chez lui. Mais trois jours ont déjà passé et l'insidieux petit mollusque bivalve n'a toujours pas relâché sa prise.

Le quatrième jour, il commence à montrer signe de vie. Va-t-il devenir végétalien, ou carrément fruitarier, et ne plus se nourrir que de fruits secs et de muesli ? Le pauvre garçon sera-t-il capable un jour de supporter à nouveau la vue d'un fruit de mer ?

Elle a commis l'erreur de lui demander comment il se sentait.

— Comme si j'étais passé sous un bus. J'éprouve un respect nouveau pour la force de la nature.

— Maggie, tu ne peux pas savoir ce que j'ai ressenti. Je lui ai dit que j'aurais préféré que ça m'arrive à moi, pas à lui.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Que quand il sortirait, il me ferait la cuisine et égaliserait le score.

— Il s'en remettra.

— Il a dit qu'il me pardonnait mais n'oublierait pas. A part ça, reprend Tamara d'une voix qui s'éclaire, j'ai fait une superphoto d'une actrice de Broadway sortant d'ici après un lifting, grâce à mes lunettes vision nocturne.

— Tes quoi ?

— Je les ai achetées dans une boutique d'espionnage. J'enregistre sans relever. Prend-elle sa nouvelle rubrique

tellement au sérieux qu'elle en est devenue barjo ?

— Tu ne devineras jamais qui est venu la chercher ?

— Chercher qui ?

— L'actrice au lifting.

— Ne me dis rien. Je ne veux pas savoir. Et si tu ne fais pas attention aux gens que tu photographies, quelqu'un va finir par glisser une mauvaise huître dans ton assiette...

« Bill attend ton retour avec impatience. Ici on voit des photos de Mike Taylor et toi dans les journaux — les lecteurs sont fascinés par tes exploits mais perturbés par le changement de physique — tout le monde demande : "Qu'est-il arrivé à Maggie ? A-t-elle maigri volontairement ? Pour un mec ?

Maggie va-t-elle abandonner ses lecteurs maintenant qu'elle est mince ?" Les questions pleuvent. Avise. »

Ce mail transféré par la secrétaire du journal me laisse perplexe. Il va falloir répondre aux questions des lecteurs mais que leur dire ? Encore plus important, mes espions du service gestion m'ont prévenue que tout ce ramdam faisait augmenter le tirage. Ce qui explique que Wharton m'ait fait suivre une invitation à une dégustation tout-chocolat.

## Question de ghrelin ?

Quand vous suivez l'actualité scientifique d'aussi près que moi, vous approchez de la conclusion que ce n'est qu'une question de temps avant que la science ne confirme ce que vous savez déjà. Aujourd'hui par exemple, l'article en première page du New York Times annonce la découverte d'une hormone apparemment responsable du fait que les obèses ne parviennent pas à maintenir leur perte de poids après un régime. Le nom de cette substance traîtresse est ghrelin. Avant les repas, le taux de ghrelin monte en flèche. Après, il chute. Si vous donnez à quelqu'un une dose de ghrelin, il va littéralement s'empiffrer et manger environ trente pour cent de plus que la normale.

Et voici le pire : les personnes qui ont suivi un régime et perdu du poids sécrètent plus de ghrelin qu'avant leur régime. Quelle conclusion en tirer ? Qu'après un régime, votre corps travaille contre vous, et essaie de vous ramener à votre ancien poids grassouillet ! Parce que votre corps a été conçu pour vous empêcher de mourir de faim en période de famine, et l'une des solutions consiste à ralentir le métabolisme et augmenter l'appétit.

Les nouvelles études dont fait part le Journal de la médecine de Nouvelle-Angleterre, décrivent également comment les obèses ayant subi une gastroplastie sécrètent très peu de cette hormone, ce qui explique qu'ils notent un déclin de leur appétit.

Alors qu'en conclure ? Le ghrelin étant la première hormone stimulatrice de l'appétit dont on découvre qu'elle est produite, non par le cerveau — bien qu'elle agisse dessus — mais par des cellules de l'estomac et de l'intestin grêle supérieur, peut-être de brillants scientifiques vont-ils mettre au point un médicament qui en bloquera la production, coupant ainsi l'appétit ? A l'inverse, l'hormone peut aider à stimuler l'appétit de malades du cancer souffrant d'une perte de poids dramatique. Restez à l'écoute. On n'arrête pas le progrès.

En mon absence, le livre de Tamara a été refusé. C'est l'histoire d'une photographe et de l'auteur d'une rubrique qui décident toutes deux de cesser de s'échiner à maigrir par

leurs propres moyens, et se rendent ensemble dans une clinique d'amaigrissement. Elles luttent ensemble, deviennent très proches, et en ressortent persuadées d'être à tout jamais maîtresses de leurs vies et satisfaites d'elles-mêmes. Tamara a parlé du livre à Ty. Il l'a trouvé encore bancal et lui a conseillé de le revoir avant de l'envoyer de nouveau.

— Il pense que c'est trop simpliste, me dit Tamara.

— Pourquoi ?

— Après avoir quitté la clinique, elles s'associent pour écrire sur les méthodes d'amaigrissement aux Etats-Unis et créent leur propre magazine anti-régime. Elles se trouvent chacune un mec dont elles tombent amoureuses.

— Et alors ?

— Ty trouve qu'elles s'acceptent trop vite, qu'elles ne souffrent pas assez.

— Dans la réalité, c'est vrai, la majorité des gens souffriraient. Mais là, c'est de la fiction.

— Apparemment, comme romancière, je ne suis pas encore au point.

Mais pourquoi devrait-elle faire souffrir ses pauvres héroïnes ? Les femmes ne souffrent pas assez comme ça dans la vie ?

— Il pense que je fais régresser les femmes et que je leur renvoie une image irréaliste.

— Ces femmes maigrissent sans faire de régime, c'est l'essentiel.

— Exactement, dit Tamara. Grâce à leur style de vie... Le livre est un roman d'amour... La réalité n'est pas vendeuse. Je lui ai dit : « Mes héroïnes sont tellement débordées, quand elles créent leur magazine anti-régime, qu'elles ne trouvent plus le temps de manger. » Et quand tu oublies de manger, tu es guérie. Tu n'es plus obsédée par la nourriture.

— Moi, je publierais ton livre. J'ai hâte de le lire.

— Les hommes ne comprennent rien, dit Tamara. A part ça, deux éditeurs ont appelé pour savoir si tu accepterais d'écrire un livre autobiographique.



— Dong.

Je laisse tomber le téléphone, en éclatant de rire.

— Qu'est-ce que ça a de si drôle ? Le marché de l'amaigrissement pèse quarante millions de dollars, Maggie. Peut-être qu'au lieu de te contenter de l'égratigner à coups d'épingle, tu devrais l'utiliser pour construire ton plan épargne retraite.

Mais je ne peux pas m'arrêter de rire.

— Il suffirait que les fans de Taylor l'achètent pour en faire un best-seller.

« Chère mademoiselle Brown,

» Merci de nous avoir confié Nouveaux débuts. Nous l'avons parcouru et l'avons également transmis à un collaborateur qui l'a lu en son entier. Finalement, bien que nous l'ayons trouvé très vivant, nous avons conclu qu'il ne correspondait pas à une priorité chez nous et serait difficile à publier dans de bonnes conditions. Je vous retourne le manuscrit avec tous mes regrets, mais vous remercie de nous avoir donné l'opportunité de le lire. »

Et elle croyait être blindée. Je regarde le fax en secouant la tête. Pauvre Tamara. Elle était tellement convaincue que le livre était bon. Je l'appelle pour compatir.

— On ne peut pas trop se permettre d'avoir une haute opinion de soi-même, parce que la vie a le chic pour vous frapper en pleine figure et vous mettre à terre, me dit Tamara.

J'entends Ty dans le fond.

— Tout le monde se fait rejeter un jour ou l'autre, dit-il. Cela n'a aucune signification. C'est un rite de passage.

— Il a raison, dis-je.

—N'abandonne pas ! crie Ty. Tu sais ce qu'a dit un jour un éditeur à propos de Kon-Tiki ?  
« Qui a envie de lire l'histoire de Scandinaves dingues dérivant sur un radeau au milieu de l'océan ? »

—Maintenant, je sais que j'aime Ty.

—Je me suis livrée entièrement dans ce livre, Maggie. Et tu sais, chaque fois que je le relis, je ne peux plus m'arrêter... C'est vraiment un livre qui ne se lâche pas.

—Ce n'est pas le problème, Tamara. Peut-être qu'il ne correspond tout simplement pas à ce que cet éditeur en particulier recherche en ce moment.

—Cet éditeur en particulier est à l'origine de la moitié des best-sellers actuels.

—Va de l'avant, dis-je à défaut d'autre chose.

—Qu'est-ce que je fais ? Je continue de l'envoyer tous azimuts ?

—Absolument. Le temps qu'il ait fait le tour et que tu aies reçu les réponses, une nouvelle génération d'éditeurs sera née.

—Tu ne crois pas qu'on va se passer le mot à propos d'un manuscrit nul qui circule partout ?

—Ce n'est pas un manuscrit nul. Tu vas peut-être devoir réécrire des passages, mais c'est une bonne histoire.

—Je ne sais pas, dit-elle, semblant soudain abattue. Peut-être que je me berce d'illusions depuis qu'on m'a confié la rubrique. J'ai commencé à penser que j'allais mener une vie différente maintenant, que je ne serais plus jamais rejetée.

—Parfois, on a l'impression qu'après un pas en avant, on en fait deux en arrière. Mais il faut t'accrocher.

—Peut-être qu'écrire, c'est comme maigrir, dit Tamara. Ça marche un temps, mais tu régresses forcément à un moment. Mon succès n'aura été qu'un saut de puce dans une longue série d'échecs.

Ce n'est pas la Tamara que je connais qui parle ainsi.

—Peut-être suis-je incapable d'écrire, dit Tamara. Peut-être est-ce trop dur. Je n'ai pas ce talent, je suis un imposteur.

—Si tu commences à penser ainsi, tu vas paralyser ton talent, dit Ty. N'est-ce pas, Maggie ? hurle-t-il dans le téléphone.

Je déteste les conversations téléphoniques à trois, mais il a raison.

—Oui, je crie. Tout est difficile. Surtout se lancer dans quelque chose de nouveau.

—Mais merde, je ne veux pas passer ma vie à échouer !

—Regarde-moi, dit Ty.

Je l'entends qui s'approche et s'assied près d'elle.

—As-tu déjà échoué auparavant ? demande-t-il.

—Bien sûr !

—Tu es toujours en vie ?

Elle reste silencieuse une minute avant d'éclater de rire..

—Alors tu vois, dit Ty.

—Maggie, il faut que j'y aille, dit Tamara. J'ai une pile de lettres à déchirer.

Je raccroche. Je ne crois pas qu'elle le remarque.

\*\*

C'est ton dernier jour, dit Taylor.

Il enlace ma taille tandis que nous nous dirigeons vers sa voiture.

Je lui jette un regard, puis détourne les yeux. Ce matin, je me suis réveillée sans appétit. Je ne me souviens plus de la dernière fois où cela m'était arrivé. Dans les pires moments, il m'est même arrivé de petit déjeuner de chips et de Coca. Mais aujourd'hui, rien d'autre que ce sentiment de vide.

Il agite les clés sous mon nez.

— Envie de conduire ?

Je fais signe que non. Nous roulons le long de la Pacific Coast Highway. Il a quitté le studio de bonne heure afin que nous puissions passer l'après-midi ensemble. Je fixe l'océan par la vitre, les vagues qui se brisent contre les rochers, miroitant comme des pierres taillées. Le deuxième festin qui s'offrait à mes yeux quand je me réveillais dans son lit. Je baisse la vitre pour respirer l'air frais et salé.

Je hais les adieux — chargés de cette crainte sourde qu'un destin sans pitié est en train de bouleverser votre vie, de vous séparer à tout jamais. L'atmosphère lourde de non-dits. Les adieux d'aéroport sont les pires, surtout depuis le 11 septembre.

Pour alléger mon malaise, je monologue à tort et à travers sur les problèmes d'amaigrissement.

— Consulter une table de poids pour découvrir son poids idéal est absurde. Il existe cinquante tables différentes, certaines prennent en compte la morphologie, le sexe et l'âge, d'autres non. Elles ne font pas de distinction entre l'excès de graisse et le muscle. Tu peux sembler gros mais être muni d'un pourcentage élevé de...

Je me fais mourir d'ennui moi-même, mais impossible de deviner ses pensées. Il semble tout à la conduite. Je m'arrête au milieu d'une phrase pour reprendre mon souffle. Je ne crois pas qu'il s'en aperçoive.

— Voilà. Maintenant tu es un expert. Tu devrais peut-être reprendre la rubrique à ma place.

— Et toi ? Que ferais-tu ? Jouer la comédie ?

— Je ne peux pas jouer la comédie, je ne sais même pas mentir, enfin pas longtemps. Maintenant, mon problème, c'est que mes lecteurs veulent savoir comment j'ai perdu du poids et ce qu'il m'arrive. Beaucoup d'entre eux vont me détester, dorénavant. Mon message va devenir beaucoup plus complexe. Je dois trouver les mots.

— Dis-leur que tu as eu un coup de cœur pour une star de cinéma et que tu as voulu vivre ton fantasme, mais que c'est passé et que tu te rends compte que dans la réalité, les fantasmes éclatent comme des bulles de savon. Mais tu as tout de même décidé de rester mince, et tu te dépêches de réintégrer ta vie new-yorkaise pour ramasser les morceaux.

— Ce n'est pas mon histoire.

— Alors c'est quoi, ton histoire ?

Je hausse les épaules et regarde droit devant moi.

— Alors, qu'est-ce que c'est ? dit-il sans me quitter du regard. Tu vas rapidement avoir des choix à faire, tu sais.

Son visage est si près du mien que je ne bouge pas. Je peux presque sentir la chaleur de sa peau. Je voudrais le toucher, mais je ne le fais pas. Mal à l'aise, je gesticule dans mon siège.

— Peut-être la journaliste new-yorkaise rentre-t-elle chez elle, et avant même que son avion ait atterri, la star de cinéma décide de vivre avec une autre blonde toute en jambes, filiforme, taille trente-six. Ils vivent heureux — puis malheureux — pour l'éternité, jusqu'à ce qu'il en rencontre une encore plus sexy, avec un accent différent et qui fait du trente-quatre. L'actrice « dont on parle », ou peut-être cette fois une cover-girl Scandinave...

— Tu n'as pas une très haute opinion de moi, n'est-ce pas ? Ni de toi-même dans ce cas précis.

Pourquoi je fais ça ? Pourquoi je mets sa loyauté envers moi à l'épreuve. Et pourquoi je me démolis comme ça ?

— Peut-être as-tu raison, dit-il dans un murmure. Ça doit aller avec ma profession.

Aucun de nous deux ne sait quoi ajouter, mais quand il se met à accélérer dans les virages comme s'il voulait graver la trace de ses pneus sur la route, la nervosité me gagne.

— Tu essaies de nous fiche en l'air tous les deux ? Tu crois que ça résoudrait le problème ?

— Non, mais peut-être qu'une ligne de coke si. Tu en veux ?

— Jamais avant le dîner.

— Tu ne te laisses jamais démonter, hein ? Je n'arrive pas à t'atteindre.

Il allume la radio et accélère encore. Je dois crier pour couvrir Aerosmith.

— J'aimerais autant ne pas finir incinérée dans ta voiture. Alors si tu voulais bien ralentir un peu... Non, t'arrêter !

Il n'a pas l'air d'entendre, mais quitte brusquement la route. Je suis projetée en avant et sans la ceinture de sécurité se détendre et me ramener en arrière — je me félicite d'avoir sauté le déjeuner. J'éteins la radio. Le jour où il m'a ramenée chez lui pour la première fois semble si loin. Je n'oublierai jamais comment il s'était arrêté — plus doucement qu'aujourd'hui — pour m'apprendre à conduire avec un levier de vitesse.

— D'accord, filons à Las Vegas. Combien de fois t'a-t-on déjà demandée en mariage ?

Personne ne peut l'accuser d'être fanfaron.

— C'est ce que tu veux, t'enchaîner à un homme pour le reste de tes jours ?

— Je n'y ai jamais pensé de cette façon, mais... à un moment... je suppose qu'on rencontre quelqu'un et... tu ne peux plus imaginer la vie sans lui... Tu n'as pas la sensation de renoncer à quelque chose, ou de perdre quoi que ce soit... juste le contraire.

— Mais ce n'est pas ce que tu ressens aujourd'hui.

— Tout est différent ici pour moi. Je n'ai pas le bon océan en face de moi. Et les prix sur Rodeo Drive commencent à me paraître normaux...

- Je ne connais pas beaucoup de filles qui me font rire, dit-il en me caressant le menton, le sourire aux lèvres. Ça va me manquer.
- Ça fait partie du kit de survie, quand on est enrobée... De toute façon j'ai promis d'assister au mariage de quelqu'un qui compte beaucoup pour moi.
- Envoie-lui un service à fondue en or massif. A mes frais. Elle comprendra.
- II...
- Il, répète-t-il en hochant ostensiblement la tête. Ce n'est pas avec toi qu'« il » se marie, j'espère ?
- Non, idiot. Mais je le connais depuis longtemps...
- Tu l'aimes vraiment bien.
- C'est juste un ami au bureau... Je suis folle de toi, Taylor, mais...
- Ça passera...
- Ne dis pas ça. Simplement, je ne peux pas fuir la réalité. Je dois revenir à ma rubrique, ma vie... Tu comprends ?
- Je ne sais pas, dit-il scandant ses paroles en tapant sur le volant. Je ne suis pas un expert. J'ai survécu à un mauvais mariage et j'ai couché avec un nombre effarant de femmes dont je n'étais pas amoureux...
- Homme facile !
- Exactement. A part mon mariage de trois mois, je n'ai peut-être été follement amoureux qu'une seule fois. Elle avait dix-neuf ans et moi vingt-deux. Mais je l'ai perdue quand elle a déménagé à deux mille kilomètres. Et aujourd'hui, je rencontre Maggie O'Leary de New York, qui ne rentre dans aucun moule et gagne mon cœur en passant par mon estomac. Résultat ?
- Une indigestion ?

— Non, je me fais plaquer pour un...

— Stop...

— Enfin, j'ai un cadeau pour te souhaiter bon voyage.

Il sort de sa poche une petite boîte de velours rouge qu'il dépose sur mes genoux : Cartier. Désarmée, je l'ouvre avec précaution et soulève un pendentif en forme de livre ouvert, accroché à une étincelante chaîne en or. Le dos du livre est incrusté de diamants, tandis que sur la couverture sont gravés les mots Dangereux mensonges. Quand je le retourne, je découvre d'autres mots gravés : Avec tout mon amour, Mike.

— Tu ne me facilites pas les choses, tu sais.

Je ne veux pas qu'il voit mes yeux, mais il les voit quand même. J'ouvre le fermoir, il soulève mes cheveux pour attacher le collier derrière ma nuque, et je frissonne au contact de ses doigts qui taquinent mon cou. Il contemple un instant le bijou, puis se détourne et regarde par la fenêtre.

— Eh bien, il y a un côté positif à toutes choses, dit-il en frappant de nouveau le volant. Au moins, tu ne maltraiteras plus ce fichu levier de vitesse.

— La voiture va me manquer, dis-je en recouvrant sa main de la mienne. Vraiment.

18.

Le 747 en provenance de Los Angeles semble souffrir de coliques. Il descend en piqué, plonge et ricoche dans l'atmosphère. Arrachée à un univers de soleil, je me retrouve livrée au vent du nord.

Je regarde par la fenêtre. Afin de me relaxer et de juguler la nausée et les frissons, j'inspire profondément. Va-t-on s'en sortir ? Pour couronner le tout, j'ai l'impression d'avoir attrapé la grippe. Mère Nature me punit-elle d'avoir quitté Los Angeles ? Pour ajouter à mon malaise, le souvenir du visage de Taylor s'effaçant au fur et à mesure que



j'avance vers la porte d'embarquement me hante.

C'était un bon moment, Maggie.

Non, c'était plus que ça. J'étais en train de quitter le pays des merveilles.

Pas le temps de m'apitoyer sur mon sort, j'ai une rubrique à écrire. Pas le moment de m'offrir un câlin, un remontant, une piqûre. J'aurais au moins besoin d'une injection de curare pour calmer les battements de mon cœur. Je jette un regard mauvais à l'écran de mon ordinateur portable.

Trois faux départs et deux heures de vol plus tard, tout ce que j'ai écrit a atterri dans la corbeille électronique. Mon talent pour l'écriture s'est-il évaporé ? Qu'est-il advenu de ce ton chaleureux, plein de compassion, intime, qui savait toucher les lecteurs ? Maintenant que je suis devenue mince — ou disons plus mince — peut-être suis-je devenue froide, hargneuse, acerbe et insensible ? Je crois voir les lettres de mes lecteurs.

Depuis que tu as perdu du poids, tu as perdu ton âme...

Non, mon âme est toujours là, mais j'ai changé. Les choses n'ont pas évolué comme je l'avais prévu. Je n'aurais jamais imaginé que l'homme-objet de mes fantasmes craquerait pour moi. En fait, je ne m'étais pas préoccupée du tout de ses sentiments à lui. Comme ça fait du bien !

Je triture mon collier. Dangereux mensonges. Mots lourds de sens. J'ai eu la chance rare de fouler les nuages en barbe à papa de l'imagination et de vivre un désir aveugle. Peut-être « aveugle » était-il le mot-clé. Il me rappelle une bande dessinée collée sur le réfrigérateur d'une amie : une princesse est assise, les yeux fermés, à rêver du prince charmant, juste au moment où il passe à cheval devant elle.

Les turbulences se calment et nous entamons la descente. Je reconnais les lumières du quartier de Queens, les eaux grises de Long Island. Je survole du regard Manhattan et repère l'Empire State Building, le pont de la 59e Rue, étincelant, et comme tout New-Yorkais, je suis hantée par l'absence des tours du World Trade Center.

Je cherche le miroitement des piscines et le scintillement de mosaïques turquoise, mais il n'y en a pas. Seulement de hauts bâtiments et des routes où serpentent les voitures. Bouchons sur Cross Island Parkway et Gowanus, la reine des autoroutes. L'avion se

rapproche de plus en plus de la terre et touche enfin le sol dans un bump rassurant. La vitesse, tandis que nous approchons le terminal, me plaque dans mon siège. Des gouttes de pluie grosses comme des larmes frappent la vitre. La moitié nord du ciel s'est transformée en un magma charbonneux.

Je suis de retour à la maison.

Je ferme la sacoche de mon ordinateur portable, attrape mon sac et m'assieds tandis que les autres passagers sortent un à un. Ils avancent comme des automates, tirant des sacs pesants qui heurtent le bord des sièges tandis qu'ils remontent sans se presser l'étroite allée. Quand je me lève, l'avion est presque vide. J'enfile ma veste et, mon sac rebondi à la main, me dirige vers le terminal. J'ai l'impression de ramener un cadavre à la maison.

Je guette la file de taxis et c'est là que je l'aperçois. Avec son mètre quatre-vingt-douze, il culmine toujours au-dessus de la foule. Mais ce Tex-là... a un look ! Terminé le style salle de rédaction. Maintenant, c'est quartier branché. Cheveux lissés, mâchoires soulignées d'un soupçon de barbe blonde, lunettes de soleil à monture d'acier, blouson d'aviateur en cuir vieilli. Le tout avec un air : « J'arrive de Saint-Barth » qui se marie à la perfection avec ses vêtements. Je me demande s'il est allé jusqu'à fréquenter une cabine de bronzage. Je l'examine des pieds à la tête. Serait-il plus svelte ? Quelles mains l'ont remodelé ainsi ? Celle d'une ingénue de l'Institut supérieur de la mode ? Ce ne peut pas être Sharon — elle-même aurait besoin d'un léger relookage. Il me fait signe de la main.

J'hésite un peu avant de répondre et de m'approcher. Accoudé à une rampe, il me sourit d'un air plein d'espoir.

— Qu'as-tu fait de Tex ?

Il pointe son pouce vers le sol.

— Là-dessous, avec l'ancienne Maggie. Je tâte la manche de son blouson.

— Soldes ?

— Tu me sous-estimes.

Sous le blouson, au lieu de son habituelle chemise passe-partout en oxford bleu et de sa cravate banale, il porte un pull de cachemire brun à col roulé. Je palpe le pull.

— Joli. Qu'est-ce qui se passe ici, je pars deux malheureuses semaines et tu te transformes en Richard Gère ?

— Pas de : « Tu es super, Tex ! J'adore ton nouveau look. Tu as maigri. » Seulement : « Qu'est-ce qui se passe ici ? »

Je rectifie :

— D'accord, tu es super, Tex. Je suis impressionnée. Sciée en fait, monsieur Vogue Homme.

— Seigneur, t'es vraiment unique, comme fille !

— Désolée, je reviens de Californie, tu te souviens ? J'ai dû perdre des neurones. Ce sont des débiles là-bas, tu sais ? La fleur symbole de l'Etat, c'est le pavot, un opiacée naturel, tu le crois, toi ?

Il me regarde une minute sans rien dire, puis hoche la tête d'un air désapprobateur.

— Bon, ton attachante personnalité est restée intacte.

— Merci.

Salaud.

Je sais que je ne devrais pas, mais je ne peux pas m'empêcher.

— Bientôt, tu vas m'annoncer que tu as décroché un rôle dans une série télé.

— Non, je suis toujours le rédacteur en chef des infos locales, qui aime son boulot. Je sais qui je suis.

J'ouvre la bouche pour répondre, mais avant que je puisse émettre un son, ses yeux tombent sur mon collier. Il tend la main vers le pendentif, le soulève, le retourne. Durant une fraction de seconde, l'incrédulité se peint sur son visage, puis il secoue la tête en grognant.

J'ai envie de tuer.

— Ne me dis pas que tu as eu une liaison avec ce clown ?

— Pour commencer, dis-je en redressant la tête, ce n'est pas un clown, comme tu le dis avec tant d'esprit. C'est un acteur mondialement célèbre. Et deuxièmement, ce que j'ai fait ou pas ne te regarde absolument pas.

— Tu as raison, dit-il, parlant assez fort pour que les gens autour de nous interrompent leurs conversations pour mieux suivre la nôtre. Tu es complètement libre de bousiller ta vie avec ce nul. Mais si ta chère petite vie privée ne regarde personne, n'en fais pas la promo sur une pancarte autour de ton cou, d'accord ?

Tout le monde autour de nous semble être au spectacle et attend de voir comment finit la pièce.

— C'est loin d'être une pancarte, dis-je de mon air le plus arrogant. C'est un médaillon en or dix-huit carats incrusté de diamants, réalisé sur commande par Cartier. Et tu peux aller te faire foutre !

Je lui arrache violemment mon sac des mains.

— Tu sais quoi ? Je préfère encore prendre un taxi, même kamikaze, plutôt que devoir endurer ta présence une seconde de plus.

— Ça me va tout à fait !

Il hurle maintenant, et les hauts plafonds renvoient l'écho des ondes sonores à travers tout le terminal.

— Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi j'ai perdu mon après-midi pour venir ici.

L'accent du Sud est de retour. Pignouf ! Pourquoi ne retourne-t-il pas dans le trou paumé du Texas dont il vient ? Peut-être parce que là-bas, ils n'ont pas de journaux, seulement des annonces de vente de bétail. Quel culot de m'humilier ainsi.

Je cours sous la pluie battante, balance mon sac sur le siège arrière du premier taxi qui s'arrête et aboie : « Manhattan ! ».

Je claque la porte et deviens immédiatement victime des vapeurs écœurantes diffusées par une bouteille de désodorisant ventousée sur le tableau de bord. Imaginez, réunis dans une même bouteille, les parfums du jasmin, d'un désodorisant pour toilettes, et de pourriture. A parier que les fétides molécules vont s'infiltrer dans les fibres de mes vêtements comme la fumée de cigarette d'un bar plein à craquer. J'ai un haut-le-cœur et baisse la vitre aussi bas que possible, savourant la pluie qui cingle mon visage. Puis je m'enfonce dans mon fauteuil et durant les cinquante minutes que dure la course, j'écoute le chauffeur marmonner dans son portable, persuadée qu'il est en train de manigancer un nouvel attentat terroriste contre ma ville.

Une fois dans l'ascenseur, je frappe sur le bouton de mon étage. Quand je tourne la clé et pénètre dans mon appartement, je le reconnais à peine. Tout me paraît étrange, comme si je réintégrais l'ancienne vie de quelqu'un d'autre. J'ouvre à la volée les fenêtres du salon et contemple la vue, le regard vide. Béton et acier. Non contente de quitter un univers californien baignant dans le soleil, j'ai regagné une ville qui ressemble à une cage d'ascenseur sombre et exposée à tous les vents. J'enlève mes vêtements et les laisse s'empiler sur le sol. En me dirigeant vers ma chambre, je regarde la rangée de plantes sur l'appui de la fenêtre dont ma voisine d'un certain âge avait promis de s'occuper. Les bords noircis des feuilles penchent vers le sol. Même le pauvre cactus, pourtant résistant, semble avoir succombé à la déshydratation. Ma minuscule tentative de jardin new-yorkais a péri en mon absence, privé des quelques pathétiques gouttes d'eau dont il avait besoin pour rester en vie.

Le lendemain matin, je vais pour entrer dans mon bureau quand j'entends le déclic d'un appareil. Photo.

— Je t'ai eue, dit Tamara, tout sourires.

Je souris faiblement. Très vite, les commères s'agglutinent autour de moi.

— Comment était ton élève ? pouffe une secrétaire du service étranger. 20 sur 20 ?

— Alors, il est vraiment comme son personnage dans Vivre et planer ?

Eh bien, il lui arrive de planer.

Je regarde Tamara. Elle comprend que quelque chose cloche, mais nous n'avons pas le temps de parler. Des candidats à son poste attendent de passer un entretien. Je voudrais casser les stéréotypes et embaucher un homme, mais très peu ont postulé. L'un des plus engageants est un superbe apprenti acteur, hélas promis à un refus immédiat.

Dans le même temps, je démantèle mon exposition de photos murales de beaux mecs avec la même solennité que s'ils s'agissaient de brillants candidats aux présidentielles, tombés en disgrâce sans qu'ils en soient responsables. Je fixe le mur vide et en observe les fissures, failles sismiques d'une planète sur le point d'implorer.

— On redécore ? dit Tamara.

— Quoi ?

— Que dirais-tu de quelques mecs vraiment demandés ? dit-elle en me tendant l'affiche des hommes les plus recherchés par le FBI.

Je l'écarté d'un geste.

— Pas par moi.

Je replonge mon nez sur mon bureau, comme en état comateux, parcourant lettre après lettre. Les lecteurs savent tout sur ma perte de poids, mon changement d'image et mon séjour en Californie. Je n'ai pas de vie privée. Maintenant, je sais à quoi ça ressemble de courir devant les taureaux dans les rues de Pampelune. Je tente de me concentrer sur mon article, mais tout ce que j'écris est bon à jeter. Je finis par aboutir à quelque chose.

## Dangereux mensonges

Dans le cours de ma propre existence, j'ai vécu quelques mensonges dangereux. (Ces mots sont maintenant gravés dans mon esprit, il fallait bien que je les case quelque part). Je croyais que je ne tenterais plus jamais de maigrir, ne m'astreindraient plus jamais à l'exercice physique. Mais quand je me suis trouvée projetée par mon travail au cœur d'un univers de célébrités, j'ai décidé d'apporter quelques modifications majeures à mon mode de vie. (Avouer mon faible pour Taylor serait aller un tout petit peu trop loin. Et puis ça ne

les regarde franchement pas).

J'ai commencé à faire trois repas légers par jour. J'ai remplacé le soda, les jus de fruits et l'alcool par de l'eau, et j'ai fait de l'exercice régulièrement. Pour l'instant, je n'ai regagné que deux kilos sur les quinze que j'ai perdus. Vais-je maintenir mon poids ? Qui sait ? La biologie détermine le destin et mes cartes sont truquées.

Mais l'important, c'est que j'ai acquis une nouvelle sensibilité quant à la façon dont cette prédisposition biologique affecte mes choix alimentaires. Ne craignez pas pour autant que je m'interdise les joies de la table — si la nourriture a si bon goût, il y a une raison. Maintenant je considère la nourriture comme une offrande spirituelle. Je ne l'utiliserai plus jamais pour me faire du mal, parce que cela reviendrait à mépriser le cadeau de la vie.

Pour ce qui est de l'exercice physique, qui peut se permettre de s'en passer, alors que de nouvelles études montrent que les souris qui prennent de l'exercice produisent deux fois plus de neurones que les autres ? Rester sédentaire revient à courir à sa perte.

Avant d'appuyer sur la touche envoi, je le transmets à Wharton avec un mot : « J'espère répondre ainsi à toutes les questions. Heureuse d'être de retour, Maggie. »

Il répond aussitôt : « J'aime l'article. Heureux que tu sois de retour. Devrions-nous changer le titre de la rubrique en "Mince alors !" ? »

« Bill, j'ai déjà assez changé. Qu'au moins quelque chose reste pareil. »

Pas de fête à Santa Monica ce soir, ni de rouleaux de printemps au homard ni de perche. A la place, j'ai le choix entre un plat à emporter de crevettes sautées aux brocolis en provenance du Palais de la dynastie Tang et un mélange de tomates, olives noires, laitue et feta dans un container en alu — la salade Parthénon — de chez Nikos.

Je m'arrête au magasin vidéo et passe au crible la section consacrée à Mike Taylor. Je prends Super Détective, puis pars à la recherche de son premier film, L'entraîneur.

— Il est tellement sexy, dit la fille derrière moi à la vue de la vidéo.

Je me retourne. Elle a de longs cheveux raides et porte un Jean moulant avec des bottes à

hauts talons. Une étudiante, peut-être.

— Il paraît qu'il est gay, dis-je en replaçant la cassette sur l'étagère.

— C'est vrai ?

— Incroyable, hein ?

Je prends *Quitter Las Vegas*. A la moitié du film, j'appuie sur « Stop ». Trop déprimant. Je suis rentrée depuis deux jours et aucun signe de Tex. Qu'est-ce qui le ronge ?

Je croyais pourtant bien le connaître, mais il demeure une énigme. Voilà un homme que son travail — mettre de l'ordre dans le chaos des autres, rendre la vie plus claire, plus nette, plus compréhensible, plus concise — reconforte. Et il le fait bien. Quand la lecture d'un article ne coule pas ou reste obscure, des sonneries se déclenchent dans sa tête. C'est un virtuose du langage, de sa clarté, sa subtilité, de toutes les nuances d'humeur et de sens que chaque mot a l'exquis pouvoir d'apporter. Il a besoin de ça pour donner du sens au méli-mélo de l'existence. Mais en dehors de ses performances professionnelles, sa propre vie est-elle modelée avec autant de précision ? Et si ses petits airs avantageux, son autosatisfaction n'étaient qu'une couverture.

Je sens la frustration monter, je perds le contrôle, mais au lieu de me réfugier dans la cuisine et de chercher le réconfort d'un pot de crème glacée, je me dirige vers le placard de la chambre où je range les poids. Sculpter les biceps. Je hisse les poids avec rage, les baisse et les soulève en y mettant toutes mes forces.

Tex aurait dû s'en ouvrir à moi, me dire ce qu'il ressentait, plutôt que de nous traîner dans la boue, Taylor et moi, à la simple vue du pendentif. Peut-être qu'en même temps que sa thèse en raffinement vestimentaire, il prenait des cours du soir de muflerie. Je reviens de Los Angeles, prête à reprendre mon job et mon ancienne vie, et quand je le gratifie de quelques commentaires ironiques sans importance, j'ai droit aux banquises de l'Antarctique.

Je pose les poids, et pense à nouveau à manger. Un expert suggère qu'en cas de fringale, il faut se forcer à attendre cinq minutes avant de faire quoi que ce soit. La fois suivante, vous attendez dix minutes, pour finalement parvenir à attendre une demi-heure avant de toucher à la nourriture. D'après cette théorie, si vous êtes capable de repousser votre prise alimentaire d'une demi-heure, vous êtes aussi capable de réfléchir rationnellement à



votre comportement destructeur et de le contrôler.

En fait, je me saisis d'une poignée de pop-corn soufflé, le saupoudre de faux sel, et me force à aller marcher, faisant le vœu de marcher jusqu'à l'épuisement. Park Avenue est idéale — morne bâtiment après morne bâtiment, aucun d'entre eux n'abritant de traiteurs ou de pizzerias exhalant d'irrésistibles odeurs d'ail rôti. Je rentre à la maison trop épuisée pour manger.

Mais au lever du soleil, c'est fini. Il est temps de remettre le corps au travail pour soulager le mental. Sans prendre la peine de m'habiller, je saute à bord de M. Eddy dans ma chemise de nuit usée de flanelle rose, et entreprends de glisser en rythme. Cela m'apaise, comme un bercement. Après une douche et une tasse de café, torréfaction française, je pars pour le bureau.

Je travaille jusqu'au déjeuner, puis je rejoins Tamara à son bureau, m'empare d'un Milky Way et le dévore. Tamara accuse le coup en silence.

— Je peux emprunter tes chaussures ? je lui demande.

— Mes chaussures.

Elle répète mes paroles comme une constatation plutôt qu'une question.

— Mes Manolo sont chez le cordonnier. J'ai besoin de me grandir.

Elle me regarde d'un drôle d'air tandis que je les enfle.

— Tu sors ?

— Jusqu'à la salle de rédaction.

J'ignore le coup d'œil qu'elle me jette. Tête haute, épaules en arrière, yeux écarquillés, je remonte à longues enjambées la large allée centrale. L'adrénaline afflue dans mes veines, un courant puissant électrifie mon sang et me transforme en Vésuve ambulante. Les yeux fixés sur le bureau des infos locales, j'avance délibérément, ne m'arrêtant qu'à quelques centimètres de l'épaule de Tex, et j'attends. Les secondes passent. Rien.

Suis-je invisible ? Apparemment. Je respire un grand coup et décide de donner vie à mon

fantôme. Je me penche vers Tex et le surprends de ma voix calme, à peine un ton au-dessus d'un murmure glacial.

— Alors tu m'ignores ? C'est ça ?

Il continue de taper, comme si de rien n'était. Je suis sur le point de désosser son ordinateur. En une nanoseconde, une rage incontrôlable me saisit, mes mains se crispent en poings serrés. Je résiste à l'impulsion de lui envoyer un coup de poing. Je suis une lady. Je crie :

— Je veux juste te faire savoir, Tex Ramsey, que j'ai quitté un coup d'enfer, un homme aux abdos si durs qu'un missile ne parviendrait pas à y faire un trou, pour revenir ici, assister à ton mariage, tu le sais ? encore que je n'arrive pas à comprendre comment une femme saine d'esprit peut se résoudre à t'épouser, toi, si ingrat ! Alors je ne te conseille vraiment, vraiment pas de m'ignorer.

Un silence de mort tombe sur la salle de rédaction. Tout le monde me regarde. Tex se résout à éteindre son écran et me jette un coup d'œil par-dessus son épaule, l'air vaguement ennuyé.

— Voudrais-tu la boucler, s'il te plaît ?

Il se lève, survole la salle du regard, et s'adresse à la mer de visages pétrifiés qui nous fixent.

— On essaie de faire un journal, ici, dit-il avec un petit sourire narquois agaçant au possible. Le bouclage approche. Tout le monde peut-il se remettre au travail ?

Tous les yeux se baissent instantanément.

Il m'attrape par le bras, comme un policier s'emparant d'une détenue n'ayant pas tenu ses engagements de liberté conditionnelle, et me traîne dans son bureau aux murs de verre dont il ferme la porte derrière lui. Il s'appuie contre son bureau, bras croisés sur la poitrine, et me détaille avec une froideur étudiée en me désignant le canapé d'un geste du menton.

— Assieds-toi.

Il m'observe une minute sans rien dire, puis hoche légèrement la tête.

— Tu veux devenir une parodie de toi-même et courir à Los Angeles pour coucher avec des stars de cinéma ? Vas-y ! Joue les modèles de Play-boy, conduis-toi comme une de ces fans en folie de People magazine — je m'en fous. Mais ne t'attends pas à ce que j'applaudisse quand je te vois éblouie par la vie hollywoodienne et te ridiculiser à outrance pendant un soi-disant contrat professionnel. Ta véritable erreur a été de revenir, parce que, quoi qu'il te manque dans ta vie, il est clair que tu ne le trouves pas ici. Maintenant, si tu veux bien m'excuser, j'ai un journal à sortir.

Un courant d'air me balaye tandis qu'il sort.

Je reste là, médusée, immobile, avant de lever les yeux, consciente que cinquante paires d'yeux m'observent à travers le mur de verre. Je me lève, tête haute, et me dirige vers la sortie, tout en laissant délibérément un bras ballant percuter une chope de bière géante « Université du Texas », l'envoyer s'écraser au sol et éclater, projetant stylos et crayons dans les airs comme une mitrailleuse. Ne cherche pas de noises au Texas, hein ?

19.

— Tu dois te demander d'où j'appelle.

— D'où appelles-tu ? demande Tamara.

— Du dessus de la Pennsylvanie, je pense.

— Quoi ? Tu es dans un avion ?

— Sinon comment serais-je au-dessus de la Pennsylvanie ?

— Et ton job, Maggie ?

C'est la dernière chose à laquelle je pense en ce moment. Tout ce que je sais, c'est qu'il fallait que je parte du bureau, de Manhattan, de New York. Tamara doit avoir un mal fou à gérer les coups de fil et à se débarrasser de toutes les personnes lancées à mes trousses. Mais quand j'ai décidé de prendre la fuite à mon retour de la salle de rédaction, c'était bien le cadet de mes soucis.

— Et la rubrique ? dit Tamara, avec cette intonation étrange dont les téléphones des avions dotent toutes les voix.

— Je ne laisse pas tomber, je crie. Tu recevras la rubrique... Il fallait que je voie Taylor, c'est compliqué, je ne peux pas t'expliquer maintenant, mais je dois y réfléchir là-bas. C'était une erreur de partir... C'est évident maintenant.

— Taylor ? Maggie..., je ne sais pas quoi dire.

— Dis que tu es d'accord pour me couvrir. Je t'enverrai les articles. Je dois te laisser, Tamara... Tu es la seule qui va me manquer. A plus tard.

— Attends..., crie-t-elle, je n'ai pas eu... Qu'est-ce que... dire à Wharton ?

Mais ses paroles se noient dans les grésillements.

Après avoir raccroché, je m'enfonce dans mon siège et me tâte le pouls. Mon cœur bat à toute vitesse. Nerfs à vif ? Manque de sommeil ? Ou les vibrations de l'avion ? J'appelle l'hôtesse, commande un café, puis le renvoie d'un geste quand on me l'apporte. Ce dont j'ai besoin, ce n'est pas de caféine, mais d'un Xanax. Je fouille dans la poche extérieure de mon sac à la recherche de la petite bouteille de plastique brun. J'ai un mal fou à coordonner la délicate manœuvre — appuyer sur le bouchon et le dévisser simultanément. Pour en empêcher l'ouverture par les enfants ? Pour en empêcher l'ouverture par quiconque, oui. Mes mains tremblantes finissent par récupérer l'un des précieux petits cachets blancs et ovales. D'habitude, la moitié d'un me suffit, mais pas aujourd'hui. J'en avale un entier, puis un deuxième.

Je repasse la scène de la salle de rédaction encore et encore dans ma tête, et chaque fois la fureur me reprend. Quel culot de m'humilier en faisant comme si je n'existais pas ! Et ensuite, après m'avoir réduite à me donner en spectacle, à hurler de toute la force de mes poumons comme une harpie déchaînée, me prendre de haut, me traîner froidement dans son bureau avant de m'y abandonner, tout ça parce qu'il désapprouve le choix de mon

amant. Est-ce que cet abruti texan à l'ego monumental se place au même niveau que Mike Taylor ?

Et puis, qui est-il pour me juger ? Si j'avais dû critiquer toutes les nanas avec qui il a couché, l'énergie déployée par mes mâchoires aurait suffi à me faire maigrir. Quand je pense à tout ce que je lui ai confié. Les minidépenses pendant lesquelles je l'appelais pour lui demander si je trouverais un jour le bonheur... J'ai envie de rentrer sous terre quand je me souviens que je lui ai confié ma peur de ne jamais rencontrer quelqu'un. De vieillir dans mon deux pièces, seule dans mon grand lit, à lire encore *Cosmopolitan* à quarante ou cinquante ans (Comment le mettre dans votre lit et le garder !). De me rajeunir de cinq ans, et me maigrir de bien plus (Allez, tout le monde fait ça !) chaque fois que j'entamais une relation prometteuse sur Internet.

A cette époque, nous avions des conversations très personnelles, mais maintenant, j'enrage de lui avoir donné toute ma confiance, et m'être ainsi livrée à lui. Et lui restait assis là, à m'écouter, comme un grand frère. Sauf la fois où je me suis plainte d'un type qui m'avait posé un lapin. Il avait bondi.

— Où habite-t-il ?

— Pourquoi ?

— Je vais lui casser la figure.

Parfois il me donnait son avis, mais le plus souvent, il se contentait d'offrir sa présence rassurante. Je faisais pareil avec lui. Mais récemment, Sharon est entrée dans sa vie. Même quand je comprenais qu'ils avaient dû se disputer, il préférait ne pas en parler. Les hommes sont comme ça... Ils ne décrochent pas le téléphone pour parler à un ami.

Aujourd'hui — quelle plaie ! —, je vais être la risée du journal. La seule solution consiste à ne jamais y retourner. Comment pourrais-je revenir la tête haute ? Je ne veux plus jamais me trouver face à ce salaud. Que le journal sombre et lui avec ! Je vais vendre mes articles dans les agences de presse, je survivrai.

Le Xanax commence à faire effet, c'est déjà ça. Je le sens qui s'infiltrer dans mon sang, m'apaise, me calme, tel un sommeil liquide imprégnant tout mon être. L'opium version années 2000. J'imagine Taylor m'attendant à l'aéroport à mon arrivée... Son visage superbe, son torse sculpté, musclé, sa façon de m'enlacer. Je me revois au lit avec lui,

dans ses bras... la maison... les jardins. Il me reprendra, prendra soin de moi, me donnera tout ce que je désire. Je serai heureuse avec lui. Il est fort, célèbre, m'accepte telle que je suis. Il ne me rejettera jamais, il m'aidera. New York, c'est fini... Et je serai heureuse... enfin ! Mes paupières papillonnent tandis que je sombre dans un univers cotonneux, hypnotique. Je voudrais dormir pour toujours.

Je ne saurais dire depuis combien de temps l'hôtesse me tape sur l'épaule. Dans mon rêve, quelqu'un murmurait :

— Mademoiselle, mademoiselle...

J'étais perdue, immobile, il y avait des jardins, le Pacifique bleu, et, quelque part en toile de fond, un projecteur de cinéma...

— Nous avons atterri.

— Je me suis assoupie... Je...

— Vous allez bien ? Vous paraissez un peu pâle.

— Ça va... Juste un peu fatiguée...

Je cherche mon poudrier dans mon sac et étudie mon visage. Cadavre chic. J'applique un peu de blush, puis davantage, puis m'interromps et efface tout. Où avais-je la tête ? Les visages pleins n'ont pas besoin d'être d'accentués par du blush, je le sais, pourtant. Je passe au rouge à lèvres, ajoute du mascara et me pince les joues. Réveille-toi ! Pourquoi pas ? Le soleil brille. Je parviens à me lever et balance mon sac sur mon épaule. Un dernier coup d'œil alentour et je remonte l'allée.

C'est tellement bizarre d'être de retour. Vais-je lui tomber dans les bras comme si de rien n'était ? De quoi allons-nous parler ? Où vais-je dormir ? Claire est-elle partie pour de bon ? Je ne la déteste pas. Je le voulais au début, mais je n'ai pas pu. Comment aurais-je pu ? Il n'y avait pas grand chose à détester, vraiment. Cette fille n'a d'enviable que son apparence extérieure. Un top model malheureux, diplômé ès boulimie, amoureuse d'un type qui ne la paie pas de retour. Elle a un physique, rien de plus. Qu'y a-t-il à envier ? Comment s'est passée ta journée, Claire ? La lumière était bonne ? Combien de pellicules a fait le photographe ? Ton rouge à lèvres était-il corail ? Rose ?

Ma tête fonctionne par à-coups. J'essaie de rester éveillée, de comprendre ce qui se passe, mais mon corps est plombé, absent, et préfère flotter. Le soleil m'aveugle, alors je tente les lunettes. Si seulement je pouvais me rasseoir, me reposer. Je ne vois pas Taylor. Où est-il ? Il ne peut même pas être à l'heure pour venir me chercher ? Je pense à la bande dessinée sur mon réfrigérateur — un couple de mariés sortant de l'église. La mariée se tourne vers le marié : « Tu sais, tu commences vraiment à me taper sur les nerfs. »

Je me dirige vers la file des voitures qui attendent, zigzague devant une Jaguar bleu nuit, puis m'écarte pour éviter une Range Rover rouge qui freine dans un crissement de pneus.

C'est alors que je repère dans le lointain le T-shirt avec le logo Vivre et planer. Celui qui l'a inspiré le porte, bien entendu. La silhouette décontractée et le visage bronzé s'animent quand il me sourit.

Je m'avance vers lui, mais le poids de mon sac me fait tordre la cheville.

-Zut!

J'oscille, manque m'étaler et me rattrape in extremis. Ce n'était pas prévu au programme. Il se précipite pour m'aider.

— Aujourd'hui, je t'ai reconnue.

Encore une impression de déjà-vu.

Il prend mon visage dans ses mains.

— Ça va ? demande-t-il en me scrutant attentivement.

— Vaguement shootée aux tranquillisants, mais à part ça, super, dis-je pour donner le ton. Je n'ai pas beaucoup dormi durant les dernières vingt-quatre heures, alors un — non, deux — malheureux petits Xanax m'ont fait l'effet d'une grenade.

Il me guide à sa voiture, fourre mon sac dans le coffre et m'ouvre la porte.

— Bon, oublie la pharmacopée, assieds-toi et profite de la course.

Je ne suis pas du genre à agir par impulsion. Personne jamais ne me décrirait comme écervelée. Plutôt comme posée. Sensée. Je suis du genre à faire des listes. J'utilise des blocs de sténo et je numérote chaque chose par ordre d'importance. J'ai toute une collection de Stabilo, pour surligner les priorités de vert néon ou orange glace à l'eau. Je possède également des filofaxs, avec à l'intérieur des cartes dans des pochettes plastique, des listes de choses à faire, des plans de métro, des répertoires de rues et d'indicatifs téléphoniques. Je fais des recherches. Pour chaque nouvelle théorie dont je fais état dans le journal, je vérifie méthodiquement les diverses sources. Les rectificatifs concernent rarement, pour ne pas dire jamais, des inexactitudes relevées dans ma rubrique. Ou alors elles sont dues à des amputations éclair, pratiquées par des correcteurs en plein bouclage qui, dans la panique, se trompent. Mes textes sont lus par des millions de lecteurs, les sujets que je traite sont douloureusement familiers à tant d'entre eux que je ne peux pas me permettre de bâcler. Je pourrais provoquer des dommages corporels. Alors je mets un point d'honneur à appliquer cette vieille règle du journalisme : si ta mère te dit qu'elle t'aime, vérifie. Et je prends le temps de donner ce dernier coup de fil. Je suis consciencieuse, méthodique.

Alors, comment une personne telle que moi qui d'habitude porte des Nike tous les jours, et des vestes noires plutôt que des blanches qui se tachent trop facilement, comment cette personne a-t-elle pu embarquer dans un avion sans se préoccuper des attentats terroristes, des détournements, des pannes de moteur ou tout simplement du prix obscène d'un billet acheté au dernier moment ? Peut-être Maggie la bûcheuse, la prévisible Maggie, appartient-elle au passé ? La nouvelle Maggie va se libérer de toutes ces entraves. A partir d'aujourd'hui, je ne me soucie plus de rien, j'envoie tout au diable. Je vais vivre selon ma fantaisie, aller où mon caprice m'emporte.

Taylor m'observe.

— Hé, Ho ! Tu es à des années de lumière d'ici.

— Non, je suis là, dis-je en caressant son épaule musclée.

Quelle meilleure preuve d'être éveillée ?

— Laisse-moi deviner. Tu t'interroges de nouveau sur ta vie ?

— C'est l'aéroport Madame Soleil ? Les chauffeurs de taxi jouent les voyants et lisent dans les boules de cristal ?



— Exactement. Voilà ce qui se passe en ce moment. Les dernières vingt-quatre heures de ton existence défilent dans ta tête et tu te demandes ce que tu fous ici.

— Merci, mais j'ai une psy pour ça.

— Tu veux mon avis ? Profitons de l'instant ? C'est tout ce qui nous appartient.

— Et aujourd'hui est le premier jour du reste de ma vie.

Je ferme les yeux. Je me détourne et fixe la vitre.

Il arrête la voiture sur le bas-côté et reste là, à regarder droit devant lui. Lentement, il se tourne vers moi.

— Où allons-nous comme ça, Maggie ?

Sans m'en rendre compte, je porte la main à ma bouche comme une gamine pour arracher une rognure d'ongle. Sauf que celle-là se trouve au bout d'un ongle parfaitement manucure de rouge vermillon. Pourquoi tombe-t-on toujours sur un petit bout qui résiste et défie tous vos efforts d'arracher le tout ?

Je me rapproche de lui et soulève légèrement ses lunettes de soleil pour scruter son regard.

— Je ne sais pas, Taylor.

Son expression s'adoucit et son visage s'éclaire d'un sourire.

— Ma maison va-t-elle devenir un refuge pour journalistes fugueuses ?

— Hmm... Un refuge où tu héberges les âmes perdues jusqu'à ce que quelqu'un vienne les réclamer pour leur offrir un véritable foyer.

Il secoue la tête d'un air désespéré.

— Tu es dans un drôle d'état, chérie.

—Cesse de tourner autour du pot, Taylor. Crache le morceau. Dis-moi ce qui te tracasse.

20.

En cette fin d'après-midi, la plage déserte nous appartient. Nous buvons du Champagne, enveloppés dans une couverture. Une chance qu'il ait gardé une bouteille dans le coffre. Nous n'avons pas de verres, alors nous nous passons la bouteille.

— Je n'avais jamais bu du Champagne au goulot.

— C'est la meilleure méthode pour se soûler.

— C'est ce que tu essaies de faire ?

Il hausse les épaules.

— Ça aide à franchir les frontières de la réalité. Comme le sérum de vérité français, dit-il en portant la bouteille à ses lèvres. Tu commences à raconter ce qui te passe par la tête, mais comme tu parles en français, personne n'a la moindre idée de ce que tu racontes.

J'ai l'impression que c'est la chose la plus drôle que j'ai jamais entendue. Je ris si fort que les larmes envahissent mes yeux. Taylor se penche sur moi et les essuie. Nous nous blottissons sous la couverture, ivres.

— Nous ne pouvons pas conduire dans cet état.

— Faisons une sieste ici, dit-il d'une voix pâteuse.

Je me rapproche de lui, et ne vois même pas le coucher de soleil. Quand je me réveille, encore un peu dans le brouillard, il est 1 heure du matin et un vent frais souffle. Je m'étends sur le dos et me laisse aller au bruit réconfortant de l'eau frappant le sable. Taylor est lové en position fœtale et dort à poings fermés. J'ai la sensation de me trouver

dans un paysage lunaire, loin de toute civilisation.

— Taylor, je murmure. Il faut partir. Il est tard.

Je lui donne un petit coup de coude, sans résultat.

— Taylor.

Il ouvre un œil et consulte sa montre.

— J'étais dans un état comateux, dit-il en se frottant les yeux. Pas habitué au grand air.

Nous nous hissons péniblement debout, et, traînant la couverture et la bouteille vide, nous titubons dans le noir jusqu'aux emplacements parking.

— Je l'ai laissée par là, non ? dit-il en se grattant la tête. Personne n'a un sens de l'orientation pire que le mien.

Quand mon instinct me dit d'aller à gauche, je pars dans le sens opposé, et la plupart du temps, j'ai raison.

— Il me semble, dis-je, elle doit être un peu plus loin.

Nous marchons encore quelques dizaines de mètres, en

évitant de nous regarder. Nous marchons encore, jusqu'au bout du parking, l'océan d'un côté et l'autoroute de l'autre. Pas une voiture en vue. Nous nous regardons sans rien dire. Impossible de rentrer à la maison.

C'est une chose de perdre sa voiture, c'en est une autre de perdre son identité. Celui qui avait la voiture avait aussi la carte grise, le portefeuille de Taylor, son permis de conduire, de l'argent, des cartes de crédit et son portable. Il ne lui reste en poche qu'un Kleenex usagé et trente-cinq cents.

— Super, grommelle-t-il.

Quand un homme est furieux, je préfère me taire. Heureusement, j'ai gardé avec moi mon sac qui contient mon téléphone et un peu d'argent. Je le lui tends.

— Appelle-la police, dis-je, dans l'espoir de ne pas avoir à rentrer à la maison à pied.

Quelle idée ai-je eue de porter des talons hauts ? Il secoue la tête.

— Nous avons tous les deux des têtes de déterrés, on dirait que nous campons ici depuis une semaine, ce n'est pas le meilleur moment de signaler un vol. Laisse-moi voir si mon agent est dans le secteur. Son agent est à New York.

— Merde, marmonne-t-il.

Enervé, il compose un autre numéro et attend tandis que ça sonne.

— Merde !

Puis un autre, et encore un autre.

Au huitième appel, notre situation m'apparaît soudain du plus haut comique. J'éclate de rire sans plus pouvoir m'arrêter.

— Je suis heureux que tu trouves la situation hilarante, chérie. Je dois être au studio à l'aube.

— Je suis désolée, mais c'est tellement surréaliste. Prends un peu de recul...

J'englobe le paysage d'un geste large.

— De l'eau, de l'eau partout, et pas une goutte à boire. Nous sommes à la mer au sens propre.

Je ris encore plus fort.

— Je ne te suis pas, dit-il en s'emparant de nouveau du téléphone.

J'attends tandis que le téléphone sonne jusqu'à ce qu'une douce voix féminine réponde.

— Nicole ? C'est Mike... Je vais bien, chérie, oui. Je sais qu'il est 2 heures du matin. Ecoute, j'ai besoin que tu me rendes service...

Il est des moments où l'on aurait besoin d'une bonne poignée de cookies pour se remonter le moral. Et d'autres où le paquet entier ne suffirait pas.

Nicole Cervantes est une bombe sexuelle brésilienne à peine sortie de l'enfance, rousse et nantie d'une poitrine imposante. Hollywood s'est entiché d'elle au premier coup d'œil, et en quelques mois elle avait décroché un contrat à plusieurs zéros chez Miramax. Quelque part en cours de route, son numéro de téléphone était devenu l'un de ceux que Taylor connaissait par cœur.

— C'est juste une amie, dit-il en réponse à ma question.

Le mot abominé. Sa réponse marque la fin de la conversation. Assise sur le bas-côté, j'enserme mes genoux de mes bras, me demandant quel genre de voiture conduit la fille d'Ipanema. La réponse déboule dans un nuage de poussière au détour d'un virage et s'arrête dans un crissement à faire se dresser les cheveux sur la tête. Elle est au volant d'une Mercedes rouge pompier à l'intérieur de cuir blanc.

— Montez, crie-t-elle. Je ne peux pas sortir, je ne suis pas habillée.

Où est Tamara quand j'ai besoin d'elle ? Taylor m'offre le siège à l'avant, mais je refuse d'un signe de tête et monte à l'arrière.

— C'est bien parce que c'est toi..., dit Nicole, envoyant valser son sac orange Hermès à l'arrière du véhicule, ratant ma cuisse de peu. J'étais sur le point d'aller me coucher.

Elle prend Taylor par la nuque et l'attire à elle, effleurant sa bouche de la sienne.

— Hmm, dit-elle en passant sa langue sur ses lèvres. Elle met le contact un instant plus tard.

— Merci de nous avoir sauvés, dit Taylor en lui tapotant l'épaule. Ma voiture a disparu.

Il se retourne pour me présenter. Nicole hoche la tête machinalement sans même se retourner.

— Chez toi ?

— Merci, s'empresse-t-il d'acquiescer.

Je croise les jambes et regarde par la fenêtre. Cet homme connaît-il une seule femme normale, à part moi ? Sa vie ressemble à un défilé de mode pour Victoria's Secret. Je suis furieuse d'être en colère. Pourquoi ces bimbos réveillent-elles toujours le pire de moi-même ? Dix ans de psychothérapie réduits à néant, sans laisser aucune trace. J'étais de retour au lycée à regarder les majorettes s'entraîner pendant que je me cachais au dernier rang du cours de gym.

En haut de la colline, Taylor saute du véhicule et tape le code. Depuis le siège arrière, j'observe Nicole. Est-ce un effet de mon imagination où son peignoir nid-d'abeilles a-t-il glissé de quelques centimètres sur son épaule ? Je discerne un petit tatouage en forme de cœur, puis suis des yeux le drapé du peignoir et remarque qu'il réussit difficilement à couvrir ses cuisses. Mon Dieu, que je déteste ça. Je me remets à contempler le paysage. Taylor disserte sur le casting de son nouveau film qui doit avoir quelque chose de drôle car Nicole éclate d'un rire rauque et profond. Je presse le doigt sur le bouton afin de baisser la vitre aussi bas que possible.

Arrivés devant la maison, je descends la première. Taylor s'attarde un instant, se tourne vers Nicole.

— Je te remercie vraiment. Je te revaudrai ça.

Seigneur, file-lui vingt dollars !

— Je te le rappellerai, répond Nicole, le dévorant d'un regard plein de promesses.

Je me dirige vers la maison. Je ferais bien de m'y habituer.

Devrais-je appeler le bureau ? Il serait temps. Je soulève le combiné et le tiens contre ma poitrine, le regard dans le vide. Puis je le repose doucement, avec la même délicatesse que si j'étreignais un œuf de Fabergé. Qu'y avait-il à ajouter ?

J'ai entendu Taylor partir pour le studio après ce qui m'a semblé être un quart d'heure, et non une nuit, de sommeil. Quand je me suis levée, des heures plus tard, j'ai erré dans la maison, essayant de me réhabituer à l'endroit où je... séjourne ? Où je vis ? Je jette un

œil dans chaque chambre en essayant de m'imaginer que tout cela m'appartient. Mais moi qui à New York rêve d'une seconde chambre, peut-être d'une troisième..., de nouveaux éléments de cuisine..., d'un canapé en daim..., mon imagination s'y refuse. Aucune personne saine d'esprit ne s' imagine déménager pour le palais de la Belle et la Bête.

Je pénètre dans la cuisine et ouvre la lourde porte du frigo. Je reste un instant devant le souffle d'air glacé, puis cherche dans le compartiment à fruits une pomme encore ferme. Dois-je prendre l'initiative de faire le tri dans les provisions raffinées, maintenant passablement défraîchies, ou est-ce une tâche à noter sur la liste de la femme de ménage ? Je claque la porte et monte dans le bureau où j'ai laissé mon ordinateur portable. J'entreprends de passer des coups de fil, mais quand les secrétaires de mes sources me demandent mon numéro de téléphone, je reste évasive.

Il reste la salle de gym, et aucune excuse pour ne pas s'en servir. Alors je passe la pause déjeuner, heure de New York, à m'entraîner. Pendant le déjeuner, heure de LA, je commence une rubrique et note plusieurs choses à vérifier avant de l'envoyer. Et maintenant ? Pas de copains de bureau avec qui bavarder. Pas de grand magasin à portée de taxi pour se ruiner en produits de beauté qui liftent le moral. Alors je fais ce que tout le monde fait à LA.. La Lexus prête à larguer les amarres de Taylor est garée dans la partie sibérienne de son garage, et les clés en ont commodément été laissées sur le contact.

La circulation est bloquée sur la Los Angeles Freeway, à cause d'une collision quelques centaines de mètres plus loin. Un carambolage de trois ou quatre véhicules qui déclenche l'arrivée des gyrophares et des sirènes des voitures de police. Si seulement j'avais un livre sur cassette avec moi. La boîte à gants est vide, excepté une bouteille d'eau minérale à moitié pleine et une paire de lunettes de soleil.

Je repense à ma conversation avec Tex, juste après le premier appel de Taylor. L'autoroute, l'autoroute, si seulement les autos pouvaient y rouler. Au bout de dix minutes d'immobilité forcée, je comprends qu'il va me falloir trouver des toilettes. Je sens soudain un étau se resserrer autour de moi.

Je dois sortir de là, mais comment ? Impossible de faire demi-tour. J'allume machinalement la radio. Le journaliste sportif donne les résultats des matchs de football entre les universités de tout le pays. Un par un. Il a assisté à chaque match ? Qui se soucie que les Blue Hens du Delaware aient perdu ? Je change de station — je déteste ce fichu système digital — à la recherche de musique, d'une musique apaisante, mais il n'y a que du

rock, puis des ballades nasillardes parlant d'amour perdu et de cœur brisé. J'éteins et reporte mon attention sur la route. Pas de quoi s'énerver, l'encombrement est temporaire, les voitures vont bientôt se remettre à avancer... Mais au fond de moi, je n'y crois pas. Et si cela prenait des heures ? Peut-on enlever les voitures par voie aérienne pour libérer la route ?

Tout d'un coup, des picotements électroniques déchirent ma poitrine, tels les bips égarés d'un électrocardiographe. Je n'ai jamais éprouvé ça auparavant. Syndrome prémenstruel ? Arrêt cardiaque ? Je m'imagine étendue aux soins intensifs, avec à mes côtés un écran noir sur lequel les gribouillis d'un signal luttent contre une Issue prévisible. Un enchevêtrement de tubes. Il y aurait aussi une autre machine qui ressemblerait au bol d'un robot mixeur agrémenté d'une pompe à air, dotée elle aussi d'un écran noir affichant le genre de graffiti qui suggère que, le cas échéant, le personnel au complet sera requis pour faire redémarrer mon cœur défaillant.

Du calme, du calme. Tous les autres dehors éprouvent sûrement la même chose. Il s'agit d'une simple migraine un peu sévère. Alors pourquoi la transpiration trempe-t-elle mon chemisier ? Mes aisselles piquent comme si un déodorant acide pénétrait leurs pores. En ai-je mis au moins ce matin ? Je ne me souviens plus. Je sors quelques mouchoirs en papier de mon sac et me retrouve en train d'éponger mon front avec un chiffon de papier qui se déchire, se désintègre en peluches flottant dans les airs comme des spores d'anthrax. Pourquoi je n'achète jamais le beau petit paquet de Kleenex bien nets ? Pourquoi je finis toujours avec un chiffon ? Est-ce mon imagination ou je perds mon souffle ?

Une vague de panique me submerge. Crise cardiaque ou simple panique ? Peu probable qu'il s'agisse d'une crise cardiaque mais qui sait ? Ces choses-là arrivent. Des athlètes entraînés de dix-huit ans s'écroulent sans raison, même des lycéens qui n'avaient jamais été malades de leur vie. Incidents cardiaques, problèmes préexistants, quoi d'autre encore ? Je parle toute seule, comme un enfant. Les gens de la file d'à côté me prennent-ils pour une folle ? Je m'en moque, d'ailleurs, ils doivent croire que je parle au téléphone. « Ça va aller, ça va aller, dis-je à voix haute. Tu as eu peur, c'est tout. Ça va passer. Tu es à un quart d'heure de chez Taylor, dès que tu seras arrivée, tu te sentiras mieux. Tu as eu une semaine stressante. C'est le Xanax, le manque de sommeil... Tu vas t'en sortir, ce sera bientôt fini. Tu vas dîner avec Taylor, boire du vin, et tout ira bien. »

Mais les questions se précipitent. Que va-t-il m'arriver maintenant ? Ma gorge se serre. A quoi va ressembler ma vie ici ? A ça ? Et ma mère dans tout ça ? Elle est si loin. Qui va s'occuper d'elle ? Ce petit tremblement, oh, mon Dieu, et si elle développait la maladie de



Parkinson ? Je n'y avais jamais pensé auparavant. Et c'est dans un moment pareil que je quitte New York pour partir à l'autre bout du pays ? Quelle égoïste. Et s'il lui fallait aller vivre dans une maison spécialisée ? Certains de ces endroits sont horribles. La négligence. Les battements de mon cœur s'accélèrent. J'essaie de respirer, profondément, pour me calmer. Inspirer par le nez, expirer par la bouche. Relaxation. Ça fait vraiment du bien, ce truc débile ?

La circulation reprend. Je quitte l'autoroute à la première sortie, tourne au premier carrefour et m'arrête le long du trottoir. Une pancarte indique : « Impasse ».

Je fouille frénétiquement dans mon sac à la recherche de mon téléphone, jetant au passage pastilles de menthe, tampon, poudrier. Je compose le numéro de Tamara, puis recommence car j'ai oublié de faire l'indicatif de New York. La batterie est faible. L'ai-je même rechargée ? Je dois perdre la tête. Pourquoi n'ai-je pas été au moins foutue de recharger mon téléphone durant la nuit ? Je recompose le numéro.

— Bureau de Maggie O'Leary.

Au son de la voix de Tamara, j'essaie de parler, mais la tension accumulée bloque ma gorge. Les larmes baignent mes yeux et le seul son que j'émetts est un cri étrange, le croassement d'une créature blessée qui se transforme en sanglot.

— Maggie ? Maggie ? C'est toi ?

Je m'arrache un oui sans trop savoir comment.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe, chérie ? Calme-toi, calme-toi... Maggie ? C'est la communication qui débloque ou c'est toi ?

Je reprends mon souffle.

— Ça va, vraiment.

Respiration profonde.

— Je crois que j'ai juste forcé un peu.

— Maggie, rentre par le premier avion. Je n'ai même pas compris pourquoi tu es partie. Va

directement à l'aéroport et attends le prochain avion. Il doit y en avoir cinquante par jour. Fais une réservation sur le premier et...

— Ça va, vraiment. Je ne peux pas rentrer pour l'instant... Je ne peux tout simplement pas...

— Pourquoi ?

— Ça n'a aucun sens. Je viens juste d'arriver. Je... Nous... Il faut du temps... Je ne peux pas voler d'une ville à l'autre comme un missile hors contrôle.

— Si, tu peux, Maggie. Qu'est-ce que tu dis ? Tu as ta vie ici... tu trouveras un autre job...

— Quoi ? Je trouverai quoi ? Qu'est-ce que tu as dit ?

— Maggie, tu n'as pas envoyé ta rubrique. Il n'y avait rien dans le journal là où ton article aurait dû se trouver.

— Tu n'as pas reçu le texte que je t'ai envoyé ?

— Tu as entendu ce que je t'ai dit.

— Mais je l'ai envoyée, le message est parti... Je n'ai reçu aucun message de ta part.

— Maggie, tu as la tête ailleurs. Il y avait un trou noir là où ta rubrique aurait dû se trouver. Tu n'as pas répondu aux milliers de coups de téléphone de Wharton, et maintenant la rubrique est kaput. Finito.

— Mais je l'ai envoyée, Tamara, je le jure.

— Wharton pense à la rebaptiser « Mince alors ! » et la donnera Justine...

— Tu m'entends ? Je l'ai envoyée...

— Maggie, il va faire passer le communiqué dans le journal d'un jour à l'autre.

— Quoi ? Quoi ? De quoi parles-tu ?

— Il te laisse tomber. Peut-être l'as-tu envoyée, mais il ne l'a jamais reçue, et ça a été la

goutte d'eau. Il en a eu marre. Tu es on ne sait où, impossible à joindre et...

La ligne grésille puis se tait.

— Tu pleures ? demande Tamara. Maggie ? Maggie, tu es là ?

Je ne me souviens pas avoir démarré la voiture, mais je me retrouve au volant le long de la Pacific Coast Highway à fixer l'océan. Comme un automate, je coupe le contact et marche vers la plage où j'ai passé l'après-midi avec Taylor. L'endroit est familier, comme un refuge minuscule et sûr, sauf que maintenant je suis seule. Le temps idyllique me semble une ironie, une insulte directe à mon état d'esprit. Comme d'habitude je suis décalée, égarée dans quelque univers parallèle. Heureusement que l'endroit est presque désert, je n'ai pas envie de faire semblant d'être normale.

Chaque fois que je veux démêler mes sentiments, je les couche par écrit. J'ai du papier et un crayon sur moi. Voir mes mots s'inscrire sur du vrai papier, et non un écran électronique, semble maintenant un vrai luxe. L'effort que cela nécessite me reconforte. C'est comme balayer avec un balai plutôt qu'un aspirateur. Moins mécanique, apaisant. Et quand les mots jetés sur le papier ne sont pas les bons, je trouve une certaine satisfaction à froisser la feuille plutôt que les effacer comme si les faux départs du brouillon n'avaient jamais existé.

## SOS

Cette rubrique ne prétend ni consoler, ni donner d'avis ou de conseil. Il ne s'agit pas d'un texte écrit d'une main ferme par un être sain d'esprit.

C'est un article écrit par un être qui appelle au secours pour voir clair dans sa vie.

Parfois le corps est plus intelligent et comprend plus vite que l'esprit. Il vous stoppe dans votre élan et vous envoie des signaux de détresse : lumières rouges sous forme d'un rythme cardiaque qui s'accélère ou devient erratique, suées, nausées, poids dans la poitrine comme autant de sirènes biochimiques, sensation d'être prise au piège, panique à l'idée qu'une fatalité imminente va vous submerger. Dépression biologique, plus connue sous le nom de crise de panique.

Je conduisais sur la Los Angeles Freeway, prise au piège dans ma voiture pendant un arrêt de la circulation. A peine arrivée de New York, je venais de sauter trois fuseaux horaires.

J'étais fatiguée et stressée à l'excès. Ma vie, suspendue au bouclage, était dirigée par la pendule, dévorée par mes problèmes de poids, tandis que je m'acharnais à tenter de trouver le bonheur et la plénitude malgré ce handicap. Personne ne sait mieux que moi combien il est épuisant d'errer perpétuellement entre possible et impossible.

Il y a trois mois, j'ai tenté de changer radicalement de vie. J'ai voulu en finir avec mon excès de poids. J'ai voulu être plus mince, plus jolie, plus sexy et plus séduisante. Devenir une femme capable de séduire un homme beau à en mourir. Alors je me suis complètement transformée. Chaque jour, pendant trois mois, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, je me suis nourrie différemment, j'ai essayé tous les traitements esthétiques disponibles, nié l'alchimie de mon corps et prié pour triompher de la nature. J'ai cru que mon corps tout neuf ferait de moi une personne différente. Ce nouveau moi invincible a voulu entamer une nouvelle vie et oublier le passé. Mais on ne peut pas nier son être véritable. Si on s'y risque, il vous revient en pleine figure.

J'ai essayé de me fuir moi-même et de fuir mes problèmes en m'enfuyant. Au lieu de trouver le salut, je me suis trouvée plus perdue que jamais. Mon corps l'a su avant ma tête.

Que s'est-il passé ? J'ai paniqué.

Je me suis sentie perdue, abandonnée, envahie de la plus grande angoisse que j'ai jamais connue. J'ai vécu dans un univers imaginaire, à l'extérieur de moi-même, me contentant d'observer le monde réel.

Les attaques de panique ne durent pas éternellement, mais elles durent assez longtemps pour vous transmettre un message que vous ne pouvez ignorer. Je ne peux fuir la personne que je suis. C'est l'évidence même, mais il m'aura fallu parcourir quatre mille kilomètres pour m'en rendre compte, quand le voyage s'est achevé en moi-même.

Ma vie était comme un pare-brise avec une minuscule fêlure. Plutôt que de réparer cette fêlure, je l'ai ignorée, et elle s'est agrandie au point qu'une chiquenaude — un embouteillage sur l'autoroute — a suffi à faire voler en éclats mon être fragilisé. J'ai trouvé assez de ressources en moi-même pour survivre à cette crise et en tirer une leçon. J'en suis ressortie plus forte. Et quoi qu'il arrive, je me souviendrai toujours de ce qui advient quand je suis en guerre avec moi-même et que je perds la bataille.

Je déchire la feuille de papier, la plie et la fourre dans ma poche. Marcher simplement le long de la plage, contempler l'eau qui miroite sous le soleil, m'apaise. Je ramasse une vieille bouteille de bière qui pointe hors du sable humide. Le verre en est poli d'avoir été poncé encore et encore et encore par le sable humide la battant sans relâche. Malmenée par l'existence. Je sors le papier de ma poche, l'enfonce dans le goulot de la bouteille, puis arque mon bras et la lance à la mer avec toute l'énergie de mon désespoir. Elle plane à travers le ciel avant de plonger dans la mer et de disparaître sous la surface.

« Cher Mike,

» Je déteste les adieux qui s'étirent sur le pas de la porte et d'ailleurs nous nous les sommes déjà faits. Merci pour le refuge temporaire, l'affection, et la volonté de me supporter. Mon job à New York est en jeu, et si je ne suis pas de retour demain matin, mon nom n'apparaîtra plus que sur les chèques de l'assurance chômage. Je n'oublierai jamais le Champagne sur la plage, mais j'essaierai d'oublier Nicole et son peignoir à éclipses. Je n'ai jamais été du genre à partager.

» Bien à toi,

Maggie. »

« PS. J'ai hâte de voir Dangereux mensonges (Suis-je au générique ?)

» P.P.S. Nettoie ton réfrigérateur avant qu'il ne se transforme en pénicilline extra-fine. »

21.

Je fonce vers son bureau sans même m'arrêter devant le mien — si c'est toujours le mien — et fais irruption. L'expression de son visage me rend douloureusement consciente que je suis la dernière personne qu'il s'attendait à voir.

— Mince alors ? je lâche avec incrédulité en me laissant tomber dans le fauteuil recouvert d'un plaid qui fait face à Wharton. Tu allais donner ma rubrique — ou devrais-je dire notre rubrique — et l'appeler « Mince alors ! » ?

Je respire avec difficulté et porte la main à ma gorge. Qu'est-ce que j'ai à perdre ? Soit il me réengage, soit il appelle la sécurité et me fait menotter. Wharton me fixe un moment, avec un mélange d'émerveillement laissant filtrer un certain soulagement. Finalement, son expression sévère s'adoucit.

— Tu vas rester ici, ou es-tu devenue, comme on dit depuis hier, « maniaco-nomade » ?

— Pour l'amour du ciel, j'adore cette ville. Tu me connais mieux que ça ! Je ne partirai pas pour tout l'or du monde.

— C'était pourtant bien imité. J'ai essayé de te joindre un nombre incalculable de fois mais...

— Je suis revenue, Bill. Je suis épuisée. Les allers-retours, les fuseaux horaires... Il y a eu confusion.

J'agite la main comme pour purifier l'air.

— Confusion ? Maggie, nous attendions le texte d'une rubrique...

— C'est du passé, voyons maintenant...

Je l'empêche de finir parce que je n'arrive pas à accepter que j'étais dans un tel état que pour la première fois de ma vie j'ai oublié de rendre mon article à temps.

— ... je suis tellement anxieuse de...

— Je ne sais pas, Maggie, j'ai enclenché le processus pour remplacer ta rubrique. Je ne sais pas si je peux faire machine arrière comme ça...

— Bill, tu as été comme un père pour moi, un mentor. Si tu n'avais pas conçu cette rubrique à l'origine, ne lui avais pas donné forme — pratiquement élaborée de A à Z — nous ne serions pas leaders de la presse dans cette ville, et probablement dans le pays, pour ce

qui est de l'info santé...

Son visage se colore — Quel homme est capable de résister à une flatterie éhontée ?

— ... Alors pourquoi saboter ce succès en changeant toute la dynamique de la rubrique ? L'Amérique n'a pas besoin qu'on décime des arbres pour lui parler de minceur. Le scoop, c'est l'obésité. Elle se répand à travers le monde. Zut, l'obésité montre le bout de son sale museau en Nouvelle-Guinée, jusque dans les îles Cook. Il y a vingt ans, personne là-bas ne souffrait d'obésité. C'est un phénomène mondial ! Comment peux-tu envisager de remonter le temps et d'abandonner le brillant concept qui pourrait bien nous valoir un prix Pulitzer... ?

— Eh bien, je n'ai encore rien fait passer dans le journal...

Il semble chercher un moyen pour sauver la face.

— ... si vraiment tu en as fini avec les voyages, et que tu y consacres de nouveau ton temps — même encore plus de temps, pour remettre les choses en ordre — je suppose qu'on peut réintégrer la rubrique.

Un sourire chiffonne son visage rond.

— Super, super, d'accord...

Je me lève d'un bond.

— Pourquoi ne pas déjeuner ensemble. Je suis d'humeur à fêter ça. Je meurs déjà de faim. Quelle heure est-il ?

Wharton consulte sa montre.

— Seulement 10 h 30. On dit midi ?

— Super, dis-je encore une demi-douzaine de fois avant de sortir. Nous allons fêter la résurrection de ma rubrique et du reste de ma vie.

Bill dodeline de la tête, se demandant s'il a bien entendu.

## Echelle de valeurs

Mon poids est destiné à changer, mais grâce à mon aventure, je suis maintenant plus certaine que jamais de qui je suis. Je sens que j'aime sincèrement la personne qui vit en moi.

Mon poids compte moins que ma personnalité, mon âme, mon intelligence. Maintenant que je m'accepte mieux, je me sens plus proche de mes lecteurs — minces ou obèses — dans leurs luttes quotidiennes contre les compulsions alimentaires et les émotions qui en découlent. Oui, j'aime la nourriture, et je l'aimerai toujours. Mais j'aime aussi le corps qui la reçoit, et je fais la promesse de le respecter davantage, de faire davantage de sport, de faire fonctionner la machine parce qu'elle a été créée pour ça. Condamné à l'immobilité, le corps dépérirait jusqu'à s'atrophier.

Je vous parlerai aussi davantage des vrais dangers de l'obésité. Ceci dit, je maintiens avec vigueur que les risques médicaux qu'elle engendre ne devraient pas pousser les personnes qui en souffrent à s'infliger des régimes punitifs qui les vouent à court terme au succès et à long terme à une reprise fatale de poids. Il vaut mieux, et de loin, oublier les régimes et apporter des changements, modestes mais réalistes, à son style de vie. (Oui, vous pouvez remplacer les sodas par de l'eau minérale pure.) Votre corps est votre réalité, vous devez vivre à l'intérieur de lui, en paix et avec sérénité.

Et pour finir, n'oubliez pas : vous n'avez pas besoin d'être parfait pour être aimé.

Je quitte l'ordinateur et appelle Tamara. Je ne l'ai pas vue depuis mon retour.

— Tamara ? TAMARA ? Hé ! Quelqu'un ici sait ce qu'il est advenu de ma copine ?

Justine qui passe devant la porte et me contemple, incrédule.

— Tu es là ? dit-elle.



—Apparemment.

— Tu aurais dû prévenir ton assistante, dit-elle d'un air pincé.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je commence à me sentir nerveuse.

—Elle est partie pour LA., me dit froidement Justine.

—Quoi ? Pourquoi faire ?

— Courir à ton secours, ma chère. Elle a déclaré que tu avais besoin d'aide, et elle est partie d'ici avec cinquante dollars qu'elle m'a empruntés, et un muffin aux céréales de la cafétéria.

Je reste à la regarder bêtement, n'ayant pas la moindre idée de ce que je dois faire. Soudain, j'ai la solution et je compose le numéro de Taylor.

Quand il décroche, il n'a pas l'air lui-même. A-t-il attrapé un rhume ? Est-ce que je le tire d'un sommeil profond ?

— Tu as une copine nommée Tamara ?

Il n'a pas l'air enchanté.

— Mmm, dis-je. Pourquoi ?

— Pourquoi m'a-t-elle envoyé son poing dans la figure ? Je n'arrive pas à stopper le sang qui coule de mon nez.

— Quoi ?

— On sonne à la porte au milieu de la nuit, je trouve cette fille avec un appareil photo sur le palier qui me dit qu'elle te cherche.

— Oh non.

Je ferme les yeux.

—Oh si. Elle semblait croire que je m'étais comporté de façon atroce avec toi.

—C'est un malentendu, Taylor, je suis tellement désolée.

J'ai peur de poser la question suivante, mais je me lance.

—Ton nez n'est pas cassé quand même ?

—Non, répond-il. Je suppose que j'ai de la chance.

—Tu as de la chance que je sois partie.

—Disons que tu as des amies dévouées. Elle t'a appelée « la plus adorable fille que la terre ait jamais portée », ensuite elle m'a traité de misérable salaud pourt'avoir rendue malheureuse à ce point.

—Elle n'a pas entendu l'histoire en entier, dis-je en gonflant ma joue de ma langue.

—Ecoute, il faut que j'aille changer ma poche de glace, dit Taylor. A bientôt, Maggie.

Je raccroche et saute dans un taxi.

Quand Tamara passe la porte de son immeuble en trébuchant et murmurant une vague salutation au portier, elle semble ne pas avoir dormi depuis plusieurs jours. Elle s'avance vers l'ascenseur, puis revient sur ses pas vérifier qu'elle n'a pas rêvé. Je suis assise sur la banquette de l'entrée dont je n'ai pas bougé depuis trois heures.

—Maggie. Maggie ?

—Bienvenue chez toi.

Je me suis levée et nous nous regardons dans les yeux.

— J'ai compris comment devenir mince, dit-elle en laissant tomber son sac.

—Oh?

— Tu te nourris des plateaux-repas des compagnies aériennes.

— C'est tout ?

— Oui, m'dame. Le régime classe économique — légumes ramollis, nouilles détremées, viande dure. Tu prends une bouchée de chaque et tu laisses le reste. Selon mes calculs, ça ne peut pas faire plus d'une centaine de calories.

Idée à utiliser.

Mes orteils commencent à frapper le sol, résultat de trois heures d'anxiété arrivées à leur point culminant. Tamara et moi nous contentons de nous regarder.

— Alors, tu t'es rendue dans un endroit intéressant ?

— Ouais... J'ai traqué des stars de cinéma... Attends de voir les photos. C'est saignant. Des couleurs éclatantes.

— Et pourquoi tu as fait ça ?

— L'argent, la célébrité... Non, dit-elle en tapant du pied. Pour toi, Maggie. Je... Tu es ma meilleure amie, Maggie. Je ne pouvais pas supporter l'idée de te perdre, ni que tu te perdes toi-même. Je suis partie pour t'aider... Te ramener.

— Mon Dieu, me ramener à quoi ?

— Au... au sens commun ?

— Tu es bien la seule qui continue de croire que j'ai toute ma tête.

J'époussète les revers de la veste de Tamara en hochant la tête, puis je jette mes bras autour de son cou et la serre contre moi. Nous éclatons toutes les deux en sanglots, je ne sais pas trop pourquoi, mais l'idée me frappe soudain que personne d'autre au monde n'aurait fait pour moi ce qu'elle a fait — sans parler du poing dans la figure.

— Alors, laquelle de nous deux est la plus folle ?

Je porte le sac de Tamara dans son appartement. C'est presque l'heure du déjeuner et nous mourons toutes les deux de faim. Je fouille dans son frigo, dans les compartiments fruits et légumes, derrière les cartons dans le fond des étagères.

— Au bon vieux temps, nous aurions déjà mangé, n'est-ce pas ?

— Et comment, dit-elle.

— Nous aurions probablement fait cuire une pleine marmite de spaghettis, jeté dedans une boîte de sauce tomate aux poivrons avec un peu de saucisses, fait une salade de cresson, coupé du pain italien que nous aurions tartiné de beurre, de tonnes d'ail et fait griller à la perfection. Comme dessert, de la glace au café saupoudrée de biscuits au chocolat émiettés.

— C'est vrai, dit Tamara. Au bon vieux temps.

— Qu'est-ce que tu veux manger ?

— Pas besoin de me le demander deux fois, dit-elle en riant.

— Après tout ce que nous venons de traverser, nous avons bien mérité un repas décent, non ?

— Personne ne devient obèse en un seul repas, dit Tamara.

— Qui a dit ça ? - Toi.

— Ne me cite pas à moi-même.

Je sors une bouteille de vin blanc du frigo, en remplit deux verres et nous portons un toast.

— Au destin !

Si, avant mon séjour en Californie, les lecteurs s'intéressaient déjà à ma vie privée, après, cet intérêt bat des records. Dans la majorité des lettres, ceux-ci applaudissent mon honnêteté et ma sincérité (si seulement ils savaient). Je leur ai montré que je suis aussi vulnérable qu'eux au désir d'être mince, disent-ils (Une bonne partie d'entre eux dit aussi qu'ils aimeraient bien rencontrer une motivation aussi superbe que la mienne). Beaucoup ont hâte de se lancer sur mes traces et envisagent de se mettre au sport. Mais j'ai aussi maintenant des détracteurs, et leurs lettres au vitriol sont amères. Lune d'elles est le double d'un courrier envoyé à l'archevêché. Raté pour la canonisation.

Je me débarrasse des lettres haineuses. Peut-être que c'est Tex qui les envoie. Il possède probablement une figurine vaudou à mon effigie avec un gris-gris autour du cou. Je ne l'ai pas revu depuis mon retour. Ce serait marrant de voir sa réaction si nous tombions l'un sur l'autre dans l'ascenseur.

J'envisage de l'appeler mais me ravise. Vais-je oser aller le voir ? Recréer l'itinéraire mortifiant que j'avais tracé jusqu'à son bureau ? Pourquoi pas ? Personne au journal ne dira jamais : « Maggie ? Maggie qui ? Non je ne me souviens pas l'avoir jamais rencontrée. » Quoi qu'on décide de graver sur ma tombe, ce ne sera pas le mot anonyme.

Je me dirige discrètement vers la salle de rédaction et tends le cou. Je regrette de ne pas porter un tchador. Je ne pourrais pas supporter la même réception que la fois précédente. Bon, allons-y. Je me lance, mais tombe face à un fauteuil vide. Un petit coussin au point de croix est posé dessus : « Hors circuit ». A mon intention ?

—Où est Tex ? je demande négligemment.

—Tex-as, répond Larry. Sa mère est morte.

—Oh...

Je ne peux pas m'empêcher de me mordre la lèvre.

—... Je ne savais pas.

—C'est arrivé brusquement, dit Larry.

—Tu as un numéro où le joindre ?

— Ouais. Mais je ne sais pas si tu vas y arriver. Après les funérailles, il doit se promener dans le coin une semaine ou deux.

-Où?

— Il ne me prévient pas toujours de ses faits et gestes, répond-il en haussant les épaules.

— Avec Sharon ?

— Les jambes ? Je suppose.

Les jambes ? Pourquoi se croient-ils tous obligés de se comporter comme des cons ?

— Contente de t'avoir vu, Lar.

— Hé, Maggie, crie-t-il tandis que je m'éloigne. Comment c'était, la Californie ?

— Une autre galaxie.

Je retourne dans mon bureau, attrape mon manteau et décide de m'inviter à déjeuner. Pas d'autre invitation en vue.

22.

Peut-être ne pourrai-je jamais ne pas associer nourriture et récompense. Mais maintenant du moins, quand je vais au restaurant, je sens que c'est moi qui tiens les rênes. J'ai envie d'un repas raffiné, et comme je n'ai personne avec qui le partager (j'ai décliné l'invitation de l'attaché de presse de Godiva), je décide de déjeuner en tête à tête avec moi-même.

Toutefois, déjeuner seule dans un restaurant aux nappes blanches amidonnées, rempli de serveurs qui surveillent le niveau de l'eau dans votre verre, vous force à assumer votre rôle. Il faut paraître sûre de soi, décontractée, votre langage corporel doit clamer à toute

personne alentour que vous êtes ravie d'être seule, que votre propre compagnie vous enchante et que vous chérissez votre solitude — elle est tellement rare, n'est-ce pas ? Il est clair à votre attitude que vous êtes seule par choix, et non profondément désespérée.

Alors je réserve dans l'un de mes restaurants italiens préférés où le maître d'hôtel possède assez de jugeote pour m'accueillir d'un sourire chaleureux et non du redouté « Table pour une personne ? » Je me dirige vers une banquette adossée au mur, déploie avec désinvolture ma serviette sur mes genoux et lève un sourcil pour interpeller le serveur. Non, je n'ai pas apporté de livre. Je n'allais pas enterrer ma tête dans le sable ou penser à autre chose. J'allais rester dans le présent. Je commande une bouteille d'eau minérale et regarde autour de moi. Des couples pour la plupart, ou des tables de quatre. Déjeuners d'affaires, et une paire d'inséparables.

Je pense à Taylor — son visage, son corps — puis repousse cette pensée de mon esprit. J'ai bien fait de le quitter. Quelle que soit la façon dont j'envisage les choses, je ne me vois pas en groupie de Mike Taylor (Il est tellement sexy !). Nous ne serons jamais sur un pied d'égalité. La mythologie du monde des stars m'est trop étrangère. Pour moi, ce sera toujours un autre univers. Et ses fans auront toujours plus de droits que moi sur lui. Avec combien de femmes faut-il le partager ? Maintenant que j'ai mis de la distance entre nous, je vois plus clair.

Je parcours le menu. La gourmande éclairée que je suis devenue a diminué son appétit en croquant une Granny Smith avant de quitter le bureau. La raison guide mes choix. Une salade pour commencer, puis du poulet au citron avec des pommes de terre rôties. Je referme le menu. Inutile de tergiverser. En fait, l'un des trucs qui me met vraiment en rogne, c'est les gens qui se tordent les mains devant le menu, déchirés par les choix possibles.

Me protégeant de la main contre un éventuel giclement, je presse un quartier de citron vert dans mon eau pétillante. La table est artistement élaborée. Le citron vert s'allie au petit pichet de poterie jaune-vert rempli de tulipes jaunes et à la haute bouteille d'huile d'olive en verre toute proche. J'en verse quelques gouttes dans une soucoupe, saupoudre de quelques grains de gros sel, avant de plonger un morceau de pain italien à la croûte épaisse dans l'huile odorante. Parfait mariage de goûts. Puis je me renfonce dans mon siège, baignée de bonheur, comme par magie.

Le décor me transporte dans une petite ville toscane à flanc de colline — un plafond bleu azuré, des dalles de terre cuite au sol et des murs ocres. Les magasins sont fermés pour trois heures — c'est l'heure du déjeuner, puis de la sieste. Le travail est derrière moi. Une vie d'un tel équilibre, d'une telle harmonie...

Je tente de considérer ma vie de l'extérieur, et me demande comment l'avenir va résoudre les conflits qui la traversent. Je me souviens, enfant, avoir effeuillé une marguerite — il m'aime un peu, beaucoup, passionnément... Aujourd'hui, je ne sais pas trop comment je désirerais que ce jeu de hasard se termine. Mais à cet instant précis, cela n'a pas d'importance. Je m'aime, et il n'y a personne au monde avec qui j'échangerais ma place. Etre Maggie O'Leary me convient très bien. Aujourd'hui en fait, c'est génial.

Je pense à mon père et à l'amour inconditionnel que seul un parent peut offrir. Il est mort deux ans auparavant, et je porte un peu de lui en moi. Il éprouvait quelque chose de spécial pour moi. Il ne l'a jamais dit, mais je le savais. A part pour ce qui est de ma folle vie amoureuse, je sais qu'il serait fier de ce que je suis devenue. Il avait toujours cru en moi et grâce à lui, j'y ai cru moi aussi.

Maintenant, non seulement ma carrière a décollé, mais ces derniers mois, j'en ai appris beaucoup à mon propre sujet, sans que la thérapie y soit pour quelque chose. C'est la vie qui m'a donné des leçons. J'en sais aussi davantage sur les questions de santé, et je ne crains pas d'écrire ce que j'ai appris, même si cela contredit beaucoup des raisonnements qui m'ont rendue populaire à l'origine.

D'accord, j'ai commis une erreur colossale en m'envolant pour Los Angeles, persuadée que, dans les bras de Taylor, j'échapperais à mes problèmes, mais j'aurais pu faire pire. Au moins je sais maintenant qu'un physique de star peut être le point de départ d'une relation, mais pas en être au cœur.

Le serveur approche avec la salade, une pyramide verte, légèrement assaisonnée de



vinaigrette, savant mélange de verdure, aux saveurs contrastées, craquante et appétissante à souhait. Puis le poulet : tendres escalopes au glaçage citronné. Je savoure chaque morceau doré, bouchée par bouchée. Quand on place le menu des desserts devant moi, je le regarde, l'admire, puis ferme le carnet relié de cuir. Je règle l'addition en laissant un pourboire généreux et sors au soleil de l'après-midi. Je décide de commencer à écrire une rubrique, puis d'aller voir ma mère.

## Maigrir peut rapporter gros

Il existe maintenant une motivation matérielle pour être mince — c'est rentable ! Le Fisc s'est pris d'une sympathie toute récente pour les contribuables souffrant d'un excès de poids. La prochaine fois que vous rédigez votre déclaration d'impôt, assurez-vous de déduire vos dépenses consacrées à votre amaigrissement.

Cette nouvelle mesure fiscale pourrait bien montrer la voie à d'autres institutions — comme les compagnies d'assurance et la Sécurité Sociale. Cela ne signifie pas que vous pouvez déduire votre adhésion à un club de gym de luxe ou les frais de votre séjour dans une thalasso quatre étoiles. Les seules déductions acceptées sont celles de programmes d'amaigrissement entamés pour raison médicale.

Que cela signifie-t-il ? Que pour la première fois — hurra ! — le gouvernement reconnaît que l'obésité, et les problèmes qu'elle provoque, est une maladie.

Chaque fois que je grimpe l'escalier de ce vieil immeuble, je redeviens une enfant. Mes souvenirs me transportent durant les chaudes soirées d'été, quand les voisins s'asseyaient dans leurs patios sur leurs chaises pliantes en aluminium avec leurs verres de thé ou de café glacé.

Les femmes, en blouses de ménagères, comméraient sur les voisins, ou les commerçants locaux.

— Depuis que Chez Sal a été racheté, le restaurant décline, décrétait Mme MacAlary, tendant sa jambe afin d'en examiner les varices qui s'y enchevêtraient en grosses cordes violettes. La portion de manicotti a diminué, et maintenant on vous fait payer la salade.

Je repense à l'époque où cet homme dans l'immeuble adjacent est mort. M. Katz. Tout le monde dans le quartier, y compris Sal, s'était présenté chez Mme Katz avec des plats de nourriture. Je n'y comprenais rien. Quelqu'un était mort. Pourquoi faisait-on la fête ?

Je sonne et j'attends. Finalement ma mère vient ouvrir et m'embrasse. Elle est vêtue d'une robe d'intérieur à fleurs roses. Les mules de plastique rose assorties claquent contre ses talons calleux à chaque pas. Elle porte du rouge à lèvres rose brillant, de la poudre aussi. Je me souviens que quand j'étais enfant, j'aimais ouvrir l'armoire à pharmacie et examiner la poudre de ma mère comme s'il s'agissait d'une poudre de beauté magique dont seules les adultes avaient le secret. J'en aimais l'odeur, ainsi que le motif sur la boîte blanche et corail. Elle venait de chez Coty. La houppette était incrustée de poudre beige rosé. Rachel. Le nom de cette couleur sonnait comme celui d'une jolie fille.

Près de la boîte de poudre était posé un crayon à sourcils brique, une pince à épiler et un rouge à lèvres rose foncé à la délicieuse odeur. Je crois qu'il coûtait un dollar vingt-neuf et venait du supermarché. Je n'ai pas regardé dans l'armoire à pharmacie depuis des années, mais je suis certaine que rien n'y a changé, à part peut-être une nouvelle houppette.

— Quelle bonne surprise ! dit ma mère.

En l'embrassant je sens l'odeur de la poudre sur sa joue toute douce.

— J'ai pris mon après-midi.

— Entre. Je viens juste de faire du café, et j'ai de délicieux cookies. Il y en a plein, j'en ai ramené plus pour que tu en emportes chez toi.

— Ça va, m'man, je n'en ai pas besoin. Juste du café.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ce sont nos meilleurs cookies.

Je suis contrariée, vraiment. J'entre et m'assieds à la table de la cuisine. Rien ne paraît jamais s'user ou se détériorer dans la maison de ma mère. A part une minuscule brûlure sur la table de Formica — là où j'ai posé un jour une soupière brûlante — rien n'est différent. Je remarque la familière bouteille de plastique remplie de liquide vaisselle

jaune, sur l'évier, près du porte-savon qui ressemble à une tomate creuse. Je n'ai jamais compris pourquoi. L'égouttoir est en plastique blanc. Comment ma mère fait-elle ? Les miens finissent toujours par jaunir.

— Comment va ton travail ?

— Oh, tu sais, toujours pareil. La rubrique marche vraiment bien. Je...

Cela la fait rire.

— Alors maintenant, l'Amérique se réjouit d'être obèse ?

— Personne ne se réjouit d'être obèse, dis-je, comme si je m'adressais à une enfant. C'est un fait, mais tu peux t'en rendre malade ou non. Là est la question.

Elle se contente d'acquiescer et de remuer son café, ajoutant un sucre, puis un autre, puis un troisième.

— Oh, si c'était si facile...

Je la regarde.

— Tu as déjà suivi un régime, maman ? As-tu déjà voulu devenir plus mince, plus sexy, pour plaire aux garçons ?

Elle lève les yeux et sourit.

— Un jour en quatrième, je suis rentrée de l'école en pleurant pour me réfugier sous mon lit. J'étais amoureuse d'un garçon de troisième, Vincent DeMayo. C'est marrant comme on se souvient des noms des siècles plus tard. Enfin bref, j'étais avec mon amie Linda, et quelqu'un siffle. Nous nous retournons toutes les deux. Vincent me regarde et crie : « Pas toi, la grosse ! » J'aurais voulu mourir. Je suis rentrée à la maison et, pendant trois jours, je n'ai mangé que de la laitue.

— Et après ?

— Je n'ai même pas perdu cinq cents grammes. J'étais furieuse.

— Alors qu'as-tu fait ?

— Je lui ai dit que si jamais il me disait de nouveau quelque chose comme ça, je demanderais à mon oncle, le boucher, de le couper en deux avec son hachoir. Et tu sais quoi ? A partir de ce moment, il a même eu peur de me regarder.

Peut-être avions-nous plus en commun que je ne pensais.

— Puis j'ai rencontré ton père...

A ce souvenir, elle a de nouveau seize ans. Son visage s'adoucit, fasciné. Je ne me souviens pas avoir jamais eu ce genre de conversation avec elle.

— Il avait entendu parler de cette histoire avec Vincent, et de la façon dont je l'avais menacé. Il est venu me trouver un jour pour me dire qu'il aimait les filles qui ne se laissaient pas faire. Il m'a invitée au cinéma en me disant qu'il appréciait mon caractère.

— Ton caractère ? Un gamin de seconde t'a dit ça ?

— En fait, c'était mes cheveux roux qu'il aimait, mais il a dit un truc sur ma personnalité.

Je goûte un cookie.

— C'est bon. Non. Pas bon, délicieux.

— Nous sommes la meilleure boulangerie du quartier... Non ! De Brooklyn...

Elle me scrute du regard.

— Alors ? Pourquoi n'étais-tu pas au bureau quand j'ai appelé ?

— Oh, c'est une longue histoire...

Je la regarde, et comprends que pour la première fois depuis longtemps, je veux tout lui raconter. J'en ai besoin, besoin d'entendre des paroles rassurantes.

— Je sais que tu vas penser que je suis folle mais voilà...

— Tu es enceinte ?

— Non, maman, je ne suis pas enceinte.

J'arrête de ronger mon ongle. Je lui raconte tout, au sujet de Tex, puis de Taylor. Elle ne répond pas. M'a-t-elle entendu ?

— Maman, je...

— Tu divagues, Maggie, dit-elle en tambourinant des doigts sur la table, signe qu'elle est perdue dans ses pensées.

Je la regarde et pince mes lèvres.

— Non. J'ai rencontré Taylor quand j'étais en Californie. Il est très beau, très séduisant. C'est une star. Puis je me suis brouillée avec Tex. J'avais besoin de m'éloigner... Une chose en a entraîné une autre...

Elle croise les mains sur ses genoux et reste assise là, les yeux dans le lointain.

— Alors tu as quitté l'un pour l'autre, fait demi-tour... Je ne comprends pas tout...

Ses mains se serrent l'une contre l'autre.

— ... Tu parles de l'acteur qui joue dans la série télévisée ?

Je me lève et me ressers du café.

—Oui.

—Il est catholique ?

Mes yeux roulent dans leur orbite. Je n'en crois pas mes oreilles.

—Non. Bouddhiste zen. Je ne sais pas ce qu'il est. On s'en fiche.

—Tu as bien fait de rentrer, dit-elle en secouant la tête. Tu es trop bien pour lui, Maggie. Tu ne peux pas te brader ainsi.

— Tu ne m'as jamais dit quelque chose comme ça auparavant.

Je ne sais pas pourquoi, mais en ce moment, même des platitudes préférées par ma propre mère me rassurent.

— Tu vas t'en sortir, dit-elle en lissant son tablier. Tu es une fille intelligente, tu l'as toujours été. Certaines femmes mettent simplement un peu plus de temps à faire leur vie.

Elle se lève et entasse les assiettes dans l'évier. Chez nous, on ne restait jamais longtemps assis autour de la table.

— J'ai rendez-vous chez mon avocat, Maggie. Il faut que je me prépare.

— Pourquoi vas-tu chez un avocat ?

— Je ferme la boutique. Je vais la vendre. Je la regarde, interloquée.

— Je n'ai plus la force de m'en occuper.

— Qui l'achète ?

— Une entreprise coréenne. C'est eux qui possèdent tous ces salons où on fait les ongles et...

— Un autre de ces salons débiles ? Mais maman, nous sommes... pour ainsi dire une tradition dans le quartier. Il n'y a pas un pain au monde aussi bon que le nôtre et...

— Il n'y a personne pour reprendre la boutique, Maggie. Vous les filles ne voulez pas diriger une boulangerie. Que vais-je en faire ?

J'ai l'impression qu'on m'expulse de la maison de mon enfance. Je laisse mon regard errer autour de moi.

— Je me souviens avoir grandi dans cette arrière-salle. On y avait mis mon parc, non ?

Elle acquiesce.

— ... et cette table, cette table de boucher sur laquelle nous déjeunions de sandwiches au jambon et au fromage... et les gâteaux aux cerises qu'on mangeait avec du lait après l'école...

Je hoche la tête.

— ... Je me souviendrai toujours de la queue dehors pendant les fêtes. Les gâteaux au whisky irlandais, les pains briochés, les cookies au chocolat Cadbury. Je me souviens avoir rempli les boîtes des commandes. Tout le monde était épuisé mais nous aimions ça. C'était notre petit commerce familial, il marchait bien, et après tout ce travail, nous fermions le jour de Noël et passions la journée en famille.

— Les fêtes, soupire ma mère. C'est toujours la folie.

— Nous n'étions jamais à la maison. J'ai été élevée à la boulangerie. Tous ces gâteaux d'anniversaire. Tu te souviens de Danny, l'étudiant qui venait nous aider le week-end ? J'étais tellement amoureuse de lui. Et la fois où j'étais en colère après Kelly et que je lui ai renversé de la farine sur la tête ? Elle en avait jusque sur les cils, on aurait dit l'ange du sapin de Noël. Papa était en colère.

— Tu n'étais pas de tout repos.

— Cet endroit représente tout ce qui m'a construite, qui je suis. J'aimerais trouver un moyen de le sauvegarder.

— Cela fait quarante ans, dit-elle d'un air résigné. C'est fini maintenant. Je ne peux plus travailler ainsi. Cela demande trop d'énergie.

— Ce n'est pas trop dur, maman ? C'était foute ta vie.

— Un jour arrive où il faut savoir lâcher prise.

Je n'ai jamais été douée pour ça.

Les yeux me piquent. Je regarde la peau pâle et ridée de son visage, ses mains tavelées et leur léger tremblement.

— D'abord papa, et maintenant ça. Je ne veux pas perdre la boutique... C'est.. c'est tout.

Mes mains ferment ma bouche.

- Tu grandis, Maggie. Les choses changent.
- Tu as été heureuse ici ? finis-je par lui demander.
- Heureuse ?

Elle semble examiner cette idée comme s'il s'agissait d'un nouveau concept.

- Nous travaillions du matin au soir, c'était toute notre vie.

Elle se saisit d'une assiette et la rince avant de la mettre dans le lave-vaisselle.

- Je ne crois pas m'être jamais demandé si j'étais heureuse. Heureuse ? Qu'est-ce que ça signifie ? Nous avons bien fait marcher notre commerce. Nous avons plus que nos parents n'ont jamais eu...

Sa voix faiblit.

- ... mais nous ne vivions pas sur un petit nuage, Maggie. Nous vivions, c'est tout.
- C'est tout ? Je ne suis pas certaine de comprendre ce que tu veux dire. Je veux mener la meilleure vie possible. J'ai raison, non ?
- Eh bien... Tant que ça ne t'empêche pas d'ouvrir les yeux, Maggie, de voir ce qui t'entoure, tout ce que tu possèdes... tant que ça ne t'empêche pas d'atteindre le vrai bonheur.

Je regarde par la fenêtre et contemple la lumière dorée qui filtre à travers les branches noueuses. J'ai tant contemplé cette image auparavant, mais pour la première fois, j'en perçois la beauté, si intense que la regarder me fait presque mal.

- Tu as raison, je murmure. Tellement raison.

Je prends ma mère dans mes bras et le contact de sa peau, douce et chaude, me réconforte.



—Je suis désolée de toujours te compliquer la vie... Tu me manques. Cette maison et tout ici me manquent. J'ai tellement de chance de posséder tout ça... et de t'avoir. Je regrette de prendre les choses comme un dû, m'man...

—Je suis contente que tu sois passée me voir, dit ma mère en m'embrassant sur la joue. Tu te souviens de ce que disait ta grand-mère ?

Je la regarde en souriant.

—Ta visite m'a rendue riche.

—J'ai toujours aimé cette phrase.

—Rentre maintenant, avant l'heure de pointe dans le métro, dit-elle.

Elle s'inquiète pour moi. Je ramasse mon sac et me dirige vers la porte. J'embrasse ma mère encore une fois. Elle va pour fermer la porte, puis la rouvre.

— Alors, quand vas-tu te décider à me présenter quelqu'un ?

23.

Je me suis enroulée dans l'épaisse couette en plumes d'oie comme dans un cocon duveteux. J'aime les couettes. Plonger mon corps dans les profondeurs d'un coussin de plume éveille chez moi un sentiment irrésistible d'opulence. Après une heure sur le Nordic Track, je me suis mise au lit en regardant CNN. Aujourd'hui, quoi que je fasse, mon corps résiste à la fatigue. J'ai déjà pris un bain chaud et vaporisé de l'essence de lavande sur mon oreiller. C'est censé me relaxer, faciliter mon sommeil. Peut-être devrais-je passer au chloroforme ?

En vérité, même après ma visite à ma mère, j'éprouve encore le besoin de parler. Mais Tex

? Est-il toujours en colère après moi ? Se soucie-t-il encore de moi, surtout en un moment pareil ? Je regrette de ne pas savoir s'il était proche de sa mère. Alors que les femmes ressentent le besoin d'exprimer leurs sentiments, les hommes ont plutôt tendance à les taire. Ils déchargent leurs émotions en allant boire un coup avec les copains et en parlant haut et fort de sport, de voitures ou des filles. Leur psy, c'est Dr Kro.

La main sur le téléphone, j'hésite. J'essaie de deviner ce que je vais peut-être interrompre. Il est originaire d'une petite ville perdue dans le désert près d'Odessa, cernée de kilomètres de routes poussiéreuses ne menant nulle part. Son père est mort des années auparavant. C'en est donc fini du pare-chocs parental qui repousse la mort d'une génération. Avoir trois soeurs, toutes mariées, n'arrangeait pas forcément les choses. En fait, cela pouvait même renforcer un sentiment de solitude, surtout chez un homme encore célibataire. Mais Tex ne le serait plus bien longtemps. Je compose le numéro et attends.

— Allô.

Ce n'est pas Tex Mais qui que ce soit, il possède un fort accent.

J'entends des voix dans le lointain. Au moins, je n'ai pas réveillé toute la maison

— Je suis désolée de vous déranger, mais j'essaie de joindre Tex. Je suis l'une de ses amies de New York.

— Ne quittez pas une seconde, jeune dame.

J'entends une porte qui s'ouvre et une voix crie :

— Teeeex!

Quelques instants plus tard, il s'empare du récepteur.

— Tex, je suis tellement désolée.

Il y a un long silence au bout du fil.

— Merci.

— Combien de temps restes-tu là-bas ?

- Je ne sais pas trop.
- Tex. Je suis tellement désolée... Pour ta mère... pour tout... Tu me manques...
- Ça va, Maggie, je...
- Non, ça ne va pas. Je sais que c'est un dur moment pour toi et je déteste penser que nous ne nous parlons même plus...
- On dirait que si...
- Tu comprends ce que je veux dire. Je ne veux pas qu'il subsiste de griefs entre nous, je ne peux pas le supporter. Cela faisait si longtemps que je contenais la colère qui est en moi que...

Je ne peux pas continuer, incertaine de ce que je dois dire. Je ne veux pas m'embarquer dans mes problèmes personnels maintenant. J'écoute sa respiration.

- ... je ne sais pas quoi dire... Maintenant je suis... différente.
- Tu veux dire que tu es devenue saine d'esprit ? J'entends un sourire dans sa voix.
- Pas vraiment.
- Tant mieux... Je ne supporterais pas une Maggie O'Leary lobotomisée.
- Tu es mon ami, Tex. Je t'aime, vraiment... Quand reviens-tu ?
- Je ne sais pas...

Soudain, il a l'air perdu.

- ... Je vois cet endroit différemment maintenant. Le calme, le désert... tout cet espace : les routes sont si tranquilles que tu peux conduire les yeux bandés. Je ne savais pas à quel point je.... J'avais oublié à quoi cela ressemble de ne pas avoir quelqu'un qui hurle par-dessus mon épaule. Et ici les serpents sont vrais.

— J'aimerais voir cet endroit, je lâche à ma propre surprise.

— Viens.

— Comme ça ?

— Pourquoi pas ?

— Je rentre juste de Los Angeles... Je... je ne sais pas.

— La star ?

— Ouais.

— Tu tiens vraiment à lui ?

— Je ne sais pas... non.

— Dieu du ciel, Maggie, tu es encore plus malade que je ne pensais.

— Ne te mets pas en colère après moi.

— Quelle importance ?

— Tu es mon ami.

— C'est fini entre vous ?

— Je ne sais pas. C'est compliqué...

Je m'enfonce dans le lit et tire la couverture sur ma tête. Nous sommes comme deux gosses maintenant, qui se cachent sous leur tente.

— ... ce sont des choses qui arrivent.

Il ne dit rien.

— Tex, tu es là ?

— Il n'est pas avec toi en ce moment, n'est-ce pas ? demande-t-il dans un murmure rauque.

— Il est à Los Angeles.

— Il n'a même pas été capable de soulever ses fesses et rentrer avec toi ?

Je me contente de tenir le combiné et d'écouter sa respiration. Puis les larmes montent et je ne peux plus m'arrêter.

— Hé, Maggie, arrête. Allez, ma petite Maggie.

Je sanglote maintenant.

— Je ne peux pas. Je sais que je suis très douée pour fiche ma vie en l'air, Tex, mais...

Je m'interromps pour me moucher.

— ... mais avant ça, je n'avais pas vraiment de vie... et j'étais dans un tel état, avec cette rage qui bouillait en moi...

—Maggie ?

—Quoi ?

— Je... je dois y aller... Flûte, Sharon m'appelle... Le prêtre est là... Je te rappelle, chérie.

— Tex... attends...

Mais il est parti. Lentement, je repose le téléphone.

Il est 4 heures du matin et je suis allongée tout éveillée, hantée par *Quitter Las Vegas*, un film qui parle de désespoir, de rêves brisés et de boire à en mourir. L'alcool... C'est une drogue qui aide à supporter les désillusions sur le chemin de la sérénité et de la plénitude, tout comme la nourriture en est une autre. Peut-être Taylor, star de cinéma, a-t-il la même fonction. Une part de gâteau au chocolat à forme humaine. Je me lève et me fais du café — un espresso bien fort — avant de m'asseoir devant l'ordinateur. Les combinaisons variées qu'on peut obtenir avec les vingt-six touches de l'alphabet m'aident en général à

analyser mes sentiments.

« Cher Taylor :

» Tu mérites mieux que le mot gribouillé que j'ai laissé sur ton frigo (sous le magnet des Lakers de Los Angeles) en partant. Je ne t'ai jamais vraiment laissé une chance d'en apprendre davantage sur ta spécialiste de l'obésité/invitée/ maîtresse à court terme et, j'ose le dire (enfin un sujet où je peux me vanter), probablement la meilleure cuisinière qui ait jamais investi ta cuisine. La journaliste dingue zigzaguant entre New York et L. A. passe sa vie la tête dans les nuages (sans jeu de mots). Bien que je me tue à le cacher, j'adore les légendes, les histoires d'amour, les romans à l'eau de rose — moins ça vole haut, meilleur c'est. Peut-être que c'est le cas de toutes les femmes vulnérables et émotionnellement fragiles. Peut-être aussi est-ce dû au fait d'être une femme qui, toute sa vie, s'est punie d'être grosse et rejetée, une femme qui souffre d'un irrespect d'elle-même en stade terminal. Apparemment je ne suis pas la seule — pièce à conviction numéro 1 : le salaire plus que décent qu'on me paie pour écrire ma rubrique.

» Que te reste-t-il à faire quand la tristesse, la déception et la solitude sont ton lot ? Te créer un univers de rêves, un monde dans lequel les opportunités fabuleuses remplacent les obstacles que tu rencontres. Tu te transformes en mannequin de chez Victoria's Secret (dont les tiroirs débordent de balconnets couleur citron vert et des strings de soie assortis. Un monde dont les slips en coton décoloré assurant une couverture totale côté pile ont disparu.) Un monde peuplé d'hommes beaux comme des camions — c'est à dire comme toi en fait — qui ne demandent qu'à se laisser séduire. Mais ce monde fantasmagorique est un piège. Parce que si les habitants réels de notre monde imparfait s'obstinent à juger la réalité à l'aune de ce fantasme, leurs chances de connaître un jour le bonheur vont leur éclater à la figure.

» Maintenant je sais avec certitude que même les hommes comme toi laissent des chaussettes sales sur le plancher de la salle de bains et des cheveux dans la baignoire. Les matchs de foot les rendent sourds et la bière les fait tourner. Comme toutes les créatures mortelles, ils possèdent leurs limites. J'ai été dingue de toi, Taylor, ou de mon fantasme de toi. Mais nous venons de deux planètes différentes. Pour dire la vérité, je n'éprouve pas grand intérêt pour l'industrie du film au quotidien. Ce que j'aime, c'est écrire, et apprendre à le faire de mieux en mieux, pas forcément devenir célèbre. Je supporterais mal d'être la cible des paparazzi à plein temps. Et si chaque fois que nous mettons le nez

dehors, je dois me mesurer aux fans hurlantes qui te tournent autour, je deviendrai cinglée.

» C'est mon point de vue, bien sûr. Et toi, me supporterais-tu ? Probablement pas. L'image que je me fais de mon corps ne s'améliorera sûrement jamais, et je pense qu'à force, mes jérémiades à propos de mes échecs répétés pour me hisser au même rang que les créatures de ce monde d'exception où tu vis, finiraient par t'agacer.

» Et puis, sincèrement, comme je suis rien moins qu'attirée par une vie de strass et de paillettes, que ferais-tu de toi-même pendant que je resterais à la maison à préparer mes articles ? Tu sortiras faire la fête. Tu imagines le pourcentage de chances de réussite de notre couple, beau gosse ?

» Et puis, il y a la question délicate du mariage et des enfants. J'y pense, Taylor, et, ne le prends pas mal, mais je ne peux tout simplement pas imaginer l'homme que je voudrais pour père de mes futurs enfants sous tes traits. Evidemment, pour ce qui est du capital génétique concernant la beauté physique, tu es hors concours, mais où seras-tu quand il s'agira des obligations de la vie parentale ? Sur un plateau de tournage aux Philippines en train de tourner le prochain grand film sur la seconde guerre mondiale ? Comment liras-tu une histoire aux enfants — sur ton portable international ? Je parle comme une femme cynique et en colère ? Tu vois comme c'est toujours présent en moi, juste là, sous la surface ?

» De quelle que façon que je regarde les choses, Taylor, je pense que le monde fantastique que je partagerais avec toi prendrait fin dès qu'il prendrait réalité. En fait, peut-être est-ce ce qui s'est passé (Ce billet plein tarif pour retourner à L.A. s'avère finalement une affaire).

» Je te souhaite une vie merveilleuse, Taylor. Je ne peux pas te dire ce que signifie pour moi que tu m'aies demandé à moi de rester.

» Bien à toi,

Maggie. »

Je fixe l'écran. Merci Michal Dell d'avoir inventé la machine thérapeutique. Je presse la

touche « effacer », et l'écran redevient vierge.

A 6 heures du matin, le ciel nocturne vire progressivement au gris, puis à l'indigo. Je grimpe dans mon lit et me réveille trois heures plus tard quand le soleil se déverse par la fenêtre. Je regarde la ville qui s'étend devant moi. De façon inexplicable, je suis impatiente de vivre le reste de ma vie.

Obésité : maladie ou symptôme ?

Impossible de nier. Trente-cinq pour cent des Américains souffrent d'un excès de poids, et vingt-sept pour cent d'entre eux sont obèses. Ceci dit, les chercheurs sont arrivés à la conclusion que l'obésité a une signification différente selon les personnes, et que perdre du poids ne suffit pas à transformer une personne obèse en personne normale. Beaucoup de personnes trop grosses présentent les facteurs de risque typiques associés à des maladies telles qu'hypertension artérielle, glycémie supérieure à la moyenne, et taux élevé de cholestérol, mais d'autres en sont exemptes.

Plus encore, alors qu'il est communément admis que perdre du poids garantit une meilleure santé et augmente l'espérance de vie, des études ont montré à plusieurs reprises que les personnes de poids excessif qui parvenaient à perdre des kilos sans les reprendre, étaient — je sais que c'est difficile à croire — davantage sujettes aux problèmes cardiaques et présentaient un taux de mortalité supérieur à celui des personnes trop grosses restées grosses ! Le seul point d'interrogation, disent les chercheurs, est de savoir si les gens qui ont maigri ont maigri parce qu'ils ont suivi un régime ou parce qu'ils sont tombés malades. C'est une donnée que l'étude ne révèle pas, et c'est pourquoi l'Institut du diabète et des maladies des reins cherche de nouveaux volontaires.

J'avais ignoré les appels d'un agent de chez William Morris, qui s'obstinait à me laisser des messages. Une après-midi, j'avais décroché mon téléphone et Dick Le Requin se trouvait à l'autre bout du fil. Rien qu'à son nom, j'aurais dû me méfier. Mais sa voix était si agréable, qu'avant d'avoir eu le temps de réfléchir à une raison de dire non, j'avais laissé échapper un oui. Il était séduisant, j'avais vu sa photo dans New York Magazine, et il était célèbre pour conclure des contrats de haute volée, alors après tout... Difficile de résister à l'appel des sirènes, même si j'en étais presque devenue une.



Dick Le Requin n'était pas son vrai nom. Selon le bruit qui courait, il avait été surnommé « Le Requin » par un producteur de Miramax après avoir arraché à une star réticente un contrat lucratif pour un livre et un film. Un surnom de ce genre était destiné à connaître le succès et Le Requin n'avait fait qu'une bouchée de Richard Millstein — Dick.

Je l'avais repéré, en train de siroter une eau minérale avec une rondelle de citron vert sur une des banquettes de cuir craquant. Le décor luxueux, copié sur celui du célèbre Russian Tea Room, me séduit dès mon entrée. Murs d'un rouge profond, frises dorées, moquette aux motifs rouges, et lustres bordés de boules de Noël dorées. Quel meilleur décor pour discuter d'un éventuel contrat ?

Il est habillé en Armani — chemise bleu acier sous un costume gris ardoise. La seconde chose que je remarque, c'est ce que ma grand-mère appelait « une belle chevelure ». Brun foncé, assez longue, artistement dégradée, avec des mèches plus subtiles que les miennes soulignant son hâle. Il se lève et me sourit avec chaleur en me tendant la main.

— Dick Le Requin.

Je manque éclater de rire et manque répondre : « Mag le barracuda ».

Les réjouissances obligatoires durent presque une heure. Je fais preuve d'une maîtrise éblouissante, dégustant lentement mon bortsch brûlant, rouge betterave avec fines tranches de bœuf et de veau accompagnées de bouchées au raifort. Je mords négligemment dans une brochette de pomme de terre, oignon et bacon caramélisés. Divin. J'en veux trente de plus. Mais non, ce sera mon seul et unique plat. Pas de blinis avec caviar, crème fraîche et beurre fondu. Pas de poulet à la Kiev dégoulinant de beurre. En revanche, je m'autorise un Bloody Mary bien poivré qui m'aide à dissiper la tension. Comme le doux regard brun du requin qui quitte rarement le mien. Difficile de s'empiffrer sous ces yeux-là qui pénètrent — ou tentent de pénétrer — jusqu'à votre âme ou quelque chose de ce genre.

Il me dit combien il admire mon travail et comment je suis devenue un exemple de journalisme à la fois honnête et insolent. Comme mes textes sont rafraîchissants, perspicaces, inspirés, uniques. Oh là là, il me chatouille l'ego. Il semble expert dans l'art de caresser dans le sens du poil, alors je le laisse continuer, amusée.

— J'ai vu pas mal de choses, Maggie, et vous, vous offrez aux lecteurs un ton et une prise

de conscience sans équivalent sur le marché de la presse santé aujourd'hui.

Il m'interroge sur mes antécédents, et je lui retourne la question.

— Depuis combien de temps travaillez-vous pour William Morris ? Sur quel genre de projets avez-vous travaillé ?

Il parle aussi de son « autre » vie, de peur de me donner l'impression qu'il ne se préoccupe que de contrats et ne possède aucune sensibilité. Il a une maison à Saint-Martin où il pratique la plongée sous-marine

— ... afin de ne pas être obligé d'aller dans les Hamptons comme tout le monde, dit-il, en ajoutant qu'il aime aussi se rendre au Cape.

— Vous connaissez Truro ? J'aime m'y réfugier, pour peindre et faire du parapente.

— Moi aussi.

— Vraiment ?

Je ris sans répondre et commande un autre Bloody Mary. Quand j'en suis au point où la tentation de lécher mon bol de soupe me démange, la conversation porte enfin sur le « contrat ».

— L'autre jour en lisant votre rubrique, après la Californie, j'ai été frappé par l'idée que vous pourriez écrire un livre formidable : comment l'univers d'une journaliste de New York, auteur d'une rubrique à succès, est chamboulé par sa relation avec une superstar de Hollywood.

Il laisse traîner sa voix et je n'arrive pas à décider s'il y avait un point d'interrogation à la fin de la phrase ou s'il reprend simplement son souffle pour juger de ma réaction. Ne sachant quoi faire d'autre, j'accuse réception en hochant légèrement la tête. Il reprend.

— Les lecteurs adoreraient savoir comment cette relation vous a affectée, a influé sur votre façon de vivre, vos sentiments à propos de vous-même...

Il laisse mourir sa voix de nouveau, et comme je ne réagis toujours pas, il continue plus bas en me regardant dans les yeux comme s'il voulait me convaincre de plonger.

— Ça pourrait faire un gros coup, dit-il en retroussant légèrement les lèvres.

— Un livre sur ma pauvre petite personne et Mike Taylor ? dis-je avec un soupçon de sourire.

Je ne peux pas m'empêcher de caresser la banquette de cuir. Aussi doux et aussi sensuel que l'intérieur d'une Rolls Royce. Je m'imagine soudain allongée sur le cuir de la banquette, nue. La faute aux Bloody Mary sans doute. Je me force à prêter attention au requin.

— Un livre-vérité, c'est ça ?

Il acquiesce presque imperceptiblement, comme s'il craignait que les mots ne brisent l'atmosphère, puis ajoute, si bas que je l'entends à peine :

— Appelez-le comme vous voulez, Maggie. Ce sera votre livre. Votre écrin pour vous mettre en valeur.

Je regarde Dick, mais en fait je regarde à travers lui. Que pourrais-je dire aux lecteurs à propos de Taylor ? Que c'était un mec adorable, sans prétention ? Qui, au long cours, avait peut-être peu à offrir ? Mais son corps ! Il faut le faire passer à la postérité. Le photographe, le sculpteur. Un réseau de muscles et de courbes puissantes. Sa présence envoûtait, il possédait un charme fou, savait se servir de ses lèvres, et puis ? Dire qu'il était à la recherche du corrigé des annales du bac, de cocaïne ?

En fait, je ne me souviens pas avoir vu un seul livre dans sa maison, à part le livre sur les bijoux indiens disposé sur la table basse, dont la couleur de la couverture était coordonnée à celle du cuir des fauteuils. La bibliothèque de Taylor semblait se limiter à The Hollywood Reporter, Variety, Détails, les pages sports du LA Times et des scénarios.

D'après ce que j'avais vu, ce n'était pas un type comme Tex, qui lui se découvrirait toujours une fascination pour les arcanes d'une multitude de choses. Taylor ressemblait-il à L'entraîneur, son premier film ? L'appareil de gym humain qui améliorait votre forme ? Peut-être que le rencontrer, avoir une aventure avec lui, m'avait musclée. Mais à quoi bon ?

Je me tourne vers Dick, qui attend ma réaction. Je le vois jeter subrepticement un coup d'œil à sa montre dissimulée par sa manche, plus fine qu'une feuille de pâte feuilletée.

— J'y penserai, dis-je finalement. Je ne sais pas trop.

— Pas de problème, dit-il en me regardant droit dans les yeux. Prenez votre temps. Souvenez-vous seulement que vous avez tous les ingrédients d'un succès monstre. Un livre qui parle de régime, d'amour, de la vie de star et de rêve et de changement de vie. Un livre qui inspirerait les femmes américaines, les pousserait à assurer.

A assurer ? Les gens qui se réfugient dans le jargon à la mode me donnent toujours envie de mordre.

— Génial, dis-je en me levant de la banquette.

24.

Il y a des moments où le seul salut réside dans le travail. Il remplit un vide dans votre vie et vous aide à vous souvenir que même si la frontière qui vous sépare de l'écroulement total est aussi épaisse qu'une feuille de papier à cigarettes, vous continuez d'exister en tant que... comptable... professeur... écrivain... La vie ne se résume pas à lutter contre le vent, exfolier ses cellules mortes, voir pousser ses racines plus foncées, exhiler du dioxyde de carbone, ingurgiter de la nourriture et s'arroger un siège convoité dans le bus n° 6 de Lexington Avenue à l'heure de pointe. Dans ces moments-là, plus vous pouvez vous immerger dans le travail, plus grand est le salut.

En ce moment, l'idée que j'apporte aux lecteurs des conseils diététiques, du réconfort et les services d'une chroniqueuse doublée d'une psy, pour cinquante cents tout compris, prix du journal, justifie mon existence à mes propres yeux. Ma vie sert à quelque chose. Et pas à dire aux femmes ô'assurer, ni faire le récit de ma relation avec Taylor. Mais à informer, et servir de tamis — faire le tri parmi les informations scientifiques et aider les lecteurs à s'y retrouver, afin qu'ils puissent utiliser les nouveautés pertinentes.

Aussi à 10 heures pile, je me trouve assise à mon bureau, des journaux soigneusement empilés à mes côtés, à consulter des sites Internet concernant les questions de santé, lire des résumés des dernières recherches en date et essayer de ne penser à rien d'autre qu'être une journaliste efficace.

Mais comme je suis en pleine consultation de statistiques concernant l'incidence grandissante de l'obésité, il n'en faut pas beaucoup pour me déconcentrer. Du coin de l'œil, je perçois un mouvement. Un objet non-identifié vole à travers la pièce, je sursaute et manque tomber de mon siège. Mais ce n'est pas un ovni. C'est un Stetson blanc qui a percuté une pile de papiers et les a projetés dans les airs avant d'atterrir sur mon bureau.

— Souvenir de Mad Hatter, dit une voix désincarnée depuis l'extérieur du bureau.

Je lève les yeux et attends, en essayant de retenir le sourire qui me trahirait.

— De qui ?

Il passe la tête par la porte.

— C'est un magasin de chapeau près de Midland.

Je le ramasse et le retourne dans mes mains.

— Il me plaît.

Je lui jette un regard rapide, puis un deuxième tandis qu'il s'écroule sur le divan en face de moi. Il a bronzé ?

— Quand tu as envie de pleurer, tu le mets sur ta tête et tu te regardes dans la glace, dit Tex. Tu auras l'air tellement idiot et ça te fera tout de suite rire.

Je le serre contre mon cœur.

— Je vais le porter pour déjeuner.

— Super, dit-il en sautant sur ses pieds. Je meurs de faim, allons-y.

Nous sortons au soleil de l'après-midi et descendons la rue, dépassons l'hôtel Plaza, les arbres immenses et les vastes pelouses vertes de Central Park auréolés des reflets citron de la lumière de l'après-midi. Les heures passent ; je ne me souviens pas de quoi nous parlons, ni même de si nous parlons tant que ça. Je me tiens à la manche de sa veste et je sens le grain du cuir effleurer ma joue ; nous entrons au zoo et observons une famille de singes assis côte à côte. Lun des adultes s'obstine à tirer les poils de la fourrure d'un autre, à le toiletter, tandis que les bébés courent partout en se poursuivant. Si je devais décrire en un mot le sentiment qui m'étreint, ce serait certitude. Nous sortons du parc en direction du West Side, le long d'un terrain où des garçons en bleu et blanc jouent au football en hurlant les uns sur les autres.

Nous finissons dans un petit restaurant italien à la lumière tamisée et prenons place l'un en face de l'autre, à une table recouverte d'une nappe blanche amidonnée. Je laisse errer mon regard par une petite fenêtre en vitrail et observe comment le monde change quand on le voit à travers des triangles de verre colorés de jaune, de bleu, de rose aussi. Après avoir à peine regardé le menu, nous commandons des rigatoni tandis que Pavarotti nous régale d'un sublime Nessun Dorma extrait de Turandot. Quel sera le destin de Calef, épouser la princesse ou mourir ?

— Il s'est passé beaucoup de choses depuis que nous nous sommes parlé au téléphone, dis-je finalement. Tu ne vas pas me croire.

— Essaie quand même.

— Je ne sais pas par où commencer. C'est tellement... tellement...

— J'attends...

Je laisse vaguement courir ma main sur la nappe, puis me résous à lever les yeux et à lui parler de Taylor, de sa vie, de la façon dont je me suis entichée de lui et de mon besoin de fuir après la scène de la salle de rédaction.

— Je n'avais pas imaginé combien être rejetée par toi me ferait mal, j'avoue, surprise moi-même de ma sincérité.

J'éprouve soudain l'envie absolue de m'ouvrir totalement à lui. Le respect de moi-même ne me commande plus d'enrober ce que j'ai à dire de demi-vérités. Nous sommes tous les deux au-delà de ça.

Il acquiesce, sans dire un mot, en me regardant dans les yeux, le bout des doigts réunis pressant ses lèvres. Il possède des mains incroyablement puissantes. Fugitivement, je m'imagine lutter à mains nues avec lui.

— Tu sais le plus drôle ? Il secoue la tête.

— ... Je viens de recevoir un e-mail de Taylor. Ils ont reculé le film de six mois. Il est en Afrique de l'Est pour tourner un film sur un nabab du caoutchouc. Quelle vie... J'avais tant à te dire. Je regrette tellement ce qui s'est passé entre nous.

— Ecoute, moi aussi je t'ai dit des choses cruelles, alors, ça va...

— Non, ça ne va pas. Maigrir n'était que le début d'un processus de guérison, j'avais réprimé tant de choses depuis si longtemps. Ça a déclenché un volcan d'émotions. Quand tu perds ton poids superflu, tu perds une partie de ton identité. C'est perturbant de changer autant. Tout devient plus dur. L'excuse du poids a disparu et tu dois faire face à de nouveaux problèmes.

— Tu veux dire que tu ne passes pas bêtement de l'obésité à la béatitude, dit-il d'un air moqueur.

— Tu passes juste de gros à moins gros et toujours malheureux, mais pour d'autres raisons. Les problèmes sont toujours là.

— Bien, c'est rassurant de savoir que tu n'as pas cessé de te torturer.

— Je vais quand même mieux, mais c'est quelque chose qui se travaille. J'ai porté tant de ressentiment en moi depuis si longtemps... Tu t'es trouvé sur la trajectoire de la balle quand ça a éclaté... mais c'était idiot. Je suis tellement désolée. Tu as changé toi aussi et je n'ai même pas été capable de te faire un simple petit compliment...

— Je suis solide... Ne t'inquiète pas pour ça.

« Et beau », je manque d'ajouter. C'est la toute première fois que je m'en rends compte.

— Passons à toi maintenant, Roméo...

Il ferme les yeux.

— ... dis-moi ce qui se passe avec Sharon, dis-je en me mordant la lèvre.

— Il n'y a pas grand chose à dire, dit-il en secouant lentement la tête. Elle a quitté le Texas quelques jours après notre arrivée. La seule chose qui semblait la préoccuper c'était de se réveiller au milieu de la nuit pour contacter son réseau de clients à travers le monde. Une nuit, je l'entends parler, je m'assieds dans le lit, persuadé qu'elle parlait dans son sommeil, et je me rends compte qu'elle murmurait dans le téléphone...

Il écarquille les yeux.

— ... Elle détestait la chaleur, n'aimait pas le désert. Rien à faire. Elle ne supportait pas les barbecues... ni la vie en plein air. C'est la première femme que je rencontre qui ne sait même pas faire griller un steak. J'aurais dû me méfier.

Il semble loin, perdu dans ses pensées, j'attends qu'il continue.

— ... je me suis rendu compte que je n'avais pas envie de me lancer à sa poursuite.

Il me regarde dans les yeux maintenant, comme pour juger de l'effet de ses paroles.

— ... je ne l'ai pas rappelée depuis que je suis rentré. Il baisse les yeux, puis les reporte sur moi.

— ... Tu te souviens les super week-ends qu'on a passés ensemble à faire la cuisine ? dit-il en se penchant vers moi et posant sa main sur la mienne.

Je saisis une lueur dans ses yeux et nous restons à nous regarder.

J'acquiesce. Cette cuisine minuscule dans laquelle pourtant nous ne nous gênions jamais. C'est en buvant du vin, faisant sauter les légumes, modifiant la consistance de la sauce des spaghettis, buvant encore un peu plus de vin, que nous tenions les plus agréables de nos conversations. C'était notre espace privilégié, je m'en rends compte maintenant pour la première fois. Cuisiner n'était qu'un prétexte à être ensemble.

— De bons moments.



— J'avais toujours cru que nous n'étions que des amis, dit Tex. Mais après la dispute, puis la mort de ma mère... Il n'y avait qu'une personne dont je désirais la présence.

Je retiens mon souffle.

— ... Ce que je veux dire c'est que... il existe quelque chose de très spécial entre nous.

— Peut-être a-t-il fallu que je perde du poids pour que tu me voies pour la première fois.

Tex plisse les yeux. Il voit droit à travers moi.

— Tu n'as pas très haute opinion de moi, dit-il.

Ça me rappelle quelque chose.

— C'était ton problème, pas le mien, continue-t-il. Que tu grossisses ou maigrisses n'avait aucune importance pour moi. Tu étais cette femme, cette vraie femme, et tout ce que je voyais, c'était cette vulnérabilité que tu t'efforçais tant de cacher.

— Et moi, je pensais que tu ne comprenais rien, à part mon appétit.

— Peut-être était-ce juste notre couverture.

Ses yeux bleus brisent mon cœur à l'instant même. Il continue de me fixer, comme un enfant désarmé. Je pousse un long soupir.

— C'est une mauvaise idée d'entamer une relation avec un collègue de travail.

— Je ne suis on ne peut plus d'accord, dit-il.

J'ôte brutalement ma main de la sienne et serre mes bras autour de moi.

— J'ai peur, Tex.

— De quoi ?

— Et si ça ne marche pas ?

— Une fois mon cœur cicatrisé, j'écrirai un livre : Ma courte et tragique histoire d'amour avec Maggie O'Leary ou comment on m'a dévoré le cœur, je donnerai ma démission et vivrai des royalties.

— Tu vois ce qui se passe dès que je baisse la garde devant toi ?

— Sortons d'ici, dit Tex en jetant quelques billets sur la table.

Nous abandonnons nos assiettes à peine entamées. Dans le taxi, je me laisse aller contre lui.

— Quelle leçon tirer de tout ça ? demande-t-il, soulevant mon menton à la rencontre de ses lèvres.

— Que je m'étais trompée de rêve.

Je coupe une orange et la presse sur le presse-agrumes, regardant gicler la cascade d'or liquide. J'en presse une autre moitié, puis encore une autre jusqu'à remplir le pichet de poterie bleue. Dans une poêle à omelette de cuivre que je décroche de la série de casseroles suspendues au-dessus de moi, je fais fondre une lamelle de beurre puis y verse un bol d'œufs battus. Du pain français réchauffe dans le four. J'ouvre un pot de mûres en conserve et le porte sur la table avec deux hautes tasses blanches remplies de café, torréfaction française.

Il s'approche dans mon dos et m'embrasse sur la nuque.

— Une femme à la cuisine qui me prépare un petit déjeuner, murmure-t-il. Ma journée commence à la perfection.

— Ne t'y habitue pas trop.

— Pourquoi ?

— D'habitude, je ne prépare pas le petit déjeuner.

— C'est parfait, parce que d'habitude je n'ai pas le temps de l'avalier.

Je réalise soudain que nous sommes ensemble depuis maintenant dix-huit heures et que je ne veux pas que cela cesse parce que nous devons aller travailler.

— Faisons-nous porter malades.

Tex grimace.

— Je suis malade — de cet endroit.

Je décroche le téléphone.

— Sors pendant que je téléphone.

— Pourquoi ?

—Parce que sinon je vais éclater de rire.

—Je vais m'asseoir ici et rester très sérieux.

Il s'empare du journal pendant que je compose le numéro. Quand la secrétaire décroche, je le regarde. Impossible de ne pas rire. Je raccroche brutalement.

—Arrête.

—Arrêter quoi ? demande-t-il en faisant semblant de ne pas comprendre.

—Tu as souri ! J'essaie de jouer la malade, de prendre une voix sourde et toi tu restes là à sourire. Tu vas me faire virer.

—Tu devrais répéter, dit Tex. Essaie dans la glace.

Il se passe les mains dans les cheveux et étudie son reflet dans le miroir. J'en profite pour me glisser dans la salle de bains et passer mon coup de fil. Quand je ressors, il est toujours debout devant le miroir.

— Je ne me sens pas bien, dit-il.

Avant de répéter d'une voix encore plus profonde :

— Je ne me sens pas bien aujourd'hui, je crois que je vais rester à la maison.

Il ouvre le devant de son peignoir et quelques poils de son torse apparaissent. Il se tourne de profil devant le miroir.

— Je... Je ne me sens pas bien aujourd'hui, je vais prendre ma journée... Je me sens raplapla, et puis cette toux... Je suis tout congestionné... Je vais prendre ma journée... Je crois que je suis dans un tel état aujourd'hui, je vais prendre ma journée...

Il le répète encore et encore, sur des tons différents. Je commence à pouffer et finis par éclater de rire.

—Tu essaies d'imiter Mitchum, Clint Eastwood — ou le comte dans Sesame Street ?

—Arrête, je suis bon.

—Alors appelle Larry pour lui dire que tu es malade.

Il commence à composer le numéro puis s'écroule de rire, et raccroche.

—Attends, attends...

—Tu ne peux pas, tu n'y arrives pas.

—Bien sûr que si, je peux.

—Tu ne peux pas ! Alors vas-y, appelle-le.

Il fait de nouveau le numéro.

— Larry ? Hé, comment ça va ? Ouais, je sais, écoute, il m'arrive un truc, écoute mon pote, tu montes la garde pour moi aujourd'hui. Je serai là demain... Ouais, merci.

Il raccroche brutalement, puis se fend d'un énorme mugissement sonore.

— Tu es le roi des imposteurs.

— Non, j'ai dit qu'il m'arrivait un truc. C'est vrai.

— Ah oui ? Quoi ?

— C'est dingue comme tu te fais avoir facilement, dit Tex en m'attirant contre lui.

— Une fois de plus, nous nous réveillons à midi.

— C'est comme avoir de nouveau vingt-et-un ans, dit Tex en roulant sur lui-même. Je crois que c'est la dernière fois que j'ai dormi si tard.

— Je te bats.

D'un geste instinctif, je tire le drap sur moi.

— Tu es déjà sorti avec une fille vraiment mince ?

— Bien sûr, la moitié des mannequins de l'agence Ford ont dormi dans ce lit.

Il contemple mon corps en souriant, comme si j'étais une déesse peinte par le Titien à la Renaissance. Et pour une fois, je ne me sens pas grosse, mais féminine, voluptueuse, à point.

— Je n'ai jamais aimé les femmes au look de garçon, dit Tex. Avec des hanches osseuses qui pointent, des petits seins aigus. Je les trouve malades, émaciées, malsaines. Aucune douceur, pas de courbes généreuses, pas de sexualité...

Il s'étend sur l'oreiller, pose sa main sur son front et s'absorbe dans la contemplation du plafond.

— Tex ?

— Quoi ?

Avant que je puisse penser à ce que je vais dire, les mots jaillissent.

— Tu crois que tu pourrais m'aimer ?

Il baisse le bras et se tourne vers moi.

— Je n'ai jamais eu le choix.

Alors que tout le monde se débat en plein bouclage, nous nous promenons tranquillement dans les allées de Fairway, un marché du West Side, et examinons laitue et cresson, tâtons des poivrons rouges, jaunes et oranges, afin de choisir les plus fermes. Nous achetons des poivrons et des légumes verts, ainsi que du poulet et des asperges, des olives noires, de l'ail géant et du pain italien croustillant (pour lui). Nous voulons cuisiner un poulet rôti à la méditerranéenne avec asperges et poivrons rôtis sur lit de verdure assaisonnée d'un aïoli d'olives noires.

Dès que nous pénétrons dans la cuisine, il se saisit de la bouteille de vin.

— C'est comme ça que tout a commencé, dit-il.

— Alors comme ça, ce n'est pas important si je suis grosse, je demande négligemment.

Il ouvre le four.

— Les filles maigres ne présentent pas assez de prise, dit-il en caressant ma cuisse de la moufle isolante. Elles vous glissent entre les doigts.

— J'ai peut-être rencontré le seul homme sur terre qui aime les femmes bien en chair.

— Là, tu te trompes, chérie, dit-il en tranchant le pain et m'en glissant une tranche. Tout ce cirque à propos de la minceur vient des femmes. Les vrais mecs aiment des seins et des fesses qui ont de la présence.

— C'est exprimé si élégamment. Ça ne fait rien, je t'aime quand même.

— Evidemment.

— Qu'est-ce que tu es amoureux de toi-même ! C'est insupportable. C'est un truc dans l'air ou la terre du Texas qui rend les Texans aussi sûrs d'eux-mêmes ?

Avec un petit sourire, il réunit les ingrédients pour l'aioli d'olives noires : mayonnaise, ail, tapenade et jus de citron.

— Difficile de résister à un riche Texan.

Je ne relève pas, le temps de finir de mettre la table. Je crois que Tex possède de la vaisselle dans toutes les couleurs de la création. Je pose une assiette prune pour moi, et une couleur du lapis-lazuli pour lui. Les bols à salade sont jaunes et corail et nos épais verres à vin, fabriqués à Mexico, d'un vert granuleux éclaboussé de rayures jaunes, oranges, bleues, vertes. Chaque fois que je dresse la table chez Tex, j'ai l'impression de me préparer à faire la fête.

Je retourne dans la cuisine, sors les asperges de l'eau, coupe leurs queues et les verse sur le lit de verdure. Je jette un œil à Tex, mais il ne laisse rien paraître. Je m'occupe des poivrons rôtis, les coupe et les mélange avec le reste. Quand Tex jette un coup d'œil dans le four pour surveiller le poulet, je m'avance derrière lui et pose mes mains sur ses épaules.

J'attends...

Il sourit mais ne dit rien.

— Ne me dis pas que tu as fait un gros héritage.

— Sacrement gros pourtant.

— Pétrole ?

Il pivote vers moi.

— Pétrole ? Tu as dit pétrole ? Ce n'est plus d'actualité, chérie. Ces jours-là sont terminés.

Il remplit un verre d'eau et le lève.

– Tu sais ce que c'est ?

– H2O.

– Exactement. De l'eau. De nos jours, l'eau au Texas, c'est de l'or. Et il se trouve que les terres arides et poussiéreuses de mon papa recèlent d'énormes ressources aquifères.

Je me raccroche au comptoir de la cuisine.

- Alors tu vas devenir encore plus insupportable ?

Il me prend par la main et m'entraîne vers la table en esquissant quelques pas de danse texane. Il allume les bougies et nous nous asseyons l'un en face de l'autre dans la lumière vacillante.

- Tu veux que je refuse l'héritage ? demande-t-il.

- Sûrement pas. Mince alors !

Hollywood, à nous deux ! Régimes et exercices pour maigrir

D'accord, d'accord. J'ai été noyée de courrier me demandant comment j'avais fait pour perdre du poids.

1. Je n'ai pas jeûné.

2. Je ne me suis inspirée d'aucun livre.

3. Je n'ai éliminé aucune catégorie d'aliments.

4. Je ne me suis nourrie d'aucune combinaison étrange d'aliments.



5. Je ne me suis pas faitagrafer l'estomac, je n'ai pas pris d'herbes chinoises, ni de pilules pour maigrir, ni de compléments de régime ou de boissons spéciales.

Voici comment j'ai procédé — mais demandez l'avis de votre médecin avant d'entamer tout régime amaigrissant ou programme d'exercices. Et surtout, si vous n'avez jamais pratiqué aucune activité physique, commencez progressivement pour acquérir de l'endurance. Echauffez-vous toujours au début. Augmentez très progressivement la difficulté.

C'est à vous maintenant !

## RÉGIME CHOC « 48 HEURES POUR PRÉPARER L.A. »

Pour me motiver par des résultats rapides, j'ai commencé mon programme d'amaigrissement par ce régime radical qui — je dois l'avouer — n'est pas équilibré d'un point de vue nutritionnel. Ce régime sévère n'est à suivre que pendant deux jours. Il entame le processus d'amaigrissement de façon spectaculaire, bien que la perte de poids initiale soit principalement due à la perte en eau. Je l'ai également utilisé comme régime « signal d'alarme ». Chaque fois que je m'étais laissée aller pendant quelques repas, ou que la balance accusait de façon « inexplicable » un gain de poids, j'avais immédiatement recours à ce régime pour me remettre sur les rails. J'ai également bu au moins huit verres d'eau par jour et pris des cocktails de vitamines. Attention : ne faites pas d'exercice physique violent lorsque vous mangez si peu. Pendant la durée de ce régime, je me suis strictement cantonnée à la marche d'un pas vif, vingt minutes le matin et vingt minutes le soir.

## RÉGIME « STRIP-TEASE À HOLLYWOOD »

Après ces quarante-huit heures, j'ai évolué progressivement vers un régime moins strict d'environ mille cinq cents calories par jour (voir plus bas), mais compter les calories n'est

pas mon fort.

## COMMENT TRICHER

J'ai étudié chaque recette et chaque repas en me demandant comment tricher. Tricher ? Oui !

Comment remplacer les ingrédients caloriques par d'autres qui le sont moins...

Comment éliminer un maximum de calories et comment éliminer certains aliments, au moins en partie, de façon pas trop pénible...

Je vous communique quinze changements sans douleur à apporter à votre alimentation. Il s'agit de « trucs » faciles à mettre en pratique et à observer au long cours. Au bout d'un an, vous serez surprise du nombre de calories que vous aurez éliminées au quotidien !

### Conseil préalable

Avant : pour avoir une idée de ce que devrait être votre apport calorique pour perdre du poids, ou maintenir votre poids idéal (je vous souhaite d'avoir cette chance).

Déterminez votre poids idéal, en tenant en compte votre morphologie. Une table de poids peut vous aider si vous hésitez.

Prenez votre poids en livres et multipliez-le par quinze si vous bougez modérément, par vingt si vous bougez beaucoup. Le résultat vous donne le nombre de calories dont vous avez besoin pour maintenir votre poids idéal.

Mais vous avez besoin de maigrir, non ? Dans ce cas, pour atteindre votre poids idéal, ôtez cinq cents à mille calories du résultat précédent. Vous obtiendrez le nombre de calories que vous pouvez consommer chaque jour tout en perdant du poids, peu à peu et en toute sécurité. Ne descendez pas en dessous de mille calories. C'est le minimum nécessaire pour maigrir en toute sécurité tout en respectant vos besoins nutritionnels. Souvenez-vous, plus vous avez de poids à perdre, plus vous maigrirez facilement au début. Ceux qui n'ont que quelques kilos à perdre les perdront plus difficilement car leur apport calorique est probablement déjà proche de celui nécessaire à un amaigrissement.

## RECETTES

### Céréales du rêve californien

40 ml de flocons d'avoine

75 ml de lait écrémé ou de lait de soja à la vanille

40 ml de jus d'orange

30 ml de yaourt nature allégé

1/2 pomme pelée

2 cuillers à soupe de raisins secs

1/2 banane, coupée en tranches fines

2 cuillers à café de germes de blé grillés

Mélangez les flocons d'avoine avec le lait dans un bol et laissez reposer 20 minutes. Ajoutez le jus d'orange, le yaourt, la pomme, les raisins secs et mélangez bien. Recouvrez des tranches de banane et parsemez des germes de blé. Proportions pour une personne.

Pressée ? Prenez 170 ml de céréales pour petit déjeuner — choisissez-les le moins sucré

possible, ajoutez 125 ml de lait écrémé ou de lait de soja et la moitié d'une banane.

## RÉGIME « STRIP-TEASE À HOLLYWOOD » : ENLEVEZ-MOI TOUT ÇA

Petit déjeuner :

Une tranche de pain grillé avec une cuiller à café de beurre

ou 90 ml de céréales avec un grand verre de lait écrémé

ou de lait de soja

1 morceau de fruit frais

Thé ou café

Déjeuner :

2 œufs durs, ou 90 g de poisson (thon, saumon ou crevettes) ou 90 g de poulet, dinde, veau, ou roast-beef maigre (avec moutarde selon le goût) ou 125 ml de fromage blanc allégé

1 tranche de pain ou 1/2 pomme de terre au four, 75 ml de

pâtes cuites ou de riz

1 grande salade avec citron ou vinaigre

En-cas :

Fruit frais et 125 ml de lait écrémé ou lait de soja, ou milk-shake avec 125 ml de lait écrémé, fruit et glace

Dîner :

90 g de protéines (bœuf maigre, volaille ou poisson) 1/2 pomme de terre au four, 75 ml de pâtes cuites ou de riz avec une cuiller à café d'huile d'olive ou de beurre 125 ml de légumes à la vapeur 1 grande salade

En-cas du soir :

Fruit frais et 125 ml de lait écrémé ou lait de soja

## COMMENT TRICHER

Même si vous ne faites ni régime, ni exercice, vous pouvez quand même perdre du poids, simplement en apportant de légères modifications à votre façon de cuisiner et de manger. Vous trouverez sans problème vos propres stratégies pour diminuer votre apport en calories, mais voici quinze de mes trucs préférés pour vous inspirer.

1. Attendez que votre pain refroidisse pour le tartiner, il absorbera moins de beurre.
2. Mangez une orange entière au lieu d'un simple jus. Le fruit a un pouvoir rassasiant plus élevé et contient plus de fibres.
3. Les jus de fruits sont peut-être bons pour la santé, mais comportent une quantité non négligeable de calories. Diminuez le nombre de ces calories et augmentez votre consommation d'eau en coupant votre jus de fruits à parts égales avec de l'eau plate ou gazeuse.
4. Sevez-vous du sucre dans votre thé ou votre café. Si, c'est possible ! Il faut environ un mois pour s'habituer. La première semaine, vous allez détester le goût. Faites-vous à l'idée — il n'y a que sept malheureux petits jours dans une semaine. Deuxième semaine : vous serez moins malheureux. Troisième semaine : ça va mieux, et à la quatrième, ça ne vous fera plus rien et vous apprécierez le goût du thé ou du café. (Essayez de choisir un café de bonne qualité, pas la poudre brune vendue en boîte de conserve). En supprimant votre sucre quotidien, vous économisez seize calories par cuiller à café de sucre. Combien de tasses buvez-vous par jour ? Faites vos comptes.

5. Jetez le sel, et remplissez votre salière de ce substitut de sel : poivron rouge moulu et ail en poudre !
6. Mangez un fruit en fin d'après-midi, ainsi vous ne pénétrerez pas dans la cuisine mourant de faim à l'heure de préparer le dîner.
7. En guise d'en-cas, optez pour des boissons plutôt qu'un fruit et une boisson. Un verre de lait écrémé ou de lait de soja mixé avec une pomme ou une banane, des glaçons et une cuiller à café de sucre, satisfait davantage qu'un fruit et un verre de lait. L'air incorporé dans la boisson donne l'illusion d'avoir l'estomac rempli.
8. Commencez votre déjeuner ou votre dîner par une grande salade et un assaisonnement allégé ou maigre, puis patientez un quart d'heure avant de passer au plat suivant. La raison aura le dessus. Testez cet assaisonnement onctueux : yaourt nature, oignons, aneth frais émincé, ail et bleu d'Auvergne.
9. Pensez à la soupe comme à un plat principal et non un hors-d'œuvre !
10. Transformez les mets d'accompagnement en plats principaux. Faites de la pomme de terre au four ou des 125 ml de riz brun le centre de votre repas. Ajoutez 75 ml de fromage blanc et 125 ml de légumes cuits ou rôtis.
11. Dans toutes les recettes nécessitant de la crème fraîche, substituez du yaourt nature.
12. Quand vous achetez de la viande ou du poisson chez le boucher ou chez le poissonnier, faites-le couper en parts de 120 g. Ainsi vous serez moins tenté d'en manger trop.
13. Evitez d'acheter les biscuits et la glace en grosse quantité. Allez au magasin à pied et achetez les biscuits et la glace en portion individuelle. Oui, c'est bien plus cher. Gardez cette pensée en tête et faites-en un repoussoir.
14. Chaque fois que vous n'avez pas craqué sur une gourmandise, mettez l'argent que vous avez économisé dans une tirelire. Chaque mois, servez-vous-en pour vous offrir un plaisir non-comestible — un rouge à lèvres de chez Chanel peut-être ? Votre abstinence vous donne droit à une récompense.
15. Impossible de résister à la tentation du chocolat : au lieu de manger une barre

chocolatée bourrée de calories (la plupart en contiennent plus de 220), choisissez un biscuit chocolaté.

Assez de conseils ! A partir de maintenant, débrouillez-vous tout seuls. Souvenez-vous simplement : modifiez légèrement votre alimentation et bougez-vous ! Soyez inventifs ! Remplacer simplement une canette de Pepsi par jour par une bouteille d'eau minérale vous fait économiser cent cinquante calories quotidiennes.

## EXERCICE PHYSIQUE

Je ne vais pas prétendre que c'est facile. Du moins pas au début. Mais je n'ai pas besoin de vous en rappeler les bénéfices : un cœur plus solide, un corps plus mince ; risques d'ostéoporoïse, de diabète, de problèmes cardiaques, même de certains cancers, diminués.

Commencez petit à petit et demandez auparavant l'avis de votre médecin. C'est vital. Et ne vous dites pas qu'il faut souffrir pour que ce soit efficace. Le mieux est de commencer par la marche pratiquée d'un pas vif. Je suis ensuite passée au Nordic Track, augmentant progressivement la durée jusqu'à une heure par jour, du lundi au vendredi, repos le week-end. Si vous débutez, n'avez pas l'habitude du tout de l'exercice physique, commencez par les jambes seulement. Quand vous avez bâti votre aptitude à l'exercice physique (que vous ne haletiez plus comme un phoque), ajoutez les mouvements des bras. Je faisais également des abdominaux chaque jour, et suis parvenue à en effectuer quarante-cinq mouvements par jour, plus quarante-cinq pour travailler les obliques (les muscles autour de la taille). Souvenez-vous de commencer les sessions lentement, afin de vous échauffer. Ne cessez pas brusquement, mais ralentissez petit à petit pendant quelques minutes afin que les battements de votre cœur ralentissent progressivement.

Je ne peux pas détailler ici un programme d'exercices, mais vous voulez mon avis ? Rendez-vous dans un club de gym, offrez-vous une session ou deux avec un entraîneur pour évaluer votre condition physique et vous aider à démarrer. Quand vous maîtrisez les exercices qui vous sont recommandés, achetez des poids et entraînez-vous chez vous.

Voici une liste du nombre approximatif de calories brûlées en moyenne par une personne de soixante-cinq kilos en une heure :

Vélo (modéré) : 572

Jogging : 501

Body-building : 107

Exercice d'endurance : 429

Envie de rire ? Vous allez aimer ce qui suit. Il faut :

- Marcher deux heures et quarante-quatre minutes pour éliminer une part de tarte aux pommes de 250 grammes.
- Courir trente-cinq minutes pour éliminer un bol de 250 grammes de crème glacée.
- Courir quarante-sept minutes pour éliminer 250 grammes de gâteau à la crème.
- Courir cinquante-neuf minutes pour éliminer 250 grammes de gâteau au chocolat.
- Marcher quatre heures et trente-neuf minutes pour éliminer la même part de gâteau au chocolat.
- Et une heure et cinquante-cinq minutes pour l'éliminer en pédalant.

Conclusion : gardez votre sens de l'humour. Je n'ai malheureusement pas trouvé de statistiques sur le nombre de calories brûlées en riant. Mais de toute façon, c'est bon pour le moral !

## Gaspachq Hollywood

125 ml de cocktail de jus de légumes 1/2 petit poivron vert, émincé 1/2 petit poivron rouge, émincé 1/2 concombre, coupé en tranches 1/2 branche de céleri, coupée en tranches 2 cuillers à soupe de feuilles de céleri 1 cuiller à soupe d'oignon émincé 1 cuiller à soupe de jus de citron vert Poivre fraîchement moulu



Mélangez tous les ingrédients, sauf le poivre dans un mixer. Mixez trente secondes. Ajoutez le poivre. Proportions pour une personne.

Pressée ? Commandez une grande salade avec du vinaigre balsamique et un verre de jus de légumes.

### Sauté cantonnais Peqple

120 g de bœuf maigre, poulet, crevettes ou tofu de soja 1 cuiller à soupe de sauce de soja  
1 cuiller à soupe de sherry

1 cuiller à café d'eau

1/2 cuiller à café d'ail en poudre.

2 cuillers à soupe d'huile d'olive 125 ml de céleri, finement émincé

160 g de cosses de petits pois surgelées 220 g de germes de soja

2 échalotes, coupées en morceaux d'environ 5 cm

Faites mariner la viande (ou les crevettes ou le tofu) pendant un quart d'heure dans un mélange de sauce de soja, sherry, eau et ail en poudre. Puis égouttez, réservez la marinade. Faites chauffer l'huile dans une poêle, ajoutez la viande, remuez jusqu'à ce qu'elle brunisse. Ajoutez le céleri, les cosses de petits pois, les germes de soja et les échalotes, mélangez rapidement pendant deux ou trois minutes ou jusqu'à ce que les légumes soient chauds. Ajoutez la marinade, mélangez, servez immédiatement. Proportions pour deux personnes.

Pressée ? Prenez un plat à emporter au restaurant chinois : légumes à la vapeur avec du poulet.

### Omelette des Oscars 2 œufs

1 cuiller à café de beurre

1 cuiller à soupe de ciboulette, persil, estragon ou aneth

émincés Sel et poivre à volonté

Battez les œufs de façon à ce que les blancs et les jaunes soient à peine mélangés. Faites fondre le beurre sur feu vif dans une poêle non-adhésive ; ajoutez les œufs. Mélangez à la fourchette en tournant bien. Quand les œufs commencent à épaissir, ajoutez les herbes. Inclinez la poêle et soulevez un côté de l'omelette à la fourchette afin de la plier en deux. Proportions pour une personne.

Pressée ? Avalez deux œufs durs.

Punch Malibu

125 ml de lait de soja parfum cappuccino

1 petite banane

1/4 de cuiller à café d'extrait de rhum

1/4 de cuiller à café d'extrait de noix de coco

2 ou 3 glaçons

Versez tous les ingrédients, sauf les glaçons, dans le mixer. Mixez, ajoutez les glaçons. Proportions pour une personne.

Pressée ? 125 ml de yaourt allégé, parfum café, citron ou vanille, et une petite banane.

Fricassée Grand Ecran

2 cuillers à soupe d'huile d'olive

600 g d'un mélange de courgettes et de poivrons rouges, finement émincés

8 gros champignons, coupés en tranches

90 ml de purée de tomates

30 ml de chapelure

30 ml de parmesan râpé

1/2 cuiller à café d'aneth frais émincé

1/2 cuiller à café d'ail en poudre

Une pincée de poivre fraîchement moulu

Une pincée d'origan

Faites chauffer l'huile dans une poêle et faites-y sauter les courgettes et les poivrons pendant environ trois minutes. Mettez de côté. Ajoutez les champignons et faites sauter une ou deux minutes. Placez dans un plat allant au four. Versez la purée de tomates sur les légumes. Mélangez la chapelure, le parmesan, l'origan, l'ail en poudre, l'aneth et le poivre. Parsemez sur le plat. Mettez au four une demi-heure à cent quatre-vingts degrés. Proportions pour deux personnes.

Pressée ? Commandez des légumes rôtis à emporter dans un restaurant italien. Egouttez l'excès d'huile avant de consommer.